

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



**GROENLAND
DANS LE PLUS
GRAND PARC
NATUREL
DU MONDE**

N° 468. FÉVRIER 2018

www.geo.fr

BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 7,50 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT CONT. : 6,90 € - DOM : Avion : 9 € ; Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - MAROC : 6,90 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 7 500 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

UNE FORCE DE LA NATURE

NAMIBIE



Alimentation
4 CONTINENTS, 9 ENFANTS
ET LEURS MENUS



- Nos itinéraires au pays des braves
- Les anges gardiens du guépard
- A la découverte du peuple herero



Grand reportage
DÉCHETS :
C'EST L'OVERDOSE !



WWW.REUNION.FR





**INTENSÉMENT
APAIANTE.**





Nouveau **Dacia Duster**





Le SUV décomplexé à partir de 11 990 €⁽¹⁾

www.dacia.fr/nouveau-duster

Modèle présenté : Nouveau Dacia Duster finition Prestige TCe 125 4x4 avec options à 20 850 €
hors malus au tarif 2207-01 du 9 janvier 2018. (1) Prix maximum conseillé pour Nouveau Dacia Duster SCe 115 4x2 (niveau de finition Duster) hors malus. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,4/8,8. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 115/156. Données provisoires en attente d'homologation.

La vie de château

n'est plus ce qu'elle était.



CRÉDIT AGRICOLE
BANQUE PRIVÉE

Les temps changent, ce que l'on attend d'une banque privée aussi.
On ne la choisit plus simplement pour valoriser son patrimoine.
On la choisit aussi pour être accompagné dans les projets immobiliers qui nous tiennent
à cœur et bénéficier d'expertises techniques, financières et fiscales.

Renseignez-vous auprès de votre Caisse régionale ou sur credit-agricole.fr/banque-privée

Sous les déchets, la plage ...

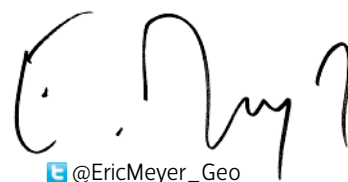
Vu de loin, Pulau Bui est un rêve d'îlot. Avec son rideau de cocotiers ébouriffés sur un ruban de sable blanc. Et la mer aux nuances émeraude qui, à l'horizon, vient heurter l'écran noir d'un ciel d'orage. On y arrive en Zodiac ou en pirogue après un voyage entre les mers d'Arafura et de Banda, dans l'archipel des Moluques. Mais, à peine franchi l'ourlet de sable, et pénétré dans la forêt, le paradis devient poubelle. J'y étais il y a quelques semaines. Je marchais sur des milliers de déchets plastique, des bouteilles d'eau surtout, certaines encore pleines, des bouchons éparpillés, des tongs, des boîtes de médicaments, le tout enchevêtré dans les palmes de cocotier desséchées.

Ce n'est – hélas ! – pas un cas isolé. De nombreuses îles, plages et côtes dans le monde sont envahies par les débris de la consommation humaine. Henderson, un caillou loin de tout, à 5 000 kilomètres des côtes du Chili, affiche le triste privilège de posséder la densité de déchets plastique la plus forte du monde. Etudes et témoignages s'accumulent

pour signaler les conséquences de cette pollution charriée par les courants et les marées. Des oiseaux qui nourrissent leurs petits avec des sachets de plastique. Des bernard-l'ermite qui se cachent dans des capuchons de stylo ou de bouteille. Et la tortue marine à laquelle on a retiré de la narine une paille en plastique (la vidéo, à déconseiller aux âmes sensibles, a été vue seize millions de fois sur YouTube). Les signaux d'alerte ne manquent pas pour nous faire prendre conscience de cette marée qui se déverse dans les océans, la majeure partie d'ailleurs au fond, à l'état de microparticules. Les tentatives de solution sont heureusement nombreuses. Des lois, des taxes, des investissements industriels pour le tri et le recyclage (lire notre enquête), des innovations technologiques (une bactérie dévoreuse de plastique, entre autres). Sans compter les nombreuses initiatives soutenues par des groupes écologistes, certaines utopiques (n'acheter que des produits sans emballages), d'autres empreintes de bon sens (supprimer l'usage abusif des pailles en plastique). Rien de tout cela évidemment n'étant pleinement efficace sans modification des comportements du consommateur et citoyen.

En rentrant de Pulau Bui, j'ai vu un automobiliste, à Paris, jeter sur la chaussée ses paquets de mouchoirs vides. Que s'est-il dit alors ? Que les éboueurs les ramasseront ? Qu'au pire, il risquait soixante-huit euros d'amende ? Ou que les vents les emporteront et que les albatros ou les tortues les mangeront, plus tard ? Involontaires chiffonniers des mers...

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



@EricMeyer_Geo

L'HOMME QUI FOUILLE LES POUBELLES

Alors qu'il réalisait un grand reportage sur la montée des océans (GEO n° 429, novembre 2014), le photographe **Kadir van Lohuizen** a été frappé par la quantité de plastique qui jonche les côtes un peu partout dans le monde. Il a voulu en savoir plus. Nous publions ce mois-ci le résultat de plus d'un an d'enquête. «Jamais je n'ai eu besoin d'autant d'autorisations pour prendre des photos, c'était très compliqué de travailler, dit-il. Ce que deviennent nos poubelles, tout le monde veut nous le cacher.» Les décharges monstres de Lagos et Jakarta, qui offrent des images dignes d'un film apocalyptique, l'ont particulièrement marqué. «Les gens qui vivent dans ces dépotoirs pour récupérer et recycler ce qu'ils peuvent sont des héros», affirme-t-il.



Derek Hudson



START
IMPOS

YOUR SSIBLE*

*Dépasser l'impossible.

TOYOTA



Partenaire
Olympique Mondial



Partenaire
Paralympique Mondial

QUAND ON EST LIBRE DE BOUGER, TOUT DEVIENT POSSIBLE.

SOMMAIRE



Thierry Suzan

Les Himba, peuple de bergers qui vivent dans nord de la Namibie, se protègent du soleil par une préparation à base d'ocre.

60

ÉVASION

Namibie, une force de la nature A première vue, ce pays est un grand désert. Et pourtant cohabitent ici des populations à l'identité singulière. C'est aussi une arche de Noé où les animaux sauvages règnent en maître. Reportages sur une terre à l'état brut.

C'EST DANS LA PEAU

QUE BIODERMA
A TROUVÉ LA SOLUTION
POUR RECONSTRUIRE
SA BARRIÈRE PROTECTRICE.
DURABLEMENT.



ULTRA-APAISANT
ULTRA-NOURRISSANT

Atoderm Intensive Baume

LE SOIN INTENSÉMENT ANTI-DÉMANGEAISONS
ET RÉPARATEUR

Immédiatement les démangeaisons sont apaisées et la peau reconstruit elle-même sa barrière protectrice.

La fixation sur la peau de la bactérie responsable de l'aggravation des irritations cutanées est limitée grâce au Brevet Skin Barrier Therapy™.

Sa texture ultra-nourrissante et non collante permet un habillage immédiat. La peau est apaisée, confortable et plus résistante. Durablement.

*Prescrit par les dermatologues
en cas de peau à tendance atopique*

LA BIOLOGIE AU SERVICE DE LA DERMATOLOGIE

BIODERMA
LABORATOIRE DERMATOLOGIQUE

SOMMAIRE



Thierry Suzan



Gregg Segal



Kadir Van Lohuizen

Couverture : Alessandra Meniconzi. En haut : Thierry Suzan. En bas et de g. à d. : Gregg Segal ; Thomas Dressler / Ardea - Biosphoto ; Kadir Van Lohuizen / Noor. **Encarts marketing :** Encart de 6 pages Voyages Plaisirs posé sur C4, diffusé sur une sélection d'abonnés. Encart Société Française des Monnaies, tout en un, posé sur la C4, diffusé sur une sélection d'abonnés. **Abonnement :** 4 cartes jetées.

ÉDITORIAL	7
VOUS@GEO	14
PHOTOREPORTER	16
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	22
Le tourisme africain prend son envol.	
LE GOÛT DE GEO	24
Paella : la poêlée qui divise les Espagnols.	
L'ŒIL DE GEO	26
À lire, à voir.	
DÉCOUVERTE	28
Au Groenland, le trésor le mieux gardé de l'Arctique Percé de fjords, dominé par des aiguilles alpines, le rivage nord-est de l'île abrite le plus grand parc naturel du monde. Bloqué par la banquise une partie de l'année, il accueille à la belle saison quelques visiteurs privilégiés.	
REGARD	46
Ce que j'ai mangé cette semaine Voici, en images, ce qu'avalent, en sept jours, les enfants de quatre continents. Pizza, brocolis, gâteaux, riz, fromage... Leurs choix alimentaires sont le reflet de nos modes de vie.	
EN COUVERTURE	60
Namibie Flore et faune prodigieuse, immenses étendues désertes : au «pays des braves», nos reporters ont rencontré les Herero, peuple qui a survécu à un génocide. Ils ont aussi suivi la bonne fée des guépards, visité les vestiges coloniaux allemands et – peut-être – retrouvé l'un des berceaux de l'humanité.	
LE MONDE EN CARTES	104
Frontières : les «accidents» de tracés	
GRAND REPORTAGE	108
Déchets, l'overdose Chaque jour, sur terre, quatre millions de tonnes d'ordures ménagères sont produites. L'équivalent de 400 tours Eiffel ! S'en débarrasser est un casse-tête. Enquête.	
LES RENDEZ-VOUS DE GEO	128
LE MONDE DE... Michel Bussi	134

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 129.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 129.

arte

SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

AIRFRANCE



FRANCE IS IN THE AIR



© IETC - Sociétés Air France, SA ou capital de 126 748 776 € - 420 488 178 - RCS Boulogne - 46, rue de Paris, 93177 Boulogne-Cedex.

À PARTIR DU 25 MARS 2018

NAIROBI, OUVRE-TOI !

NOUVELLE LIGNE PARIS-NAIROBI

3 VOLS

PAR SEMAINE

AIRFRANCE KLM

AIRFRANCE.FR

France is in the air : La France est dans l'air. Renseignez-vous sur airfrance.fr, au 36 54 (0,35 € TTC/min à partir d'un poste fixe) ou dans votre agence de voyages.

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

DES CONSEILS D'EXPAT



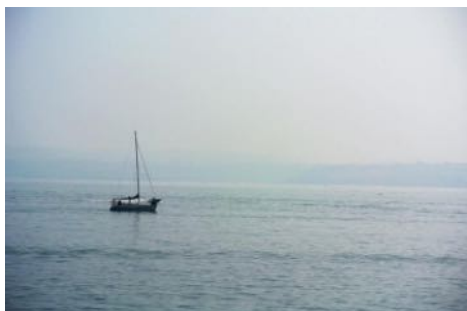
Lucie Ogé

// Je suis partie à Londres en 2010 pour un stage de six mois. Et je n'ai plus quitté l'Angleterre ! Le coût de la vie étant très élevé dans la capitale, j'ai créé sur mon blog une rubrique avec un tas de bons plans. Au programme : concerts de blues à Soho, comédies musicales, visites de souterrains... pour moins de 20 livres. Je partage aussi ma passion pour la Roumanie, où j'ai vécu un an, et pour les pays de l'Europe de l'Est en général. //

mytourduglobe.com



La cité slovène de Piran, sur l'Adriatique.



Près de Torquay, dans le Devon (Angleterre).

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

ENVOL FÉRIQUE



Ballons au-dessus des cheminées de fée en Cappadoce (Turquie).

Fanny Weitel photos.geo.fr/member/37232-Fanny-Weitel



Alain Morley

UNE NORMANDIE TRÈS CHARITABLE

[Au sujet de notre article sur les Charitables de Béthune, GEO n° 465, pp. 128-131] A Béthune (Pas-de-Calais), un musée est aussi consacré aux Charitables et, dans le Calvados, d'autres lieux évoquent ces Charitons, comme on les appelle en Normandie : au château de Caen, à Lisieux, à Ablon ou à Orbec (au musée du Vieux-Manoir). Même chose à la Collégiale de La Saussaye, dans l'Eure, dont la chapelle des Charitons se visite.



Jérôme Perronnet

[Au sujet de GEO n° 466, décembre 2017] Très joli numéro, avec en couverture New York. Le texte de Douglas Kennedy sur sa ville est un régal !

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans notre article sur le Canada (GEO n° 467). La capitale de la Colombie-Britannique est Victoria, et pas Vancouver, bien que cette dernière soit la plus grande ville de cette province canadienne. Toutes nos excuses à nos lecteurs.

SUV VA LOUH



NOUVEAU SUV COMPACT CITROËN C3 AIRCROSS

Plus Spacieux, Plus Modulable
#PlusDePossibilités



12 aides à la conduite**
Volume de coffre jusqu'à 520 L*
Toit ouvrant vitré panoramique*
90 combinaisons de personnalisation
Grip Control avec Hill Assist Descent*
Banquette arrière coulissante en 2 parties*

INSPIRED
BY YOU

CITROËN préfère TOTAL *Équipement de série, en option ou non disponible selon les versions. ♦ Dans la limite des stocks disponibles.
CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE NOUVEAU CITROËN C3 AIRCROSS : DE 3,7
À 5,6 L/100 KM ET DE 96 À 126 G/KM.







AL-AÏN, ÉMIRATS ARABES UNIS

LA VIE CLONÉE, MODE D'EMPLOI

Qui dit nouveau quartier résidentiel dit zone où les besoins des habitants ont été anticipés. Mais à voir l'alignement effarant de ces immeubles de la ville d'Al-Aïn, à Abu Dhabi, tous identiques, on se demande quelle mouche a bien pu piquer les urbanistes. Lui-même architecte de formation, le photographe polonais Andrzej Bochenski se trouvait sur le djebel Hafeet, montagne frontalière avec Oman, quand il a remarqué cet insensé enchevêtrement urbain, comme posé dans le désert. «D'où j'étais, avec tout le sable et la poussière en suspension dans l'air, on aurait pu croire à une illusion d'optique», se souvient-il. Mais son téléobjectif lui a confirmé qu'il n'en était rien. «Quand vous vivez là, comment faites-vous pour rentrer chez vous la nuit sans vous tromper ni réveiller vos voisins, surtout le samedi soir ?» plaisante-t-il.



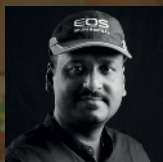
Andrzej BOCHENSKI

Architecte basé à Łódź (Pologne), il travaille depuis plus de vingt ans dans la publicité et, depuis 2011, comme photographe indépendant.

BANGKOK, THAÏLANDE

**JEU DE TETRIS
NOCTURNE**

Comme empilées les unes sur les autres, à l'image des blocs du célèbre jeu vidéo, ces dizaines de tentes multicolores, éclairées de l'intérieur, abritent les étals du marché nocturne de Ratchada, à Bangkok. Dans ce «marché du train», comme on l'appelle car il est situé près d'une ligne de métro, Thaïlandais et touristes viennent acheter de la nourriture, des vêtements, des antiquités, de l'électronique. Le Singapourien Kajan Madrasmail était de passage dans la capitale une nuit de décembre lorsqu'il a découvert ces stands de plein air harmonieusement disposés. «J'ai pris cette photo depuis le parking du centre commercial d'à côté, raconte-t-il. L'endroit est populaire, bouillonnant de vie, idéal pour un photographe. Les gens discutent, socialisent et vous vous sentez vite chez vous. J'y ai passé toute la nuit, je n'arrivais plus à partir.»

**Kajan MADRASMAIL**

Cet amateur vivant à Singapour, âgé de 38 ans, a une passion pour la photo de voyage qui permet de montrer la réalité du quotidien.









HANGZHOU, CHINE

UN CIMETIÈRE À DEUX-ROUES

De loin, on pourrait croire à un tissage maladroit de bouts de laine bleus, rouges et jaunes. Mais à y regarder de près, on distingue les guidons et les paniers. A Hangzhou, neuf millions d'habitants, à une heure de train express de Shanghai, existe le plus grand service municipal de partage de vélos au monde. Mais des start-up proposent aussi des vélos non reliés à des bornes et dotés d'un Flashcode. Problème : souvent, ils sont laissés à l'abandon, alors la mairie entasse leurs carcasses par milliers dans des terrains vagues, comme ici, où le photographe Ni Yanqiang les a trouvés l'été dernier. «Je me désole du gaspillage, mais je me dis que la Chine vit son ère victorienne, celle de tous les changements, avec son lot normal d'erreurs, bien sûr, dit-il. Alors je ressens surtout de la fierté.» Et à Hangzhou, déjà, la situation s'améliore petit à petit.



NI YANQIANG

Ce Chinois âgé de 28 ans est photoreporter depuis cinq ans et il travaille dans la province du Zhejiang, pour le quotidien Zhejiang Daily.



Un nombre grandissant de touristes du continent noir se rendent à la Porte du non-retour, à Ouidah, sur la côte béninoise. Cet endroit, bordé par le golfe de Guinée, fut jadis un haut lieu de l'histoire de la traite négrière.

Le tourisme africain prend son envol

Elles s'appellent Onomo, Azalaï ou Mangalis... Ces chaînes hôtelières bon marché qui fleurissent en Afrique répondent à une nouvelle demande : celle des touristes africains. Selon la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (Cnuced), deux touristes sur trois ayant visité l'Afrique subsaharienne en 2016 étaient originaires du continent noir, où vivent 1,2 milliard d'habitants. Parmi eux, des touristes d'affaires, qui profitent de conférences dans les métropoles africaines, mais aussi de plus en plus de familles venues se reposer... ou découvrir d'autres cultures. Ces privilégiés appartiennent aux 140 millions d'Africains de la petite classe moyenne apparue dans les années 2000. Leurs destinations préférées : les pays réputés pour leur stabilité, comme la Côte d'Ivoire ou l'Afrique du Sud... Mais aussi les lieux du tourisme mémoriel autour de la traite négrière, telles l'île de Gorée, au Sénégal, ou la Porte du non-

retour à Ouidah, au Bénin. «Les Africains veulent connaître leurs lieux mythiques et se réapproprier leur histoire», confirme la Camerounaise Diane Audrey Ngako, qui a monté la plate-forme collaborative Visiter l'Afrique (visiterlafrique.com) à l'intention des jeunes Africains. Mombasa au Kenya, Durban en Afrique du Sud, Grand-Bassam en Côte d'Ivoire, Calabar au Nigeria... commencent aussi à voir arriver une génération qui, souligne Diane Audrey Ngako, «a envie de visiter les pays découverts dans les clips de ses artistes préférés».

Reste à accompagner ce marché en plein essor, qui emploie déjà 21 millions de personnes – un travailleur sur quatorze – et contribue à 8,5 % du PIB africain, d'après la Cnuced. Et aussi à résoudre la question des visas, qui rend parfois plus difficiles les déplacements des Africains que ceux des étrangers sur leur propre continent. Par exemple, 25 pays de l'UE sur 28 n'ont pas besoin de visa pour des vacances en Afrique du Sud, contre 25 nations africaines sur 54. Les pays de la Communauté d'Afrique de l'Est l'ont bien compris, qui permettent depuis 2014 à leurs citoyens de circuler librement sur le territoire des Etats membres. Au Rwanda, Kigali a ainsi vu le nombre de touristes intrarégionaux passer de 283 000 en 2010 à environ 500 000 en 2016. Au plus grand bénéfice de son économie. ■

Gaétan Lebrun



Pourquoi se réveiller tous les matins au même endroit ?

Pourquoi reprendre le travail un lundi ?

Pourquoi partir en grandes vacances en juillet – août ?

Pourquoi sortir le samedi soir et pas le mardi soir ?

Pourquoi ?

Pourquoi promener son chien en bas de l'immeuble,
s'habiller toujours de la même manière, travailler dans un bureau ?

Pourquoi prévoir les choses en avance ?

Pourquoi choisir la même voiture que son voisin ?

Pourquoi toujours faire les choses comme tout le monde,
alors qu'il y a mille façons de les faire ?



ŠKODA

NOUVEAU ŠKODA **KAROQ**

TRACEZ VOTRE PROPRE CHEMIN



Volkswagen Group France - RCS Soissons 832 277 370. ŠKODA recommande Castrol EDGE Professional.
Consommations mixtes de la gamme KAROQ (l/100 km) : 4,4 à 5,6. Émissions de CO₂ (g/km) : 117 à 138.



La paella



La poêlée qui divise les Espagnols

Quand, à l'automne 2016, Jamie Oliver, la star des chefs anglais, a posté une photo de sa paella sur les réseaux sociaux, il ne s'attendait pas à déclencher un tollé. Des Espagnols de tous horizons l'ont en effet vertement repris. Le reproche ? Le maître queux avait eu l'outrecuidance d'ajouter du chorizo, un saucisson pourtant bien ibère, à sa recette. Beaucoup trop olé olé aux yeux des gastronomes d'outre-Pyrénées, qui ne plaisaient pas avec leur plat national. Car selon certains puristes, il n'existe qu'une seule paella : la *valenciana* (de la région de Valence, sur la côte Est). Et donc une seule liste de dix ingrédients indispensables : riz, poulet, lapin, haricots verts et blancs, tomates, safran, huile d'olive, sel et eau. Auxquels on peut ajouter des escargots et, éventuellement, du canard, de l'ail, des artichauts, des poivrons et du romarin. Le tout jeté dans une grande poêle plate, alias *paella* en dialecte valencien. Calmars ? Moules ? Crevettes ? No, no et no ! Pourtant, du Pays basque à l'Andalousie, des livres de cuisine

aux menus des restaurants, des conserves aux surgelés, la paella semble toujours marier les produits de la mer et de la terre. Or, il s'agit là d'une invention apparue dans les années 1960, lors de l'essor du tourisme de masse dans la péninsule, et adoubée par le dictateur Franco, qui appréciait ses couleurs, rouge et or, comme le drapeau. Cette *paella mixta* mélange en réalité la *valenciana* à une *marinara* (riz au court-bouillon et fruits de mer). Elle est pourtant devenue, aux yeux du monde, l'icône de la cuisine espagnole.

La *paella valenciana* est, pour sa part, vieille de plus de deux siècles. Et ses ingrédients racontent l'histoire de la région de Valence. Le riz fut introduit (tout comme le safran) par les Maures, et cultivé depuis le XIII^e siècle dans la somptueuse lagune de l'Albufera. La présence de la viande de basse-cour (lapin et poulet) est liée au fait que ce bout de littoral n'est propice ni à l'élevage du bétail ni à la chasse au gibier. Les tomates furent rapportées du Nouveau Monde par les conquistadors. Quant aux escargots à la coquille rayée blanc et noir, ils ont toujours été appréciés par les paysans du cru. Pour lever tout malentendu, des Valenciens ont fondé, en 2014, Wikipaella. Un site Internet qui propose de renouer avec la recette authentique, manifeste en dix points et études comparatives à l'appui. ■

Carole Saturno

CERTIFIÉE AUTHENTIQUE

Trois conseils pour cuisiner la paella comme à Valence.

L'INGRÉDIENT CLÉ

Le riz. Préférer la variété *bomba*, cultivée dans l'Albufera, au sud de Valence. Mais gare à ne pas trop le cuire. Sinon, il ne sera digne que de l'écuelle du chat : «*Arrós passat, per el gat*» (en valencien).

L'USTENSILE En fer, en fonte ou en acier, la poêle doit être très large (40 cm de diamètre pour 4 personnes, au moins le double pour 20 convives), peu profonde (5 à 7 cm maximum) et dotée de deux (voire quatre) anses.

Idéalement, elle est posée sur un trépied qui surmonte les flammes d'un feu de bois.

LE RITUEL C'est un plat de fête. Les Valenciens mangent la paella à même la poêle, avec une cuillère. Et se disputent le *socarrat*, la «croûte de riz» qui colle dans le fond.

NOUVEAU ŠKODA KAROQ

PAS BESOIN DE PARTIR EN VOYAGE POUR VOYAGER



ŠKODA



Vous n'aimez pas faire comme tout le monde ? Ça tombe bien, nous non plus. Notre nouveau SUV compact a été pensé pour vous permettre de transformer chaque trajet en véritable aventure avec sa transmission 4x4*. Dès le premier regard, le ton est déjà donné : son design allie dynamisme et élégance. Grâce au système Varioflex*, son habitacle n'est pas seulement spacieux mais aussi ingénieux. Avec ŠKODA Connect*, ses technologies mêlent connectivité et sécurité pour toujours plus de confort.

ŠKODA KAROQ, Tracez votre propre chemin.

*De série, en option ou indisponible selon version.

Volkswagen Group France - RCS Soissons 832 277 370. ŠKODA recommande Castrol EDGE Professional. Consommations mixtes de la gamme KAROQ (l/100 km) : 4,4 à 5,6. Émissions de CO2 (g/km) : 117 à 138.

LE MEXIQUE



A g. Coll. Andrés Ballester. A. d. : Adapt. Diego Rivera / Mexico / Francisco Kodchen



Les toiles *Ma Tante, un petit ami et moi*, peinte en 1942 par María Izquierdo, et *L'Architecte* Jesús T. Acevedo, de Diego Rivera (1915-1916), ont fait le voyage transatlantique vers le musée des Beaux-Arts de Lyon pour dialoguer avec des œuvres de la même époque, de France, de Russie, d'Italie...

EXPOSITION

EUROPE-MEXIQUE : LES LIAISONS HEUREUSES

Depuis le début du XX^e siècle, artistes européens et mexicains se vouent une admiration mutuelle. En collaboration avec le Museo nacional de arte de Mexico, le musée des Beaux-Arts de Lyon rapproche 300 de leurs peintures et de leurs photographies réalisées entre 1900 et 1980. «Dans les années 1910, les Mexicains dotés de bourses d'étude venaient chercher en Europe de nouvelles techniques», explique la commissaire Sylvie Ramond. A l'instar de Diego Rivera, débarqué à Paris, dont les toiles cubistes fragmentent les formes comme celles de Georges Braque, mais avec une palette plus vive. «A la fin des années 1930, l'inverse se produit : les Européens traversent l'Atlantique», poursuit Sylvie Ramond. Ils sont

en quête d'un rapport essentiel à la nature, d'une vision du monde alliant matérialité et spiritualité. Le poète surréaliste André Breton trouve en Frida Kahlo l'incarnation de son mouvement. Et l'écrivain Antonin Artaud est subjugué par María Izquierdo, dont les toiles ocre exaltent les forces telluriques. Les photographes, eux, sont fascinés par l'onirisme de Manuel Álvarez Bravo, à commencer par Cartier-Bresson.

Faustine Prévot

Los Modernos, musée des Beaux-Arts de Lyon, jusqu'au 5 mars. Et aussi : *Mexique, aller-retour*, galerie Le Réverbère, Lyon, jusqu'au 3 mars. Contact : mba-lyon.fr



Ni vivos ni muertos, de Federico Mastrogiorganni, éd. Métailié, 18 €.

DOCUMENT

Perdus dans les limbes

Ces dix dernières années, 30 000 citoyens mexicains ont disparu. De la Basse-Californie à l'Etat du Guerrero, le journaliste italien Federico Mastrogiorganni a enquêté auprès des familles et des associations. Ces disparitions forcées, fomentées par les gangs, sont-elles orchestrées par l'Etat, désireux d'exproprier la population au profit de concessions minières ? L'auteur replace ce système dans une perspective historique glaçante, qui commence avec les déportations perpétrées par les nazis et se poursuit avec les enlèvements organisés par les dictatures argentine et chilienne.

DVD

Défunts radieux



C'est le jour des morts à Santa Cecilia. Le jeune Miguel veut participer à un concours

de chant contre l'avis de sa famille, qui a banni la musique du foyer. Il est alors propulsé dans le monde des ancêtres. Fruit de trois ans de repérages, le dernier-né des studios Disney-Pixar est une plongée fantastique dans une culture où les générations, les vivants et les esprits cohabitent joyeusement.

Coco, de Lee Unkrich et Adrian Molina, éd. Disney-Pixar, 20 €, sortie le 6 avril.

PHOTOGRAPHIE

Dans le viseur



La photo est un art majeur au Mexique. Les éditions Actes Sud en retracent la production,

impressionnante, depuis les premiers daguerréotypes du milieu du XIX^e siècle. Avec deux lignes de force : le souffle poétique et la rigueur documentaire. Et leur synthèse, le «réalisme magique», cher à Flor Garduño.

La Photographie mexicaine, coll. Photo Poche, éd. Actes Sud, 15 €.

FESTIVAL

Culte du goût



Dîners préparés à quatre mains par des chefs mexicains et français, concours

de tacos, projection d'un court-métrage sur la région de Tabasco ponctuée par une dégustation de chocolat... Pour sa quatrième édition, le festival ¡Qué Gusto! célèbre à Paris le meilleur des saveurs du Mexique.

Festival ¡Qué gusto!, à Paris, du 8 au 17 juin. Contact : festivalquegusto.com

EXPLORER N'EST PLUS UN RÊVE



© Hurtigruten - RCS Paris B 449 035 0005 - IM075100037

— Hurtigruten vous propose de vivre d'extraordinaires expériences au plus près de la nature dans les lieux les plus reculés de la planète grâce à un héritage unique et une flotte de navires d'exploration de pointe à taille humaine.

Hurtigruten est, à la fois, le nom de notre compagnie de croisière mais aussi d'une ligne maritime plus connue sous le nom de l'Express Côtier de Norvège, qui est un lien vital quotidien entre les villes et les villages de la côte que nous sillonnons depuis 125 ans. Nos capitaines et équipages particulièrement expérimentés connaissent également les moindres secrets des eaux qui bordent le Spitzberg, l'Islande, le Groenland, l'Arctique Canadien et l'Antarctique.

Comme naviguer au cœur de territoires vierges demande une attitude responsable, notre nouveau navire sera équipé d'une technologie hybride novatrice, respectueuse de l'environnement

*Votre voyage commence dans votre agence de voyages, sur **HURTIGRUTEN.FR** ou au **01 86 26 04 16***



© Dominic Barrington

125 ANS
DEPUIS 1893

EXPERT EN VOYAGES D'EXPLORATION



MS ROALD AMUNDSEN : toutes les cabines auront une vue extérieure et la plupart disposeront d'un balcon. Les ponts extérieurs seront dotés de vastes espaces d'observation pour être aux premières loges lors de la navigation.

CROISIÈRES ARCTIQUE ET ANTARCTIQUE OFFRE SPÉCIALE GÉO

Valable sur tous les départs
jusqu'en mars 2019
en réservant avant le 31.03.18

400€ DE CRÉDIT BORD
PAR CABINE*

* Offre soumise à conditions, non rétroactive. 200€ de crédit utilisable à bord offert par personne (soit 400€ pour une cabine double) valable pour la réservation d'une croisière d'exploration en Arctique ou en Antarctique pour un départ du 01.04.2018 au 31.03.2019.

AU GROENLAND **LE TRÉSOR LE MIEUX**

Percé de fjords, dominé par des aiguilles alpines, le rivage nord-est de l'île abrite le plus grand parc naturel du monde. Bloqué par la banquise une partie de l'année, il accueille à la belle saison une poignée de visiteurs privilégiés.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET THIERRY SUZAN (PHOTOS)



GARDÉ DE L'ARCTIQUE



Les reliefs acérés des Alpes de Stauning (au fond), qui s'élèvent jusqu'à 2 500 m d'altitude, dominent l'impressionnant front du glacier de Gully, large de deux kilomètres et chargé de séracs.





La baie des Moustiques porte bien son nom. Au pied de la calotte glaciaire qui recouvre 80 % du Groenland, cette vallée spongieuse couverte de lichens et de mousse est envahie aux beaux jours par les insectes. C'est aussi le territoire des bœufs musqués.

Durant l'été boréal, la côte troque son manteau blanc pour l'ocre de la toundra

Ittoqqortoormiit abrite la seule communauté inuite vivant sur la côte est de l'île au-delà des 70° de latitude nord. Situé à l'entrée du parc et du Scoresby Sund, plus vaste ensemble de fjords au monde, le bourg vit encore de la pêche au narval et de la chasse à l'ours.

Ce village de 400 habitants est la «capitale» d'un sanctuaire plus grand que la France





Des cycles de montée et de descente de l'océan déroulés sur plusieurs millions d'années sont nées ces falaises de roche sédimentaire rougeoyant dans le soleil de minuit. Une couleur due à la présence d'hématite, un oxyde de fer.

C'est une terre à la beauté violente, magnifiée par une géologie tourmentée

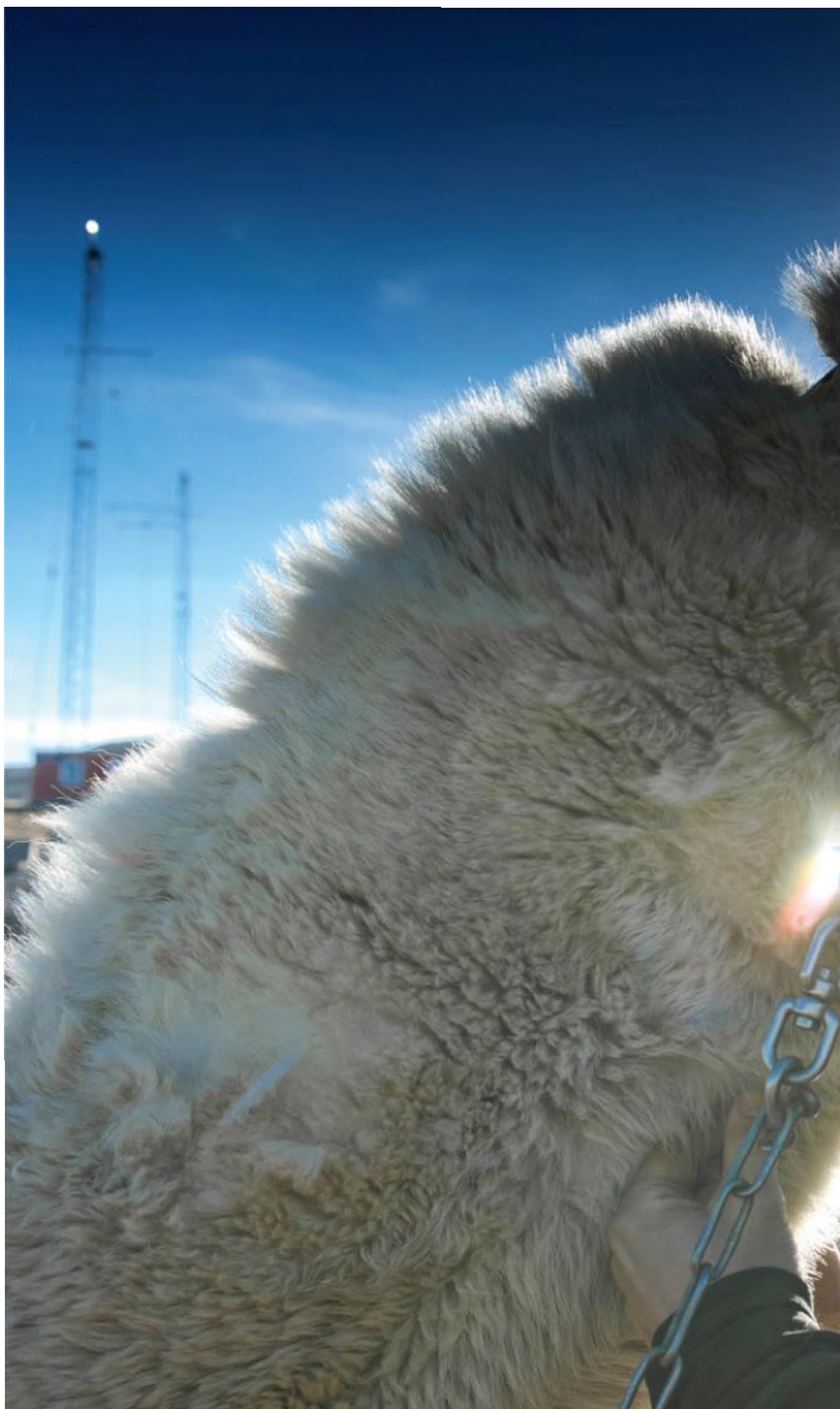


En hiver, ces confins ne voient passer que

Comment c'était l'hiver dernier ? «Froid», répond laconiquement le jeune militaire danois, taillé comme une armoire, cheveux longs, pantalon kaki et coupe-vent Norrøna, venu attendre les visiteurs sur la rive de Daneborg, un camp d'une douzaine de baraques situé à l'embouchure du Young Sund, qui se jette dans la mer du Groenland. Deux autres membres de la patrouille Sirius, tout aussi taiseux, l'entourent. Un ange passe. Les Sirius sont chargés de surveiller les confins du nord-est de la province autonome danoise du Groenland et d'y exercer la souveraineté de leur pays, en menant en particulier, en binômes, des maraudes hivernales qui durent plus de trois mois. Cette unité d'élite de la marine est composée de douze jeunes gens sélectionnés pour 26 mois, parmi 800 candidats, à l'issue d'un long et physique processus de recrutement. Ils sont capables de résister à des températures de 50 °C en dessous de zéro et à des vents de 100 nœuds, qu'il leur faut affronter, en traîneau, derrière treize chiens tirant jusqu'à 400 kilos de matériel. Au loin, on entend d'ailleurs leurs fidèles compagnons hurler. Les chiens groenlandais, version locale du husky, ont senti que c'était jour de visite. Et les 200 passagers d'un navire de la compagnie norvégienne Hurtigruten affrété en août dernier ont pu découvrir, par 74°18'07.0" de latitude nord, le QG de ces hommes de légende.

Comme une galerie d'art à ciel ouvert, où sont exposés des rochers noirs striés de jaune

Le terrain de jeu des Sirius ? Les immensités glacées des fjords et rivages du nord-est du Groenland, une région protégée depuis 1974 au sein du parc national le plus vaste du globe. Un désert de 972 000 kilomètres carrés, soit un tiers de plus que la France métropolitaine. Depuis la fin des années 2000, cette zone de l'Arctique est aussi la destination hors du commun d'une poignée de croisières, deux à trois navires chaque été, soit quelque 400 touristes annuels seulement, qui ont le privilège de caboter le long de la côte, au gré des ouvertures offertes par ce qui reste de banquise. Les paysages de ce parc immense, qui recouvre 44 % du Groenland (lui-même la plus grande île du monde si l'on excepte le continent australien), sont presque surnaturels. Parfois, dans le camaïeu du sable clair et des collines jaunes pelées, on ●●●



A Daneborg, le quartier général des Sirius, un membre de ce corps légendaire de la marine

les traîneaux d'une patrouille d'élite, les Sirius



danoise joue avec l'un des chiens groenlandais avec lequel il passera l'hiver à patrouiller dans les immensités du parc national du Nord-Est du Groenland.



Kaïla, dieu inuit du ciel, semble s'être livré à une partie d'osselets avec les icebergs

Entre le village d'Ittoqqortoormiit, porte d'entrée du parc national, et la station Nord, sur la latitude 81, on compte plus de 1 600 km à vol d'oiseau. Et à peine une vingtaine d'hommes, dont une majorité de militaires danois.

lichens jaune canari et rouille. C'est surtout un rêve où des lapins blancs sortis du pays des merveilles paraissent bronzer sous le froid soleil polaire, indifférents aux Smartphones qui les mitraillent. Ici, comme jaillis de la préhistoire, deux bœufs musqués galopent soudain sur les moraines dans l'ombre d'une vallée glaciaire. Là, des crottes signalent le passage d'un renard. Une trace fraîche dans une congère trahit un jeune ours polaire, omniprésent dans la région. Dans des fjords qui pourraient presque faire passer le Sognefjord et le Geirangerfjord, en Norvège, pour des pédiluves, on longe des falaises de 1 200 mètres de haut zébrées de gneiss, où s'est écrite en strates marron et noires l'histoire d'avant les premières glaciations, il y a trente-huit millions d'années. À Ålborg, au fond d'une baie sublimée par le soleil de minuit, Kaïla, le dieu inuit du ciel, semble s'être livré à une partie d'osselets géants avec des icebergs de la taille d'immeubles de trois étages. Ça et là, on entraperçoit les langues de glace de l'inlandsis (calotte polaire), le deuxième plus vaste après celui de l'Antarctique. Quant aux immenses glaciers qui s'écoulent lentement depuis le cœur de l'île, ils s'annoncent plusieurs kilomètres à l'avance en faisant chuter la température déjà proche de zéro.

En dehors de Daneborg, sous ces horizons d'une violente beauté, l'humanité s'efface presque, comme si elle n'avait aucune raison d'être. Tout juste trouve-t-on, à Danmarkshavn, dans la baie de Dove, un peu plus au nord du quartier général des Sirius, une mission de huit scientifiques, chargés en particulier de faire tourner une station météo. Et s'il existait une capitale de cette région, ce serait Ittoqqortoormiit, 400 habitants, plus au sud, à l'entrée du parc national. Mais ailleurs, point de vie humaine jusqu'à la station Nord et ses cinq occupants, à 1 500 kilomètres de là, ou plus de 10 000 kilomètres si on longe méticuleusement tous les fjords, baies et golfes qui modelent la côte. À peine subsistent disséminés sur les berges quelques souvenirs d'une occupation passée, dont un modeste héritage de huttes en bois et de petits cercles de pierre. Ces derniers ont été tracés par des Inuits avant qu'ils ne disparaissent mystérieusement de la région à la fin du XVII^e siècle. Les cabanes, elles, rappellent que cette côte était cou-

... imagine un morceau de péninsule arabique transporté dans les confins arctiques. Ailleurs, entouré de sommets acérés pointant à 2 500 mètres d'altitude, on se sentirait presque dans les Dolomites italiennes. Certains passagers ont réservé deux ans à l'avance leur voyage pour admirer ce Walhalla minéral où communient la géologie et le temps long, avec, en fin d'été, une flore aussi magnifique qu'éphémère. Entre deux pierres, des *Chamerion latifolium* mauves, ces épilobes à feuilles larges appelées ici *niviarsiaq* et qui sont l'emblème du Groenland, se balancent dans la brise. Sur la toundra, le tapis de petits saules arctiques, rouges cramoisis de leurs fleurs aussi légères que des bulles de savon, de dryades et de pavots craque sous les pieds des marcheurs. Par endroits, on croit cheminer dans une galerie d'art à ciel ouvert où sont exposés des rochers noirs striés de





Tous les fjords et baies de la région n'ont pas encore été sondés, ce qui explique la rareté des croisières dans ces eaux.

rue, dans le sillage des baleiniers, par des trappeurs norvégiens et danois qui pistaient jusqu'au début des années 1960 les renards bleus pour leur fourrure. Une cinquantaine de ces abris rénovés par les charpentiers de l'ONG danoise Nanok, qui se charge de maintenir ce patrimoine durant l'été, servent aujourd'hui de relais et d'entrepôts à boîtes de conserve pour la tournée hivernale des Sirius.

«Durant ma jeunesse, nous étions presque aussi sauvages que ces horizons»

«Découvrir la côte est du Groenland après la côte ouest, où vivent la majeure partie de ses 57 000 habitants, c'est comme passer d'un tord-boyaux à un calvados millésimé», résume l'écrivain Jørn Riel, 86 ans, grand prix de l'Académie danoise en 2010 pour son œuvre surtout inspirée de sa vie dans cette région. Quand Riel s'engagea en 1951 dans une expédition scientifique menée par l'explorateur danois Lauge Koch, il ne savait pas qu'il allait passer seize ans sur place, puis écrire, sur le tard, la geste tragicomique et poétique des trappeurs de la région dans ses *Racontars* (éd. Gaïa). Depuis sa retraite de Kuala Lumpur, la légende

vivante ne manque pas de remettre l'apprenti aventurier à sa place : «Vous me faites pitié, les croisiéristes, de découvrir si tardivement cette région. Durant ma jeunesse, nous étions presque aussi sauvages que ces horizons. Nous vivions sur une terre sans lois ou, plus précisément, un endroit où nous appliquions nos propres règles, que nous suivions à la lettre.» Au risque de ne jamais revenir vivant de ce monde emprisonné l'hiver par la banquise et dont les colères naturelles, les tempêtes catabatiques tombant des hauteurs et les avalanches, sont des pièges mortels.

Gunnar Andersen, lui, est mort de froid un 8 avril 1933. La croix marquant sa sépulture est plantée à Hvalrosodden, au milieu d'un paysage désertique qui s'étend à perte de vue. A l'été 1932, ce Danois avait débarqué d'un navire, le *Gefion*, en compagnie de trois autres employés de la compagnie de trappeurs Nanouk, pour s'installer ici dans une petite cabane chauffée au poêle à charbon et prendre part à la chasse à la fourrure. A cette époque, la souveraineté sur le nord-est du Groenland était toujours disputée par la Norvège, sous prétexte qu'il n'existait aucune présence per- ●●●



Les rives d'Alabama-
huset, figées par
la banquise en hiver,
ont abrité, jusqu'à
la fin des années
1950, des trappeurs
chassant le renard
arctique. Sur ces
terres de solitude,
les hivernants
étaient parfois saisis
de crises de folie.

●●● manente sur cette *terra nullius*... et que c'est un Norvégien, le mythique Viking Erik le Rouge, qui avait établi ici au X^e siècle la première colonie [voir la chronologie]. Durant l'hiver 1932-1933, particulièrement rude, Gunnar et ses acolytes perdirent tous leurs chiens de traîneau, excepté un. Le 8 avril, les trappeurs furent surpris par un violent blizzard alors qu'ils tentaient de retourner à leur cabane avec les peaux de trois ours tués à une dizaine de kilomètres de là. Saisi par le froid, affaibli, Gunnar n'eut pas la force de faire la route.

Dans la région, l'année 1933 est également mémorable pour une autre raison : le 5 avril, la Cour permanente de justice internationale de La Haye trancha le différend territorial opposant le Danemark à la Norvège. Après l'ouest, formel-

lement danois depuis le début du XIX^e siècle, c'était au tour du nord-est du Groenland de passer officiellement sous la souveraineté de Copenhague. Une histoire que connaissent bien deux visiteurs norvégiens, Ole Jørgen Richter Eriksen, éducateur social, et son père Finn, historien de formation, qui viennent d'Oslo. En ce matin calme de septembre, ils regardent le paysage avec mélancolie. Leur navire de croisière vient de jeter l'ancre à proximité de Myggbukta, bien nommée «baie des Moustiques», et ils ont rendez-vous avec leur histoire familiale. Dominée par des collines pier-
reuses, Myggbukta est un replat marécageux où trône une spacieuse cabane rénovée qui abrita, au moment de son édification, en 1922, une petite station météo norvégienne dotée du tout premier

→ REPÈRES ←

VIKINGS, EXPLORATEURS, TRAPPEURS... DEPUIS MILLE

982

Parti d'Islande, où il a été exilé, le Norvégien Erik le Rouge rallie la côte est avant de partir explorer le sud-ouest.

985

Première colonie viking dans le sud-ouest du Groenland. Ses descendants y resteront jusqu'au début du XV^e siècle.

1607

Le navigateur anglais Henry Hudson découvre, et baptise un cap de la côte nord-est : Hold-with-Hope (73° parallèle).

1814

Traité de Kiel. Le Groenland devient formellement danois. Cinq ans plus tard, l'explorateur britannique William Scoresby documente la géographie de la côte nord-est, entre les latitudes 69 et 73.

1823

Premier et dernier contact occidental avec les Inuits installés sur la côte nord-est.

1908

Trappeurs danois et norvégiens commencent à chasser le renard arctique dans la région pour le compte de compagnies privées. Cette activité cessera en 1959.

poste de radio avec lequel le nord-est du Groenland commença à diffuser ses bulletins. Ce fut aussi la brève « capitale » d'un territoire norvégien nommé Terre d'Erik le Rouge, conquis par le propre grand-père maternel du jeune Ole : l'explorateur et aventurier Søren Richter. Le 27 juin 1931, ce dernier, avec trois autres compatriotes employés par une compagnie de trappeurs d'Oslo, planta parmi les nuées de moustiques le drapeau rouge à croix bleue bordée de blanc proclamant territoire norvégien la zone située entre les latitudes 71 et 75 nord. L'utopie dura jusqu'à la décision attribuant cette souveraineté à Copenhague. Søren Richter (qui découvrit aussi fossiles et artefacts inuits aujourd'hui exposés au Musée national du Groenland, à Nuuk, capitale de l'île) continua, plus au sud, à Mestersvig, à vivre de l'élevage de renards arctiques. Avant d'être finalement prié de plier bagage à la fin des années 1950 par les Danois, qui venaient d'ouvrir une mine de plomb dans les environs. On trouve toujours un drapeau norvégien, fatigué, dans un vieux coffre en métal de la cabane de Myggbukta. Ole et son père ne se font pas prier pour brandir l'oriflamme avant de laisser cette dédicace sur le livre d'or de la cabane : « De la part des damnés norvégiens qui ont occupé ce Groenland de solitude. »

L'île d'Ella surgit du brouillard. C'est ici que l'écrivain Jørn Riel commença à 19 ans son aventure groenlandaise comme radiophoniste avant de commencer à glaner ses *Racontars* et écrire sa propre légende. « J'y vivais en compagnie d'Ugge, un esquimau de mon âge monté de Kap Hope, et de quarante chiens de traîneau », se souvient-il. Quand Jørn Riel s'installa sur cette terre en 1951 – où se trouve aujourd'hui un camp doté d'une piste d'aérodrome occupé l'été par les Sirius –, les trappeurs

A Ittoqqortoormiit, on vit au rythme des deux cargos annuels qui alimentent la supérette en produits frais, surgelés et matériel électronique. Les habitants descendent d'Inuits déplacés du sud en 1925 pour venir fonder ce village.



qui hivernaient dans les cabanes se méfiaient d'un danger aussi périlleux que les crevasses de glace : le « vertige polaire ». Un point de rupture psychique qui survient quand on est confiné à cause des tempêtes d'hiver, fou de solitude, parfois malade ou blessé, quelquefois harcelé par un ours. « C'est là qu'on commence à déconner », résume-t-il. On voit bien ce que l'écrivain veut dire : selon sa santé mentale, l'île d'Ella est un endroit propice soit à la création... soit à la folie. Voire aux deux. Surplombée par une dent de 1 800 mètres de haut en partie cachée par les nuages, elle a des airs de Mordor, cette « terre du milieu » imaginée par Tolkien pour le *Seigneur des anneaux*. Légèrement inquiétante, même en été. Alors l'hiver... La grande cabane plantée sur ses rives a été baptisée Nid d'aigle par ses premiers occupants, et la douche rudimentaire qui trône à ses côtés, Niagara. Des fleurs en plastique sur une table, un vieux poêle et sa boîte

d'allumettes, une salle radio... Rien n'a bougé dans la cabane, sauf la bibliothèque où se mêlent désormais un guide du Twin Otter, l'avion utilisé ici par les missions scientifiques, des livres d'histoire régionale et quelques manuels scientifiques. A l'époque où Riel s'installa, les étagères ne comptaient que trois volumes en danois, laissés par ses prédécesseurs : un manuel d'oscillographie, un autre de télécommunication et un livre de cuisine

« pour jeune femme esquimaude ». A l'époque, aussi jeune qu'ambitieux, Jørn Riel avait commencé à organiser au Nid d'aigle un salon littéraire. « Après avoir étudié avec ferveur les trois livres, je me suis lancé, raconte-t-il. J'ai expliqué les mystères de l'oscillographe, parlé des communications radio que l'on pouvait passer depuis la Mongolie-Intérieure et Extérieure, et décrit tout ce qu'il fallait faire pour confectionner un gâteau capable ●●●

ANS, UNE TERRE D'AVENTURIERS

1925

Fondation d'Ittoqqortoormiit avec des Inuits déplacés depuis Ammassalik, 800 km plus au sud.

1933

La Cour internationale de justice reconnaît la souveraineté du Danemark sur l'ensemble du Groenland. Depuis deux ans, la Norvège revendiquait le nord-est, dit Terre d'Erik le Rouge.

1974

Création du parc national du Nord-Est du Groenland qui, trois ans plus tard, sera reconnu en tant que réserve de biosphère par l'Unesco.

1979

Le parlement danois accorde l'autonomie au Groenland. Nouveau statut de « communauté particulière » au sein du Royaume de Danemark.

1985

Le Groenland sort de la CEE et adopte son propre drapeau : un disque rouge et blanc sur deux bandes blanche et rouge.

2008

Le 25 novembre, le statut d'autonomie renforcée est adopté par référendum, ouvrant la perspective d'une indépendance totale.



Le nord-est du Groenland est réputé pour abriter la plus grande concentration d'icebergs de l'Arctique. Poussés par le courant, ces fragments de glaciers passent l'été à dériver vers le sud parmi ce qui reste de banquise d'hiver.

Un coup de vent, et la glace peut refermer ses griffes sur les navires sillonnant ces eaux



Pourquoi ne trouve-t-on plus d'Inuits ici ? Même Jørn Riel, «l'esquimau blanc», l'ignore

... de calmer la libido esquimaude... Mais Ugge, qui dormait près du poêle, ne savait ni lire, ni écrire, ni parler le moindre mot de danois – j'ai donc arrêté mon salon littéraire !» En 1952 arriva sur les rives d'Elle, à bord d'un hydravion Sunderland, un autre explorateur illustre, le Français Paul-Emile Victor : «Je me rappelle qu'il parlait très bien l'esquimau», raconte Jørn Riel. Au fil des années, Riel devint lui aussi un esquimau blanc. Pourtant, il ne parvint jamais à résoudre une énigme : pour quelle raison les peuples natifs de la région disparurent-ils de cette côte il y a trois siècles ? «Une théorie dit que les Inuits suivirent les cerfs arctiques qui abandonnaient la côte, explique Jørn Riel. Une autre, qu'ils furent décimés par les virus de baleiniers européens ; la dernière, qu'ils disparurent suite à une sanglante rivalité entre clans.»

Latitude 70°29'8.0" nord. Après une semaine à caboter vers le sud, voilà enfin Ittoqqortoormiit et ses 400 habitants, l'unique communauté inuite du nord-est du Groenland. Des maisons en bois vertes, bleues, rouges ou noires ; un concert de chiens qui ont senti, là aussi, que c'était leur jour de visite ; des quads qui passent à toute vitesse et quelques silhouettes cigarette au bec, qui hâtent le pas depuis l'unique supérette pour rentrer à la maison, chargées de sacs plastique remplis de canettes de bière. Ici, la majeure partie des habitants continuent à vivre de la chasse à l'ours et au gibier arctique, ainsi que de la pêche au narval. Située à l'entrée du parc, à l'embouchure de la rive nord du Scoresby Sund, dont les bras, parfois étirés sur 350 kilomètres de long, en font le plus vaste système de fjords du monde, Ittoqqortoormiit se prépare déjà à l'hiver. La supérette sent la fin de saison. On y trouve quelques bouquets de fleurs artificielles et des vierges en plastique, des paquets de Kellogg's Star Wars Rogue One (millésime 2016) et de couches, et des fusils de chasse pendus au plafond, à côté de nombreux rayonnages vides. Le cargo chargé de produits frais et surgelés – l'un des deux qui s'arrêtent ici chaque année – ne devrait pas tarder à arriver, avant que la ban-

Le nord-est du Groenland ne s'est ouvert aux croisières qu'au début de la décennie. A bord, un nombre grandissant de touristes chinois fortunés.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-groenland

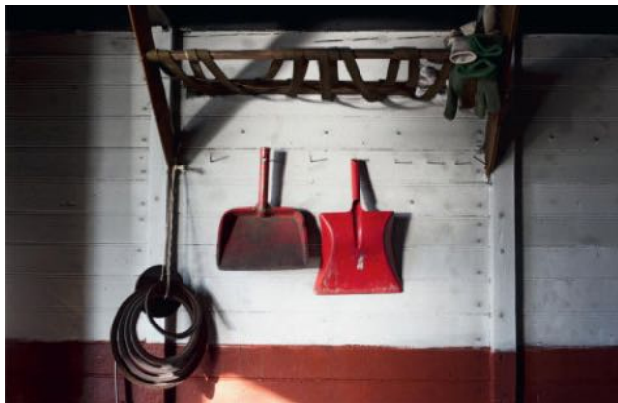


DÉCOUVREZ DES VIDÉOS
SUR bit.ly/geo-videos-groenland

quise ne bloque l'accès maritime jusqu'au printemps. Ensuite, en cas de force majeure, il ne restera plus que l'hélicoptère pour rejoindre les communautés plus au sud. Ittoqqortoormiit a été fondée en 1925, le Danemark ayant choisi de marquer sa présence dans la région en y déplaçant quatre-vingt-neuf Inuits originaires d'Ammassalik, 800 kilomètres plus au sud, sur les bords de l'immense fjord. Officiellement, ce déménagement se fit avec l'accord des autochtones. A Ammassalik, le gibier commençait à se faire rare et le prêtre danois Sejer Abelsen n'aurait eu aucun mal à convaincre ses ouailles qu'au nord l'avenir était plus giboyeux. Mais dans le musée d'Ittoqqortoormiit, des photographies en noir et blanc de l'époque racontent une autre histoire. On y voit les visages inquiets et burinés des passagers inuits

du *Gustav Holm*, le bateau danois qui les transporta depuis le sud du Groenland, via le port islandais d'Isafjörður, 400 kilomètres à l'ouest. La communauté, plus coutumière des kayaks que des navires à voile, affrontait pour la première fois avec angoisse le grand large. Aujourd'hui, la maquette du *Gustav Holm* trône au milieu de la petite église en bois d'Ittoqqortoormiit. Un enfant admoneste le visiteur : il faut mettre quelques pièces dans le tronc. Un jour, peut-être, il quittera le village. Levant la tête de son Smartphone, sa mère avoue rêver d'autres horizons, plus au sud. Le bourg se vide d'ailleurs doucement de ses jeunes.

Une page de l'histoire du nord-est du Groenland est en train de se tourner et une autre de s'écrire. Bientôt débarqueront les premières tiges de forage. Et pour cause : plus marqué en Arctique que n'importe où ailleurs, le changement climatique facilite l'accès à des ressources minérales jusqu'alors intouchables, et bouleverse les prévisions. Naguère, on pensait la plus grande île du monde, avec sa calotte glaciaire d'une épaisseur allant jusqu'à 3,2 kilomètres, plus résiliente que les autres terres de l'Arctique. Et on estimait que ses glaciers rejetaient au maximum 180 gigatonnes d'eau douce dans l'océan par an, contribuant à 5 % de la hausse annuelle globale des océans, alors évaluée à 2,2 millimètres. Or, en 2014, la revue *Nature Climate Change* revit ces chiffres à la hausse. La montée des eaux serait en fait de 3,3 millimètres par an et les glaciers groenlandais participeraient pour 25 % au phénomène. L'année suivante, en 2015, la revue *Science* lança une nouvelle alerte : même le nord-est, pourtant considéré comme plus résis-



Une cinquantaine d'anciennes cabanes de trappeurs ont été rénovées par l'ONG danoise Nanok. Ici, celle de Hvalrosodden, qui sert aujourd'hui d'abri aux hommes du corps d'élite des Sirius en hiver.

tant, est touché. Le Zacharie et le Nioghalvfjærdsfjorden, deux des principaux glaciers orientaux, montrent des signes inquiétants de débâcle. Or, à eux deux, ces monstres drainent 12 % de la calotte polaire groenlandaise. Leur effondrement pourrait entraîner une hausse du niveau des mers d'environ... un mètre ! De quoi faire disparaître Ittoqqortoormiit et surtout bouleverser les projections

du Giec qui prévoient, pour l'heure, une élévation du niveau marin global de 26 à 98 centimètres d'ici à la fin du siècle. En attendant, cette zone maritime se libère de la banquise hivernale chaque année un peu plus tôt. Suscitant l'intérêt des opérateurs pétroliers – les ressources estimées en or noir des profondeurs de la côte est seraient de trente-deux milliards de barils – mais aussi miniers. Tout au nord, sur les rives du fjord Citronen, à la

hauteur du 83° parallèle, l'entreprise australienne Ironbark, appuyée par la China Nonferrous Metal Mining, exploitera avant 2020 l'un des plus importants gisements de zinc de la planète... De quoi inquiéter les amoureux de ces terres sauvages. Pourtant, ce soir, et malgré un vent de force douze, parmi la vaisselle du dîner qui se fracasse à terre, les rares croisiéristes qui ont échappé au mal de mer se sentent surtout euphoriques. «C'est l'effet que produit le Groenland, commente Jørn Riel. Sur cette terre, on n'évoque les expériences tristes ou désagréables que de mauvaise grâce, alors que les moments joyeux et délicieux de la vie se partagent sans silence.» En juillet, l'explorateur écrivain aura 87 ans. «L'âge de Paul-Emile Victor au moment de sa mort, fait-il remarquer. Mais moi j'espère vivre encore longtemps.» Un souhait que l'on peut formuler aussi pour ce coin de Groenland auquel, depuis sa retraite malaisienne, l'écrivain continue à penser tous les jours. ■

Jean-Christophe Servant

POUR REFAIRE LA ROUTE DE NOS REPORTERS

La compagnie norvégienne Hurtigruten organise à partir de l'archipel du Svalbard une croisière cabotant le long du parc national du Nord-Est du Groenland. L'occasion de découvrir la plupart des endroits où nos journalistes se sont rendus, suivant les

conditions météo et les options choisies. Le voyage de 14 jours se termine en Islande. Prochain départ : le 5 août 2018. Prix : à partir de 7 000 €. Réserver longtemps à l'avance. Contact : hurtigruten.fr/en-GB/destinations/greenland



Ce que j'ai mangé cette semaine

Voici ce qu'avalent, en sept jours,
les enfants de quatre continents.
Pizza, brocolis, gâteaux, riz, fromage... Leurs
choix alimentaires sont le reflet de
nos modes de vie. Et nous obligent à réagir.

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE) ET GREGG SEGAL (PHOTOS)





Chetan Mumbai Inde

Tomates, poisson, riz, dahl (lentilles) fait maison... ce garçon de 12 ans vivant dans un petit village près de Mumbai bénéficie d'une alimentation saine. Qui lui permet de se dépenser sans compter au cricket, son sport favori.

Meissa Dakar Sénégal

Pour cet enfant de 11 ans, pas de semaine sans *thiéboudiène* (riz au poisson) et *thiébou yapp* (riz à la viande). Le matin, il se cale avec un sandwich aux frites. Et craque pour des biscuits turcs fourrés au cacao.





Nona Los Angeles États-Unis

Céréales avec du lait, cheddar, œufs, pizza, couscous, mais aussi yaourts, avocat, banane, brocolis... Les repas de cette fille de 4 ans, élevée par sa mère, sont aussi variés que les couleurs de sa robe.

Beryl Kuala Lumpur Malaisie

Ses parents disent faire attention à ce qu'elle mange. Une partie des légumes qu'ils servent à leur fille de 8 ans sont cultivés bio dans le potager familial. Mais ils autorisent un menu KFC à l'occasion.





Amelia Catane Italie

Les légumes, le riz, le lait, les biscuits : dans cette famille sicilienne, tous les aliments ou presque sont bio. Seul écart à cette routine pour Amelia, 12 ans : une énorme pizza dégustée le samedi soir.





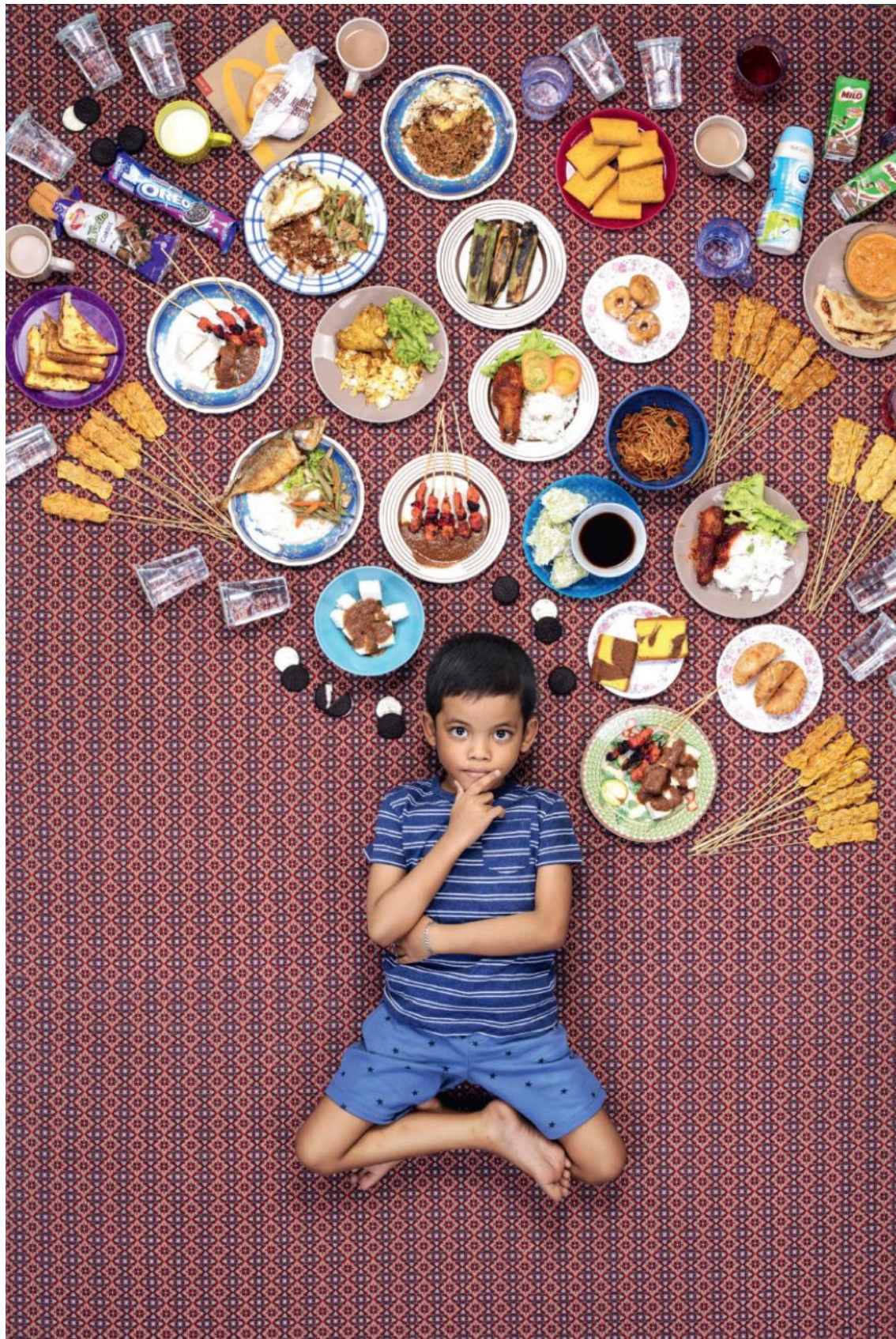
Soulay *Nice* France

Repas méditerranéens pour ce Franco-Marocain de 8 ans : sardines, pastèques et autres fruits. Côté viande, on lui sert des filets de dinde et de poulet. Un pain au chocolat l'accompagne parfois sur le chemin de l'école.

June Hambourgy Allemagne

A table, cette Allemande mange beaucoup de féculents, pâtes et, bien sûr, bretzels. Mais ce qu'elle adore, c'est grignoter entre les repas. Tartines de Nutella à la maison, barres chocolatées à la récréation.





Altay Kuala Lumpur Malaisie

A 7 ans, il adore les biscuits fétiches *made in USA*, les Oreo de la Kraft Heinz Company, un géant de l'agroalimentaire. Mais aussi des plats locaux, comme les brochettes de poulet satay.



GREGG SEGAL | PHOTOGRAPHE

Passionné par la photographie depuis son adolescence, cet Américain de 53 ans cherche toujours à donner un aspect sociologique à son travail. Avant *Daily Bread*, il a mené le projet *Seven Days of Garbage* («sept jours de détritus»). En faisant poser certains de ses compatriotes avec leurs déchets produits en une semaine, il espérait faire prendre conscience des problèmes liés à la (sur)consommation.

Regardez attentivement ces photos. Des visages souriants. Des couleurs qui pétillent. Bref, a priori, ce sont des images qui font du bien. Sauf que le diable se cache dans les détails. Kentucky Fried Chicken, Nutella, frites surgelées, biscuits fourrés au cacao, vous trouverez presque toujours un échantillon de nourriture industrielle à côté de ces enfants originaires de sept pays, ici entourés par ce qu'ils ont consommé pendant une semaine. Vous verrez aussi un ado en surpoids (ci-contre). Comme 124 millions des jeunes entre 5 et 19 ans, contre seulement 11 millions sur la planète en 1975, selon une récente étude menée par l'Imperial College London et l'Organisation mondiale de la santé. Tous ont été immortalisés dans le cadre du projet planétaire *Daily Bread* («pain quotidien») mené par le photographe américain Gregg Segal. Pour l'instant, son travail couvre les Etats-Unis, la Malaisie, l'Allemagne, le Sénégal, l'Inde, la France et l'Italie, soit quatre continents. Mais il souhaite à terme parcourir le monde entier. Un moyen pour lui de mettre en avant les différences et les points communs entre les régimes alimentaires, et d'alerter sur les dangers de la malbouffe, ce fléau qui ne concerne plus aujourd'hui seulement les pays occidentaux.

GEO Comment vous est venue l'idée de produire une série de photographies à propos de nos habitudes et régimes alimentaires ?

Gregg Segal J'y ai pensé pendant que je réalisais le projet *Seven Days of Garbage* («sept jours de détritus») en 2014. Il s'agissait de faire le portrait de personnes allongées au milieu de leurs déchets. J'avais été frappé par la présence d'un nombre important d'emballages de nourriture ce qui, d'une part, n'est pas bon pour l'environnement et, d'autre part, témoigne de la piètre qualité de notre alimentation. Je me suis dit que je pourrais faire poser des gens avec les aliments qu'ils jettent, mais j'avais déjà embêté assez de monde avec leurs poubelles. Et il aurait été très difficile de les convaincre de poser entourés de déchets alimentaires puants !

Pourquoi avoir choisi de mettre les enfants à l'honneur dans cette nouvelle série ?

D'abord, parce que les habitudes alimentaires qui se forment pendant l'enfance durent souvent toute la vie. Ensuite, parce que la photographie d'un enfant obèse entouré de nourriture industrielle frappe plus l'imagination que celle d'un adulte, car un enfant personnifie l'innocence. Par ailleurs, elle est moins déprimante.

Ces images ont donc provoqué une prise de conscience chez les parents ?

Une fois la nourriture étalée, difficile pour eux d'ignorer les mauvaises habitudes alimentaires de leur progéniture. A Los Angeles, par exemple, une mère divorcée a juré que toute la *junk food* avec laquelle sa fille posait était celle que lui avait donnée son père, alors qu'elle-même lui avait préparé le seul repas équilibré figurant sur la liste ! Une autre m'a expliqué qu'elle ne donnait pas de légumes à sa fille de 6 ans parce qu'elle ne les mangeait pas de toute façon. La petite ne se nourrissait que de glucides et de protéines. La seule chose verte dans son alimentation était... une boisson ultrasucrée. J'ai été surpris de constater que cette mère, mais aussi bien d'autres parents (aux Etats-Unis principalement), laisse sa progéniture décider elle-même de la composition de ses repas. Pourtant, l'avis d'un enfant de 6 ans ne devrait pas compter en matière de nutrition. Il faut choisir les aliments en fonction de ce dont son corps a besoin, et pas de ce dont il a envie !

Pensez-vous que votre projet puisse être d'utilité publique ?

Oui. J'ai l'espoir qu'il contribue à ouvrir le débat sur nos différentes façons de manger. La nourriture est un aspect fondamental de la vie... et de la santé ! Pourtant, nous ne semblons pas encore faire le lien entre celle-ci et ce que nous avalons. Ces dernières décennies ont vu un changement radical dans la façon dont nos aliments sont produits et distribués. Autrefois, les gens ache- ●●●

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début février sur **Télématin**, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.

CHEZ *Pink Lady*®

NOUS AVONS LE SENS DES RESPONSABILITES !

Pour l'environnement

Nous réduisons jour après jour l'impact de nos activités sur la nature, à toutes les étapes de production, du verger au conditionnement.

Pour nos terroirs

Notre production contribue au maintien d'une économie locale et à la préservation des paysages traditionnels.

Pour nos producteurs

Des hommes et des femmes passionnés qui vivent de leur travail grâce à une juste rémunération.

Pour la qualité

Nos pommes font l'objet de contrôles réguliers, par des organismes indépendants qui garantissent leur traçabilité.



Pour plus d'informations, rejoignez-nous sur :
www.pinkladyeurope.com

Tellement plus qu'une pomme



Isaiah Los Angeles États-Unis

●●● taient localement des produits frais sortis des fermes, puis transformaient ces aliments chez eux. Aujourd'hui, aux États-Unis, 90 % de ce que nous mangeons est industriel, bourré de sucres, et contient peu d'éléments nutritifs. Nos aliments ne passent plus entre les mains d'une personne attentionnée. Les géants de l'agroalimentaire font peu de cas de notre santé. Avec *Daily Bread*, je cherche à humaniser le débat, en me focalisant sur les individus plutôt que sur les statistiques. Dès que vous citez les chiffres des taux de cancer, d'obésité, la plupart des gens décrochent. L'image, elle, est immédiate et concrète : l'information est contenue dans la nourriture étalée près de l'enfant.

Justement, comment vous y êtes-vous pris pour reproduire exactement tout ce que ces enfants mangent en une semaine ?

Je leur ai demandé de tenir un journal de bord où ils devaient noter les aliments qu'ils ingurgitaient. J'avais insisté sur l'importance de n'en oublier aucun. A la fin de la semaine, je leur ai demandé leur journal et les ai fait venir dans un studio pour poser devant mon appareil, entourés des plats préparés par trois cuisiniers et stylistes culinaires travaillant non-stop. J'ai fait reproduire tout ce qui était dans leur journal. Si l'enfant avait déclaré

Des bols remplis de riz, des cookies, des corn flakes... Le tout entre des repas bourrés de junk food. Depuis qu'il a vu sa photo, Isaiah, 16 ans, mange plus équilibré et tente d'arrêter de grignoter.

avoir mangé sept assiettes de pâtes, je le photographiais avec ces sept assiettes. En général, quatre enfants défilaient tous les jours dans le studio. Soit quatre-vingt-quatre repas à cuisiner et à mettre en scène chaque jour, ce qui demande une sacrée organisation. Je travaillais parfois plus de seize heures sans arrêt. Et tout ne fonctionnait pas toujours comme prévu. A Dakar, par exemple, le plafond du studio était trop bas pour pouvoir réaliser les prises de vue. Il a fallu nous installer sur le toit terrasse et, comme il n'y avait pas de cuisine sur place, les plats ont dû être préparés à l'avance. Sans compter que les enfants avaient le soleil dans les yeux et que l'éclairage était très compliqué en raison des changements de luminosité !

Quels sont les pays qui vous ont semblé connaître les pires régimes alimentaires ?

Bien sûr, la famine reste un énorme problème dans une partie des pays africains. Mais j'ai pu noter que ce sont pourtant les régions les plus pauvres de ce continent qui ont adopté les régimes alimentaires les plus nutritifs. Ce que confirme d'ailleurs une étude de l'université de Cambridge sortie en 2015 : neuf des dix pays bénéficiant des meilleurs régimes alimentaires sont situés en Afrique ! On y mange des légumes frais, des fruits, des noix... Tout simplement parce qu'on trouve là-bas encore très peu de nourriture industrielle. J'ai aussi constaté que dans les pays les plus pauvres, ce sont souvent les enfants de la classe moyenne qui connaissent le pire régime alimentaire, parce qu'ils ont les moyens de se rendre dans les fast-foods, trop chers pour une majeure partie de la population. A Mumbai, en Inde, par exemple, une pizza moyenne chez Domino's coûte l'équivalent de treize dollars. Or, le père d'une fillette que j'ai photographiée là-bas dans un bidonville gagnait moins de cinq dollars par jour. Autant dire que l'enfant ne pouvait pas s'acheter de pizza ! En revanche, sa mère cuisinait des aliments frais tous les jours : piments verts, aubergines, oignons, lentilles, etc. Ce qui m'a frappé, c'est que cette famille s'alimentait mieux que nombre d'enfants chez nous ! Aux États-Unis, les familles les plus défavorisées sont celles qui connaissent le régime alimentaire le moins nutritif, parce que les fast-foods ne sont pas chers. En tout cas, si je devais retenir une leçon de mon projet, ce serait celle-ci : si possible, n'achetez aucune nourriture dont on fait la publicité à la télévision. Vous vivrez probablement plus longtemps et en meilleure santé ! ■

Propos recueillis par Jules Prévost



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-gregg-segal

1968 dans le monde, chronique d'une année brûlante



GEO, UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

////
EN COUVERTURE

P. 62

COMME AU PREMIER
MATIN DU MONDE

P. 78

LES HERERO
N'ABDIQUENT JAMAIS

P. 90

LA COURSE ÉPERDUE
DU GUÉPARD

UNE force de la NATURE

NAMIBIE

A première vue, ce pays est un grand désert. Et pourtant cohabitent ici des populations à l'identité singulière. C'est aussi une arche de Noé où les animaux sauvages règnent en maître. Reportages sur une terre à l'état brut.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU



P. 96

UN DÉSERT À LA
SAUCE BAVAROISE

P. 102

UN BERCEAU
DE L'HUMANITÉ ?

Deux oryx progressent dans le désert du Namib. Avec ses cornes dressées tels des sabres, cette espèce de gazelle est l'emblème national.

comme au premier

Flore et faune prodigieuses, immenses étendues désertes : au «pays des



1

LE RIVAGE DES GRANDS FRISSONS

Tout au nord, une étonnante mer de sable ondule le long de l'Atlantique : la côte des Squelettes. Elle doit son nom aux carcasses de mammifères marins et aux épaves de navires jonchant ses plages. Ces «sables de l'enfer», surnommés ainsi par les navigateurs portugais, sont baignés par une eau qui ne dépasse pas les 10 °C, en raison d'un courant traître et froid venu d'Antarctique, le Benguela. Gare à ne pas s'aventurer dans cette région sans guide !

matin du monde

braves», dame Nature est en état de grâce. Voici quinze de ses trésors intacts.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



2

UN DÉCOR
DE WESTERN
EN AFRIQUE

C'est une cassure inconcevable. Une entaille de 27 km de large pour 160 de long. Le canyon de la Fish River, dans le sud du pays, est le deuxième plus grand du monde (après celui du Colorado, aux Etats-Unis). Pour en saisir le gigantisme, rien ne vaut une randonnée le long de la rivière. En trois à cinq jours, on remonte jusqu'aux sources chaudes d'Ai-Ais, réputées pour leurs vertus thérapeutiques.









3

UN ALOÈS AVEC PLUS D'UNE CORDE À SON ARC

Quel spectacle que ces branches dressées formant un bouquet d'étoiles ! Endémique de l'Afrique australe, cette variété d'aloès est appelée *kokerboom*, «arbre à carquois» en afrikaans, car les San se servent de son écorce pour fabriquer des étuis à flèches. Cette plante survit dans le désert en stockant l'eau dans son tronc et en sécrétant une cire qui freine l'évaporation. Pour admirer ces spécimens rares, rendez-vous dans la réserve privée d'Aussenkehr, dans l'extrême sud du pays.





4**UN DÉSERT QUI
TROMPE
ÉNORMÉMENT**

Difficile d'accès, le nord du Namib, entre les rivières Kunene et Hoanib, n'a rien d'une immensité vide.

A l'ombre de ses murailles de sable vivent des girafes, des lions ou des oryx, et surtout les très rares éléphants du désert, capables de survivre dans les milieux les plus arides. La réserve privée de la Skeleton Coast, que l'on rejoint à bord d'un petit avion, est un excellent port d'attache pour découvrir ces paysages d'une envoûtante nudité.



5

**UN BAIN DE
FRAÎCHEUR EN
PLEIN FOUR**

Alimentées par la Kunene, qui coule le long de la frontière entre la Namibie et l'Angola, les chutes d'Epupa sont une bénédiction. Haute de 37 m, la cascade la plus impressionnante s'abat avec fracas sur la roche. Ces cataractes permettent à une végétation plantureuse de s'épanouir aux portes du désert. On peut même s'y baigner ou y faire du rafting... quand les crocodiles n'y font pas trempette.







6

DE MONTS ROUGES EN VALLÉES IMMACULÉES

C'est la merveille des merveilles de Namibie : les dunes orangées de Sossusvlei, dans le sud-ouest, comptent parmi les plus hautes du monde (plus de 300 mètres), et elles changent de physionomie au gré des vents. Elles étreignent des cuvettes d'argile blanche, où trônent parfois, comme dans le fameux Dead Vlei, des acacias morts, noirs comme le jais. L'idéal ? Contempler ces paysages fous depuis le ciel, en embarquant près de Sesriem, avant l'aube, dans une montgolfière.



Karl Terblanche / Ardea / Biosphoto

7

CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE DANS LE GARUB PAN

Dans le sud du pays, entre Aus et Lüderitz, guettez le panneau «Feral Horses». Là, une piste file vers le nord jusqu'au point d'eau du Garub Pan, où les seuls chevaux sauvages d'Afrique viennent s'abreuver. Ces équidés étonnent par leur capacité à s'adapter à ce milieu extrême : ils peuvent ne pas boire cinq jours durant et urinent moins que leurs cousins domestiqués. Malgré la poignée de passionnés qui tentent de les protéger, ils ne sont plus que quelques centaines, consanguinité oblige. Leur origine reste floue. Sont-ils les descendants des montures de l'armée allemande, mise en déroute en 1915 ? Ou arrivèrent-ils au XIX^e siècle, avec des tribus Nama de la région du Cap qui les abandonnèrent ? wild-horses-namibia.com

8

ADMIRER LA DOYENNE DES PLANTES

La Welwitschia Drive offre une excursion qui flirte avec les mystères de la botanique. Cette route carrossable qui part à l'est de Swakopmund porte

le nom d'une plante endémique à l'apparence de grosse laitue flétrie dont les feuilles démesurées retombent dans le sable : la *Welwitschia mirabilis*. Une sorte de pieuvre végétale que Darwin trouvait si laide qu'il la surnommait «l'ornithorynque du règne végétal». Alors que le naturaliste autrichien Friedrich Welwitsch, qui fut le premier à la décrire scientifiquement, en 1860, la considérait, lui, comme «la chose la plus merveilleuse que les pays d'Afrique australe ont à offrir». Car cette espèce possède un ingénieux système d'auto-irrigation qui lui permet de survivre en milieu hostile et de croître durant des siècles. Ainsi, certains spécimens du désert du Namib ont presque

1 000 ans ! Le parcours en voiture, qui prend deux heures, inclut la découverte d'autres phénomènes de la flore locale – dont de fabuleux champs de lichens noirs – et de paysages stupéfiants, comme Moon Landscape, un décor lunaire composé de vallées ocre. namibia-accommodation.com/route/welwitschia_plains

9

DANS L'OASIS FOISSONNANTE DU WATERBERG

Ici, on ne sait plus où donner des jumelles. A l'abri des falaises de grès rouge du Waterberg, voici une respiration verte unique en son genre : peu fréquenté des touristes,

accessible en quelques heures depuis la capitale, ce parc national est le repaire des amateurs de safari à pied. Cette aire protégée de 400 km² abrite la faune «classique» (koudous, phacochères, babouins, oryx...), mais aussi des espèces rares, comme les vautours du Cap ou les antilopes des sables. Ceux qui ont du temps (et de l'endurance) entreprendront un trek de plusieurs jours (42 km, avec guide et campements organisés). Les autres s'installeront dans la très belle réserve privée tenue par la famille Rust, où les campings et bungalows sont accessibles à tous les budgets (de 12 à 100 € la nuit) et où les panoramas sont à couper le souffle. Autre avantage : ici, on peut se lancer seul dans de petites randonnées balisées (de 1 à 5,3 km). Et partir chaque après-midi en expédition à la recherche des derniers rhinocéros blancs de la région. Il existe aussi un sentier historique de 2,2 km, où des panneaux racontent la sanglante bataille du Waterberg (1904), qui marqua le début du génocide Herero [voir notre reportage à ce sujet]. waterberg-wilderness.com

10

SURPRENDRE LES PACHYDERMES À L'HEURE DU BAIN

Dans la bande de Caprivi, après des années de conflit [voir notre rubrique «Le monde en cartes»] et de braconnage, la faune a enfin repris ses droits et l'observation y est étonnamment facile depuis les berges des innombrables points d'eau. On y savoure aussi la douceur d'une autre Namibie, luxuriante, avec ses forêts tropicales humides. Cap sur la réserve de Mahango, où l'on approche de très près des ►►



8

Frans Lanting





Elodie & Gérard Planchenault / Onlyworld.net

11

►► troupeaux d'éléphants. De là, il faut emprunter la Circular Drive Loop, une boucle panoramique de 20 kilomètres qui surplombe la plaine alluviale. Arrêt le soir sur la rive ouest de l'Okavango, au Ngepi Camp, qui offre le meilleur rapport qualité/prix de la région avec son camping sur l'herbe (10 € la nuit) et ses cabanes romantiques perchées dans les arbres (55 €). Cet hébergement est idéalement situé pour épier les ablutions des hippopotames et pour remonter la rivière en *mokoro*, la pirogue traditionnelle du peuple kavango. A ne pas manquer non plus : le parc national de Nkasa Rupara, l'un des plus fabuleux d'Afrique australe pour l'observation des oiseaux, avec plus de 400 espèces répertoriées. ngepicamp.com

11

LE PLEIN D'IMAGINAIRE À SOLITAIRE

Une escale au milieu de nulle part, dans une banale station-service ? Quelle drôle d'idée ! Et pourtant, lors d'un périple sur la route menant de la capitale jusqu'aux fameuses dunes rouges de Sossusvlei, c'est bien à Solitaire qu'il faut s'arrêter. C'est peu dire que ce bled perdu dans la rocaïlle mérite son nom. Son décor semble tout droit sorti d'un western. La journée se passe à entendre les mouches voler et le vent siffler en regardant la poussière tourbillonner et des carcasses de vieilles voitures chauffer sous un soleil de plomb. Planté à côté de gros cactus exténués, l'endroit fait aussi épicerie, bureau de poste, cafétéria (on y sert un excellent *Apfelstrudel*)

et hôtel. Mais, pour la nuit, mieux vaut quitter ce Bagdad Café namibien et tailler la route sur une poignée de kilomètres, jusqu'au Moon Mountain. Une petite folie (à partir de 150 € la nuit) à s'offrir pour passer une soirée à admirer la voie lactée. Ce luxueux camp de brousse est en effet posé sur un promontoire : de là-haut, on a l'impression de dormir en lévitation au-dessus du désert. moonmountain.biz

12

À LA RECHERCHE DU RHINOCÉROS PERDU

Très répandu dans la savane jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le rhinocéros, noir ou blanc, a été la cible d'un braconnage intense, à tel point que sa survie est aujourd'hui en jeu.

Dans toute la Namibie, mais plus particulièrement dans le Damaraland, près de Palmwag, le SRT (Save the Rhino Trust) se bat depuis plus de trente-cinq ans pour protéger ces deux espèces. Son action a déjà permis de sauver plus d'un millier de ces herbivores, en impliquant les communautés des villages environnants, les chefs de tribus et les autorités gouvernementales, mais aussi les touristes. Pour ces derniers, le SRT a imaginé un splendide camp de brousse, le Desert Rhino Camp. Après une nuit sous de confortables tentes (à partir de 300 €), on part en expédition avec des experts pour observer l'animal et tout savoir sur son mode de vie. Prévoir au moins une journée entière sur place, pour avoir une chance d'apercevoir

d'autres mammifères menacés, comme le guépard ou l'éléphant du désert.

wilderness-safaris.com/camps/desert-rhino-camp

13

C'EST BEAU, UN SAFARI LA NUIT

Etendu sur plus de 22 000 km² (soit presque deux fois la superficie de l'Île-de-France), le parc national d'Etosha («terre blanche») est l'une des plus belles réserves animalières du monde. A découvrir de jour, bien sûr, mais aussi de nuit, sous bonne escorte (dès le coucher du soleil, la circulation à bord de son propre véhicule est interdite pour raisons de sécurité). La plupart des lodges ou campements proposent ce type d'excursions (à partir de 45 € par personne). Les rangers savent où se rendre pour profiter du spectacle des fauves en train de chasser. L'un des meilleurs spots ? Le pan d'Etosha, une immense cuvette saline située en plein centre de l'aire protégée. Au crépuscule, oryx, éléphants, girafes, zèbres, antilopes, lions... semblent s'être donné rendez-vous là. Du grand spectacle ! Autre astuce : loger à l'Okaukuejo Camp (17 € l'emplacement de camping, 110 € la nuit en bungalow), près de l'entrée sud

du parc. Ce camp n'est pas le plus luxueux, mais donne sur un point d'eau (éclairé la nuit par des projecteurs) où s'abreuvent les rhinocéros noirs.

etoshanationalpark.org/fr/accommodation/okaukuejo

14

DES GRAVURES À REMONTER LE TEMPS

Une girafe au ventre gonflé et à la crête étrange. Un lion à la queue immense et aux pattes à cinq doigts humains. Des autruches à quatre cous. Des flamants roses qui semblent danser. Des éléphants aux pattes élancées. Ou encore des empreintes de koudous et d'élands... Cet étrange bestiaire a été gravé dans le grès rouge il y a plus de 6 000 ans, par des chasseurs-cueilleurs san. Inscrit à l'Unesco depuis 2007, le site rupestre de Twyfelfontein («fontaine hésitante») se trouve près d'une source capricieuse, au cœur d'une ancienne vallée volcanique. Cette fascinante galerie d'art pariétal à ciel ouvert abrite quelque 2 500 gravures. Mais on ne peut en contempler qu'une centaine, les plus accessibles, et accompagné d'un gardien. Qu'importe, car il suffit de quelques dessins pour être gagné par l'émotion. Et par la surprise, puisque certains

LE B.A.-BA DU BAROUDEUR DE LA BROUSSE



Louer un vrai 4x4, un SUV ne suffit pas. Sur les pistes de graviers, pour limiter les secousses, rouler juste au-dessus de 80 km/h.



Opter pour les campings bien équipés (et moins coûteux que les lodges). Ou louer un 4x4 avec tente de toit pour dormir partout en sécurité.



Télécharger sur son mobile, avant le départ, la géniale application maps.me, avec la carte de la Namibie, pour une géolocalisation même sans réseau.



Pour les repas, penser braai («barbecue») : on trouve partout ces grils en libre accès. On achète viandes et charbon en station-service.



Pour un safari réussi, se lever avant l'aube et acheter un guide des traces d'animaux (dans les stations-service). Dans les grands parcs, partir avec un ranger.



Trois indispensables pour s'engager sur les pistes : pelle, gonfleur de pneu avec indicateur de pression et liquide de refroidissement.



Faire le plein dès qu'on croise une station. Embarquer un jerrican plein et une glacière avec nourriture et eau.

pétroglyphes représentent des manchots et des phoques. Sans doute les San se rendaient-ils sur le littoral, distant de 150 km, pour récolter du sel... Notre conseil : dormir à côté du site, au Twyfelfontein Country Lodge (à partir de 110 €), pour être les premiers sur place et savourer seul la poésie du lieu. La rosée et la lumière rasante du petit matin donnent encore plus d'éclat au «Lascaux de Namibie». twyfelfonteinlodge.com

15



Robert Harding / Andia

15

RAMPER EN QUÊTE DES SMALL FIVE

Alors que tout le monde court après les big five, les cinq grands mammifères du bush (éléphant, rhinocéros noir, lion, léopard et buffle) définis par Ernest Hemingway dans *Les Neiges du Kilimandjaro* (1936), on peut troquer les jumelles contre une loupe, et scruter la vie minuscule qui se cache dans les dunes. Des guides érudits organisent cette expédition naturaliste (à partir de 50 € la demi-journée) depuis Swakopmund. Et pointent vers ce que l'on ne repère pas d'habitude : caméléon Namaqua à la langue bien pendue, vipère de Peringuey couleur sable, *Pachydactylus rangei* (photo), gecko endémique du Namib... livingdeserttours.com.na

14



EN COUVERTURE | **Namibie**

les Herero

Victime d'un génocide oublié, ce peuple se bat pour obtenir réparation. Avec une arme



Funérailles, noces ou cérémonies en mémoire des 65 000 Herero exterminés par l'armée impériale allemande entre 1904 et 1908... C'est lors des grands événements

n'abdiquent jamais

symbolique : un look unique, synonyme de force et de fierté recouvrées.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET STÉPHAN GLADIEU (PHOTOS)



(comme ici, pour un enterrement à Okakarara) que les membres du clan portent leurs tenues d'apparat.



Ces deux jeunes hommes sont éleveurs, comme la plupart des Herero. Mais, suite à la colonisation, leur tribu a été privée des terres les plus fertiles de Namibie.

À 3 HEURES DE WINDHOEK, ON FRÉMIT ENCORE SUR LE SITE DU CARNAGE

q

uelque chose de glaçant se dégage de cet endroit, pourtant grandiose. De hautes fa-

laises couleur de sang séché, posées en amphithéâtre, des vautours guettant une charogne à rogner et, en contrebas, des babouins agressifs dont les cris résonnent comme à l'intérieur d'une crypte. Il y a bien cette timide source qui glougloute et verdit un morceau de clairière mais, rien n'y fait, l'ambiance reste lugubre. C'est ici, à trois heures de route de Windhoek, dans le cul-de-sac du plateau du Waterberg, que le carnage eut lieu, il y a bientôt 114 ans. Une légende affirme que, depuis ce matin du 11 août 1904, le champ de bataille a conservé des teintes d'hémoglobine. Ce n'est peut-être pas qu'une légende. Bien sûr, la terre du Waterberg est rouge à cause de sa teneur en fer et en bauxite, mais, ce jour-là, furent massacrés des milliers de Herero, le grand peuple de la Namibie d'avant la colonisation. Dans cet enclos infernal, 50 000 membres (sur 80 000) de cette ethnie de bergers nomades s'étaient rassemblés, avec femmes, enfants et bétail, mais aussi avec fusils, machettes et massues, afin de préparer une nouvelle riposte contre l'armée du Kaiser Guillaume II. La tribu dormait encore sous les tentes quand, avant l'aube, le général allemand Lothar

von Trotha lança son attaque surprise. Jamais aucun Herero n'aurait procédé ainsi. Question d'honneur : un adversaire s'affronte à la loyale, à une heure sinon convenue du moins convenable, et surtout en laissant familles et bêtes en dehors des combats. Mais Trotha, que ses hommes surnommaient le Requin, avait une réputation à tenir. Cet officier prussien s'était déjà illustré dans de petites colonies du Reich, en Chine comme en Afrique de l'Est, en matant par les armes la moindre velléité de révolte. Arrivé deux mois plus tôt dans ce qui était depuis 1883 le Deutsch-Südwestafrika (le Sud-Ouest africain allemand), son mandat était clair : réprimer le

Ester Muijangué, porte-parole de la cause herero, prend la pose devant le seul lieu de mémoire officiel de la capitale, Windhoek : des bas-reliefs qui racontent l'horreur des exécutions sommaires.

soulèvement de ce peuple trop fier. Le Requin avait ainsi obtenu 15 000 soldats, du matériel dernier cri et les pleins pouvoirs, remis des mains mêmes du Kaiser. Bref, pas de quartier. Si bien qu'on raconte qu'au lendemain de la bataille les vautours moururent aussi, mais d'indigestion. Quant aux Herero qui purent s'échapper, ils furent contraints à fuir vers l'est et les sables brûlants du Kalahari, où Lothar von Trotha, en redoutable stratège, avait fait empoisonner les rares points d'eau. Ce piège a donné son nom à une colline, située aux portes de l'immense désert : Osombozo Windimbe, littéralement « la source de la blessure mortelle ». C'est aussi à cet endroit qu'en ●●●



OÙ SE RECUEILLIR AUJOURD'HUI ? LES ANCIENS BAGNES SONT DEVENUS DES CENTRES ÉQUESTRES OU DES CAMPINGS

●●● octobre 1904, deux mois après la tuerie du Waterberg, le général allemand poursuivit sa besogne en prononçant son sinistre *Vernichtungsbefehl* («ordre d'extermination»), pour en finir avec les derniers résistants.

«Le contenu de cet ordre et les exactions qui s'ensuivirent justifient que l'on parle du premier génocide du XX^e siècle, et que nous attendions de l'Allemagne des réparations», estime Ester Muijangué, la présidente de la Ovaherero-Ovambanderu Genocide Foundation, qui tente de porter la cause herero à travers le monde. Traqués, déportés dans six camps de concentration répartis sur le territoire, battus à mort, torturés, pendus ou fusillés, 65 000 Herero périrent entre 1904 et 1908. A leur supplice s'ajouta celui du peuple des Nama, entré lui aussi en résistance dans le sud de la colonie : 10 000 d'entre eux furent tués à la même époque, la moitié de la tribu. Pour eux comme pour les Herero, la colère n'est jamais retombée. Et le combat pour la reconnaissance de leur souffrance est loin d'être terminé. «Cette histoire reste mal connue et fut longtemps considérée comme une simple guerre coloniale, constate l'historien belge Joël Kotek, auteur d'essais sur le sujet. Or, à bien y regarder, cette tragédie contenait déjà les germes de la future idéologie nazie. Des crânes des victimes, notamment, furent envoyés dans les universités allemandes pour être étudiés par des savants dont les con-

clusions servirent à alimenter les théories raciales développées plus tard par Hitler.»

Aujourd'hui, au pied du Waterberg, les vautours sont revenus, mais aucune stèle ne permet de se souvenir de cet épisode sanglant. Le sable rouge accueille simplement un «sentier historique» consacré «à un moment crucial de l'histoire namibienne» (sic). Le problème est que la plupart des Namibiens n'y ont pas accès : le site se trouve dans une réserve privée ceinte de fils barbelés, un paradis du safari qui appartient à des descendants d'Allemands. C'est là l'une des singularités du pays : ni la chute du Deutsch-Südwestafrika en 1915, ni le mandat sud-africain et le régime d'apartheid qui s'ensuivirent, ni même l'indépendance, enfin acquise en 1990, n'entraînèrent le départ des colons. Si bien que les plus belles terres sont généralement restées à ceux qui les avaient conquises il y a plus d'un siècle.

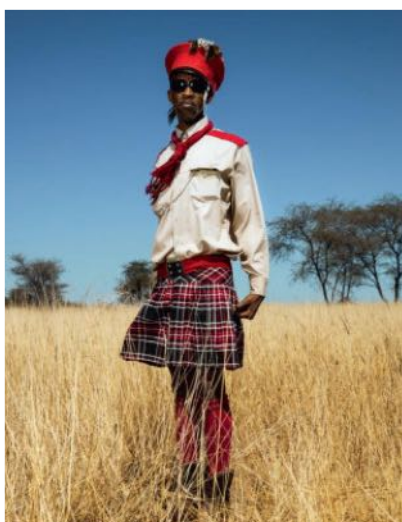
Dans les livres d'école, l'histoire se résume à quelques lignes

«Le génocide a fait de nous des mendiants, répète inlassablement Ripeua Kaangundue, l'un des chefs herero d'Okakarara, bourg poussiéreux situé non loin du Waterberg. Notre histoire coloniale, c'est d'abord celle d'un vol. Un vol qui se perpétue : dans notre pays, 4 000 paysans blancs possèdent la moitié des bons pâturages, pendant que nos bêtes s'agglutinent sur des terrains desséchés.»

Les Blancs tiennent aussi la quasi-totalité de l'industrie touristique, où la mémoire africaine n'a pas vraiment sa place. Près de Swakopmund, sur la côte atlantique, s'élevait jadis un camp de concentration de Herero. Le lieu est pour partie enseveli sous les dunes, et le reste est occupé par un centre équestre. Plus au sud, à Lüderitz, un autre bague, bâti sur l'île de Shark Island, a vu périr 3 300 prisonniers, des femmes surtout. Désormais, cet antre maudit est devenu... un camping ! Entre le bloc sanitaire, les emplacements pour tentes et caravanes, les barbecues et les tables de pique-nique, la visite fait froid dans le dos tant le contraste est grand avec ce qu'on nommait autrefois «l'île du viol» ou encore «l'île des mortes-vivantes». «Imaginerait-on une chose pareille à Auschwitz ?» s'étrangle l'écrivaine française Elise Fontenaille, auteure d'une enquête historique parue sous le titre de *Blue Book* (éd. Calmann-Lévy, 2015), du nom d'un rapport rédigé par les Britanniques après le génocide, mais dont la teneur s'avéra si terrifiante qu'il fut enterré. Même dans la capitale, il fallut attendre 2014 et l'inauguration du musée de l'Indépendance pour qu'enfin cet épisode entre dans le récit national : là, une grande salle d'exposition lui est désormais consacrée. Un an plus tôt, le gouvernement namibien avait déjà déboulonné le Reiterdenkmal. Cette statue équestre honorant soldats et civils allemands morts lors des ●●●



Selon la tradition africaine, le chasseur revêt la peau de la bête qu'il a tuée pour récupérer sa puissance. Les Herero, eux, ont détourné les codes vestimentaires des Occidentaux qui les ont déportés et massacrés il y a plus d'un siècle. La robe victorienne et l'uniforme kaki sont devenus les nouveaux emblèmes de leur identité, exhibés comme une preuve de victoire : leur peuple a survécu à la tentative d'extermination.



●●● combats contre les Herero dominait depuis plus d'un siècle l'avenue principale de Windhoek. Elle a été reléguée loin des regards dans la cour décrépite de l'ex-QG de la *Schutztruppe* (troupe coloniale). Un émouvant monument la remplace, avec des bas-reliefs montrant des exécutions sommaires et la statue d'un homme et d'une femme noirs, bras levés, brisant leurs chaînes. «Un symbole important dans la prise en compte de notre douleur, reconnaît Ester Muijangué. Mais on est encore loin du compte : dans nos manuels scolaires, ce que nous avons subi se résume à quelques lignes.»

Les Herero sont 170 000 aujourd'hui. Sauf qu'ils ne représentent plus que 7 % de la population, contre 80 % au XIX^e siècle, ce qui les relègue au rang de quatrième ethnie de la nation [voir encadré]. «Or, ici, les partis politiques se constituent d'abord autour d'une appartenance à une tribu, rappelle l'écrivaine Elise Fontenaille. A cause du génocide, ce sont les Ovambo, et non plus les Herero, qui sont majoritaires dans le pays.» Et donc aussi à la tête de l'Etat. Difficile pour les autres peuples de se faire entendre. Les «enfants» des survivants ont cependant imaginé des stratégies

pour ne pas perdre la mémoire. A commencer par le retour aux traditions d'avant la colonisation. «Les missionnaires avaient fait de nous des bons chrétiens, alors beaucoup ne se rendent plus à l'église», témoigne Wesley Tjikuvira. Travailleur social, ce trentenaire fait connaître la culture ancestrale de sa tribu en emmenant régulièrement des Européens visiter les villages pauvres des alentours. L'occasion de découvrir, par exemple, le culte de Mukuru, l'ancêtre primitif divinisé qui relie les morts aux vivants. Chaque jour, au lever et au coucher du soleil, au centre du vil-



MANCHES LONGUES ET CORSAGES FERMÉS, PAR 40 °C ! LES ROBES ONT DES AIRS DE CARAPACES

lage, le feu sacré est allumé par le chef du clan. La fumée qui s'en échappe symbolise le lien inaltérable avec les disparus.

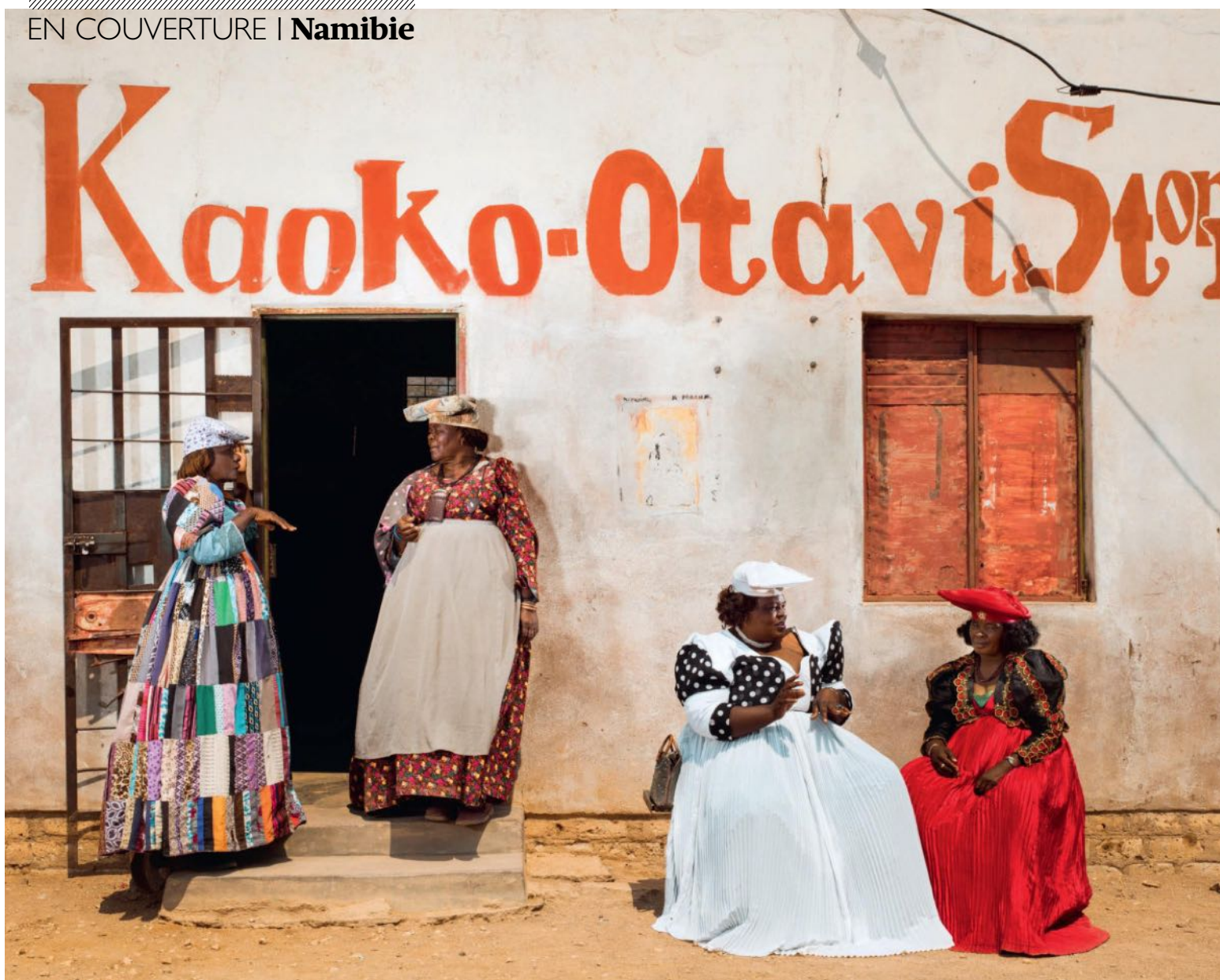
Et puis, il y a ces tenues vestimentaires qui font leur particularité depuis un siècle, et dont on sent bien qu'elles sont cousues au fil de la résilience. Pour les femmes, une robe inspirée de la rigueur victorienne, un châle posé sur les épaules, quelques jupons... «Ce sont des habits de dignité et, disons-le, de vengeance», explique Wesley Tjikuvira. Seules les femmes mariées portent chaque jour ces attributs riches de mille symboles cachés. «Et dire que

nous étions vêtues de peaux de bêtes quand les colons arrivèrent au XIX^e siècle, s'esclaffe l'une d'elles, la coquette Erastophine Rukeeveni, 50 ans, qui tient un restaurant à Okakarara. Les missionnaires obligèrent nos ancêtres à enfiler d'imposantes blouses pour éloigner la concupiscence... Après le génocide, nous les avons pris au mot !» La construction de cette panoplie surannée, l'ironie cachée dans les plis de ces robes volumineuses, l'absurdité de ces manches longues et de ces corsages fermés, par 40 °C, mériteraient à elles seules une étude. Car ces patchworks aux allures de ●●●

Une Herero attend avec sa famille le bus devant l'épicerie centrale d'Otjinene. Son couvre-chef, fait de tissus et de papier journal, représente les cornes du bétail. Un symbole important pour cette ethnie de pasteurs nomades.

Ces femmes vivent à Otjinene, près d'un arbre tristement célèbre, appelé Ngauzepo : des centaines d'Herero tentant de fuir vers l'actuel Botswana y furent pendus. Ses branches portent encore la trace des cordes.





●●● carapaces, ces cottes de mailles froufrouteuses, en disent long sur le passé : dans chaque village, le génocide signifia aussi le viol. Mais le plus étonnant reste la coiffe des femmes rappelant les cornes du taureau, un animal sacré dont on utilise le cuir comme linceul. Obtenu par un savant pliage de tissus autour d'un rouleau de papier journal, ce couvre-chef est lui aussi apparu après le génocide. Un emblème de résistance qui a la même forme que l'amphithéâtre rocheux du Waterberg.

Les hommes ne sont pas en reste. Ils ne sortent jamais sans leur chapeau ni leur fine canne

de bois. «Nous avions un bâton bien avant l'arrivée des colons, c'était une arme et un outil pour mener le troupeau», précise Guerman Vekondja, 78 ans. Ce retraité a travaillé toute sa vie comme agent d'entretien à l'hôpital. Son corps fatigué ne lui permet plus de se rendre aux rassemblements commémoratifs où chacun soigne son look. Chaque année, en octobre, quelque 5 000 participants se retrouvent notamment sur la fameuse colline d'Osombo zoWindimbe, où Trotha prononça l'ordre d'extermination. Les hommes revêtent alors des uniformes qui ressemblent à

C'est l'heure de la causerie à Otavi, un bourg de 10 000 habitants situé au nord du massif montagneux du Waterberg, où, le 11 août 1904, des milliers de Herero furent massacrés par les troupes allemandes.

ceux de leurs bourreaux : képi, veston kaki, galons et médailles en toc... Tout l'attirail martial de l'ennemi, comme figé dans le temps, soudain porté en étendard dans un mélange troublant de fanfaronnade et de démonstration de force. «Cela nous vient d'une tradition lointaine, explique Wesley Tjikuvira. Chez nous, le chasseur porte toujours la peau du fauve qu'il vient de tuer. Une façon de montrer qui est le plus fort !»

A l'occasion de ces défilés, le peuple herero dévoile aussi ses multiples divisions. Depuis des années, chaque clan s'habille dans sa couleur. Là, il y a les rouges, qui

KÉPIS, GALONS... LES HOMMES DÉFILENT AVEC L'ATTIRAIL DES BOURREAUX

se réclament de Samuel Maharero, le héros (mort en 1923) qui lança la révolte contre le colonisateur. Ailleurs, on tombe sur les verts, majoritairement issus d'un clan jadis réfugié au Bechuanaland (l'actuel Botswana). Il y a aussi ceux qui défilent en blanc et noir, et viennent de territoires situés dans l'Ouest... Tous ont des avis divergents sur une question : comment faire avancer le dossier des réparations ?

Les pourparlers sur les réparations matérielles patinent

En 2011, l'Allemagne a restitué vingt crânes de victimes à la Namibie. Il y a deux ans, le parlement allemand a reconnu que les crimes commis «relevaient bien du génocide». En mars 2017, une juge new-yorkaise a accepté d'examiner la plainte déposée par une poignée de représentants herero et nama, qui exigent des dédommagements. Enfin, des excuses officielles de Berlin sont annoncées pour bientôt. Mais les pourparlers sur les réparations matérielles patinent. L'Etat voudrait que cet argent tombe dans ses caisses et que toutes les ethnies et non pas seulement les Herero et les Nama en bénéficient. L'Allemagne, de son côté, argue qu'elle paie déjà sa dette via l'aide au développement qu'elle fournit depuis l'indépendance : usines pour dessaler l'eau de mer, routes, infrastructures hôtelières... Mais est-ce suffisant au regard d'un génocide ? Dans l'ex-colonie du Kaiser, les plaies ne sont pas prêtes de se refermer. ■

Sébastien Desurmont

Les détails de la tenue sont toujours soignés, et certaines parures tiennent presque du grigri. Comme ce badge, sur la casquette, à l'effigie de Samuel Maharero, le chef de clan qui donna, en 1904, le signal de la rébellion herero contre l'administration coloniale allemande.



LES AUTRES PEUPLES QUI ONT DOMPTÉ CETTE TERRE ARDENTE

NAMA

DES CHANTEURS HORS PAIR

Ces éleveurs ont un talent pour l'art vocal, où se mêlent les voix à l'harmonie extraordinaire et les percussions. Surnommés Hottentot par les premiers colons, les Nama ne sont plus que 80 000 (3 % de la population namibienne) suite au génocide de 1904 à 1908. Ils furent longtemps influents, mais la guerre coloniale les a décimés, puis l'apartheid les a muselés. Même depuis l'indépendance, en 1990, ils participent peu à la vie politique. Beaucoup ont émigré, au Botswana et surtout en Afrique du Sud. Les autres vivent sur leur terre ancestrale, l'ex-Namaqualand de l'époque coloniale, au sud-ouest. Signes particuliers : leurs vêtements, faits d'un patchwork d'étoffes colorées, et le bandana vissé sur la tête, rappelant celui qu'arborait leur chef, Hendrik Witbooi (1825-1905), en signe de résistance à l'oppression.

HIMBA

LES PEAUX ROUGES DU KAOKOLAND

Dans le Kaokoland, au nord-ouest, où ils sont de 10 000 à 15 000 (sur un total de 50 000 répartis de part et d'autre

Une hutte en branchages et torchis : l'habitat traditionnel des Herero est moins clinquant que leurs vêtements.

de la frontière avec l'Angola), les Himba mènent une existence proche de celle de leurs ancêtres semi-nomades lorsqu'ils quittèrent la région des Grands Lacs pour arriver ici, vers le XVI^e siècle. Leur nom, en langue herero (les deux ethnies sont cousines), signifie «mendiant». Et c'est vrai que ce peuple de bergers vit de peu. Couvertes d'un pagne en peau de bête, seins nus, les femmes s'enduisent le corps d'un mélange d'ocre rouge, de matière grasse, d'herbes et de résine pour se protéger du soleil et des insectes. Garçons et filles ont des coiffures qui évoluent avec l'âge et le statut : nattes simples ou doubles, à l'avant ou à l'arrière du crâne, chignon pris dans un bout de peau de chèvre, *ekori* (coiffe de mariage en cuir et perles)...

OVAMBO L'ETHNIE AU POUVOIR

Ils sont 1,2 million, soit presque la moitié de la population, et forment le gros des troupes de la Swapo, syndicat d'inspiration marxiste devenu mouvement séparatiste armé puis, après 1990 et le retrait de l'Afrique du Sud, le parti politique dominant. L'Ovambo Sam Nujoma, héros de la lutte pour l'indépendance, fut ainsi le premier président de la République. Depuis vingt ans, cette ethnie est celle qui s'est le plus urbanisée, enrichie, et qui accède en nombre aux emplois qualifiés. A noter que le nom Ovambo recouvre une dizaine de tribus, issues de la famille des peuples bantous. Celle, prestigieuse, des Ova-kwanyama (35 % des Ovambo) occupe tous les postes clés de l'Etat.



Les Himba, qui s'enduisent la peau de terre ocre, et les San, qui chassent le gibier avec des flèches empoisonnées, font partie des ethnies emblématiques de la Namibie.

KAVANGO LES HOMMES DU DELTA

Composé de cinq sous-groupes et 240 000 membres, c'est le «peuple du fleuve». Originaire d'Afrique de l'Est, il s'est établi sur les rives de l'Okavango à la fin du XVIII^e siècle. Pêcheurs, les Kavango sont aussi réputés pour leur artisanat. Mais nombre d'entre eux fournissent aujourd'hui une main-d'œuvre bon marché aux mines d'uranium et de diamants.

DAMARA ANCIENS ESCLAVES

Un grand mystère entoure leurs origines. Longtemps, ces chasseurs-cueilleurs vécurent reclus dans les montagnes inhospitalières du nord pour ne pas tomber sous la coupe des Nama ou des Herero, qui les réduisaient en esclavage. Une persécution qui explique qu'ils aient soutenu les envahisseurs allemands. En récompense, les colons leur allouèrent une terre, baptisée Damaraland. Moins d'un quart des 160 000 Damara vivent de façon traditionnelle,

les autres sont mineurs, ouvriers... Le Damara Living Museum présente leur culture : dans un village de huttes, les visiteurs découvrent leur artisanat, leur langue à clics...

SAN LES PREMIERS HABITANTS

Des vestiges archéologiques témoignent de leur présence en Afrique australe il y a déjà 40 000 ans. Mais aujourd'hui les San, surnommés Bushmen ou Bochimans («homme de la brousse») par les Européens, ne sont que 30 000 (1,2 % de la population). Habitant les zones les plus désertiques, dont le Kalahari, ce clan de chasseurs-cueilleurs nomades, qui ne reconnaît ni chef ni droit à la propriété, est le plus démuné de la société namibienne.

CAPRIVIENS LES PÊCHEURS DE L'EMPIRE LOZI

Ils vivent dans la bande de Caprivi, mince ruban situé à l'extrême nord-est et irrigué par les eaux du Zambèze

et du Kwando. Un monde à part qui, avant son annexion par les Allemands au sein de leur Deutsch-Südwestafrika, en 1890 [voir notre rubrique «Le monde en cartes»], était le fief des rois Lozi. De ces ancêtres, les 80 000 Capriviens ont gardé la langue, et l'art de la pêche et de la navigation sur pirogues.

BASTERS MÉTIS EN COLÈRE

La plupart des 35 000 Basters («bâtards» en afrikaans) vivent à Rehoboth, bourg du centre du pays. C'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que les enfants nés d'unions illégitimes entre colons et femmes africaines (surtout entre Hollandais et Nama) se réfugièrent dans ce no man's land où tout était à construire. Afrikaanophones et luthériens, ils furent protégés par les missionnaires, puis par l'autorité coloniale allemande. L'indépendance de 1990 fut mal vécue. Cultivant le rigorisme et affirmant régulièrement leur volonté de faire sécession, les Basters se considèrent comme les mal-aimés du pays. ■

la course éperdue

Partout dans le monde, le bolide du bush disparaît à vitesse grand V. Sauf en Namibie.



du guépard

Grâce à une bonne fée, qui a échafaudé un plan de survie...

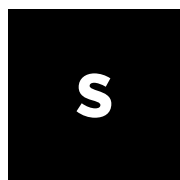
PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

A petites foulées agiles, le félin arpente les dunes du désert du Namib. Mais son espèce est à bout de souffle : seuls 7 100 guépards vivent encore à l'état sauvage dans le monde, dont 4 000 en Namibie.



Christophe Lepetit / Onlyworld.net

On la surnomme la Dame aux guépards. La biologiste Laurie Marker a fondé en 1991 le Cheetah Conservation Fund (CCF), près d'Otjiwarongo. Ce centre a déjà soigné et remis en liberté 250 de ces fauves.



Sous la fourrure fauve tachetée de noir, le cœur bat paisiblement. Une cadence de métronome, un baboum-baboum systolique et onctueux, la pulsation parfaite des athlètes. Soulagée, le docteur Laurie Marker sourit. Dans son stéthoscope, la vétérinaire et biologiste américaine de 63 ans entend déjà la fulgurance du sprint, les belles foulées aériennes sur les plaines infinies

de Namibie. Ce pauvre guépard a été retrouvé la veille, au beau milieu d'une piste de terre, sous un cagnard assommant, enfermé dans une petite boîte en bois, un piège sans doute tendu par des fermiers ou des braconniers. Par quel miracle est-il arrivé vivant jusqu'à sa clinique du Cheetah Conservation Fund (CCF), un centre dédié à la sauvegarde des derniers guépards africains que le Dr Marker a fondé en 1991 près du bourg d'Otjiwarongo, dans le nord du pays ? A bout de force, affamé, le poil hirsute et suant, la

patte arrière agitée de soubresauts nerveux, le mammifère le plus rapide du monde avait triste allure. Réhydraté, reposé, nourri d'une double ration de viande crue, le voilà ce matin allongé sur la table d'opération : vingt minutes chrono d'anesthésie pour un check-up complet. «C'est un jeune mâle qui doit avoir un an et demi, peut-être deux, presque l'âge adulte, bientôt un reproducteur», détaille Laurie Marker. Le ton est docte, les gestes précis, la mine grave. «Il est très fatigué mais en bonne santé. On ne le gardera pas longtemps... Rien ne me réjouit plus que de remettre en liberté une bête qui passe par chez nous», souffle-t-elle. Autour de celle que l'on surnomme la Dame aux guépards, une équipe s'agite. Des

ON LE TUE POUR SON PELAGE ET POUR SES OS, RÉPUTÉS APRHODISIAQUES

aides-soignants, une éthologue, deux autres vétérinaires, une flopée de stagiaires et de bénévoles venus des quatre coins du monde pour «sauver ce qui peut l'être encore», selon l'expression de la passionaria des félins. Sous sa crinière bouclée et grisonnante, la dame a le sens de la formule et de l'énergie à revendre. «Les guépards sont vulnérables et leur survie est entre nos mains à nous, les humains», martèle-t-elle.

Dans la péninsule Arabique, les petits servent de mascottes

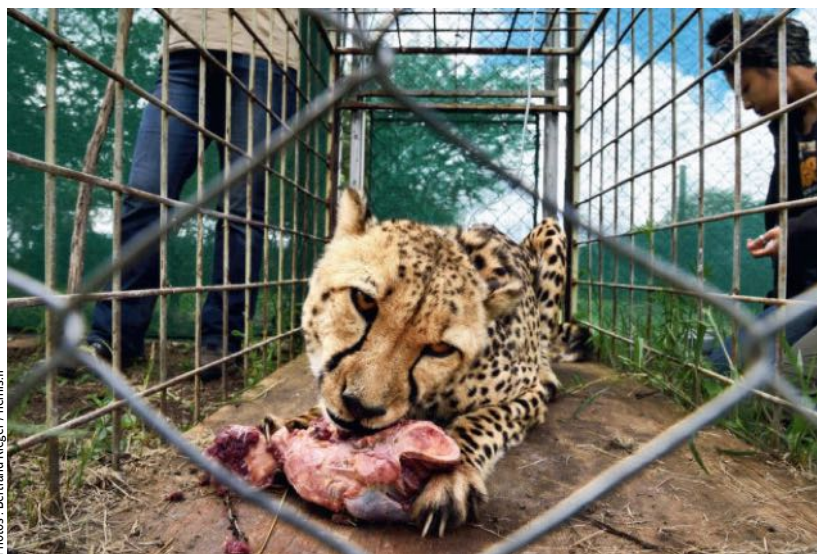
En effet, la situation de ces animaux est critique. On estime qu'ils étaient 100 000 au début du XX^e siècle, répartis en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie. Dans les années 1970, lorsque Laurie Marker a commencé à se passionner pour ces carnassiers, on n'en comptait déjà plus que 40 000 à l'état sauvage. Aujourd'hui, selon une étude internationale supervisée par la Zoological Society de Londres et publiée fin 2016, il en resterait à peine 7 100 dans la nature, n'évoluant plus que sur le continent africain (à l'exception d'une micropopulation d'une centaine d'individus en Iran). C'est en Namibie que survit le contingent le plus nombreux, avec environ 4 000 spécimens en liberté. Et, ici comme ailleurs, le fringant félin souffre des plaies bien connues de notre époque. Avec les pollutions diverses et le changement climatique, son milieu se modifie et le nombre de ses proies potentielles (diverses espèces d'antilopes en particulier) décline dangereusement. Quant à son territoire, il est de plus en plus fragmenté : le bush est quadrillé par de hautes clôtures ou des végétaux invasifs, des épineux notamment, qui empêchent le guépard de circuler librement. Une catastrophe pour ce grand arpenteur solitaire de la savane. A cela s'ajoutent les filières du braconnage, très actives en Afrique. Le fauve est tué pour son pelage au-

tant que pour ses os, prétendument aphrodisiaques une fois réduits en poudre. On le capture quand il vient de naître, parce qu'avec son éphémère crinière et sa bouille de chaton pataud, le bébé guépard fait une adorable peluche vivante pour les bambins de riches habitant dans la péninsule Arabique... Bref, au train où vont les choses, l'Usain Bolt du règne animal, avec ses foulées de huit mètres et son corps en ogive capable d'atteindre 110 kilomètres par heure en trois secondes, fonce tête baissée vers son extinction.

Dans la salle d'opération, le jeune fauve se réveillera bientôt. L'équipe doit encore prendre ses mensurations, vérifier ses articulations, ses réflexes, la vigueur de ses muscles, s'assurer que ses

griffes ont gardé leur tranchant, débusquer d'éventuelles blessures qui pourraient s'infecter et, surtout, faire des prélèvements : des poils, de la salive, du sang et, si possible, du sperme, afin de détailler son ADN et d'essayer de mettre au point des méthodes de procréation assistée. La recherche est devenue une arme essentielle dans cette course contre la montre qu'est la sauvegarde d'*Acinonyx jubatus* – le nom scientifique de l'élégant félin. Si bien que le centre fondé par Laurie Marker tient à la fois du ranch et du laboratoire dernier cri. Dans des pièces aseptisées et climatisées, des réfrigérateurs géants renferment des milliers d'échantillons, des centrifugeuses à chromosomes sont à l'œuvre en perma- ●●●

Ce grand carnassier est la bête noire des fermiers. Pour protéger leurs troupeaux, le Dr Marker a eu l'idée de faire venir ici des chiens de berger d'Anatolie. Radical : ces molosses éloignent les guépards sans leur faire de mal.



Photos : Bertrand Rieger / hémis.fr

LES CONSERVANCIES : DES RÉSERVES MODÈLES

A peine son indépendance acquise, en 1990, la Namibie s'est lancée dans une révolution écologique. Après des décennies de braconnage massif et incontrôlé, réduisant à une poignée de survivants le casting des *big five* (lion, léopard, rhinocéros noir, buffle et éléphant), les autorités ont procédé à une reprise en main radicale de la faune et de la flore. D'abord en incluant au sein même de la Constitution (art. 95) la nécessité de préserver l'environnement. Puis en imaginant, en 1996, un mode de gestion des écosystèmes unique au monde, faisant des villageois les garants de la sauvegarde des espèces vivant autour d'eux : les *conservancies*, ou conservatoires communautaires. Les habitants d'une zone particulière s'engagent ainsi, selon un strict protocole, à y protéger la nature en échange

de retombées économiques. Des bénéfices surtout liés au tourisme, avec les nuitées dans les lodges, la gestion des campements, les animations folkloriques, la rémunération des guides de brousse... Mais aussi les « permis de tuer » vendus aux chasseurs de trophées, selon des quotas fixés par l'Etat. Aujourd'hui, le réseau de protection namibien compte, outre les parcs nationaux, réserves privées et autres aires protégées, quatre-vingt-trois *conservancies*, couvrant 20 % de la surface du pays et impliquant un habitant sur dix. « Les *conservancies* sont devenus un modèle en Afrique, souligne Maxi Louis, directrice de la Nacso, l'association en charge de la coordination des conservatoires. En Namibie, le nombre d'animaux sauvages est reparti à la hausse et les emplois dans l'écotourisme ont fait sortir des milliers de familles de la pauvreté. » Mais

la cohabitation entre l'homme et l'animal dans ces espaces sans clôtures n'est pas toujours facile : les prédateurs attaquent régulièrement les troupeaux, et les éléphants et les hippopotames piétinent souvent les cultures... Un système de dédommagement financier géré par le gouvernement permet alors de limiter le manque à gagner pour des fermiers déjà victimes de la sécheresse. « L'agriculture en Namibie est de moins en moins rentable en raison du réchauffement climatique, et les jeunes des régions les plus arides fuient vers les grandes villes, s'inquiète Maxi Louis. Plus que jamais, nous devons prendre soin de notre nature sauvage. » Bonne nouvelle, le pionnier namibien fait des émules, et pas seulement en Afrique : le Kenya et l'Afrique du Sud, mais aussi la Mongolie ou le Népal, ont déjà adopté le système des *conservancies*.

Thomas Saintourens



... nence et des microscopes surpuissants cherchent le moindre indice qui pourrait servir à améliorer la conservation de l'espèce ou nourrir les projets de procréation assistée.

Car, parmi les nombreuses raisons qui expliquent la lente agonie du guépard, l'une des plus préoccupantes est son terrible manque de diversité génétique. « L'uniformité des analyses ADN d'un animal à l'autre est inquiétante : c'est un indice de consanguinité, qui elle-même provoque une mortalité infantile élevée, mais aussi une vulnérabilité accrue aux maladies infectieuses », déplore Natalie Giesen, l'une des

chercheuses du CCF. Nombre d'études tendent à démontrer que l'espèce est passée par ce que les scientifiques nomment « un goulot d'étranglement génétique ». En clair, une rupture brutale dans son évolution démographique, qui aurait eu lieu il y a environ 20 000 ans, à la fin de la dernière période glaciaire, quand disparurent un nombre considérable de guépards. Un massacre climatique en somme, ne laissant sur terre qu'une branche de l'espèce, celle qu'on connaît aujourd'hui. Une poignée de survivants, tous issus du même moule génétique.

Pour Laurie Marker, « cette fragilité justifie qu'on redouble d'ef-

forts ». D'autant que, malgré son allure de frimeur, le guépard n'est pas le superbe chasseur que vénéraient les Sumériens puis les Egyptiens. Preuve en est la facilité avec laquelle les fermiers parviennent à éliminer le carnassier comme de la vermine, au nom de la légitime défense des troupeaux. Bouc émissaire commode, le guépard a le défaut de chasser à découvert, ce qui fait de lui une cible bien visible pour les éleveurs. « Il agit toujours de jour, et s'il est capable d'apercevoir sa proie à cinq kilomètres à la ronde, il a besoin d'espaces bien dégagés pour tirer parti au mieux de ses facultés de sprinteur », précise la Française Stéphanie Périquet, qui mène depuis deux ans au sein du CCF une étude comparative sur les comportements des grands fauves en Namibie. Or, quand ce fabuleux athlète court comme un dératé

IL A FALLU CONVAINCRE LES ÉLEVEURS EN COLÈRE DE NE PLUS TIRER À VUE



Mint Images / Frans Lanting / Biosphoto

vers sa cible, son cœur s'emballe. Si bien qu'une fois sa pitance attrapée, il doit se reposer une bonne vingtaine de minutes avant de pouvoir entamer son festin. Et cette longue pause préprandiale laisse le champ libre à toutes les agressions... Lors de ses premiers voyages d'observation dans la région, à la fin des années 1970, Laurie Marker fut frappée par l'extrême vulnérabilité du fauve. Dans ce qui était alors un territoire sous mandat sud-africain, elle découvrit non seulement que les éleveurs avaient la gâchette facile («jusqu'à 800 guépards abattus par an», se souvient-elle) mais surtout que l'animal devait lutter sans cesse pour que ses rivaux, souvent plus puissants ou plus rusés (lions, léopards, hyènes, chacals), ne lui piquent pas son bifteck. A l'instar de Jane Goodall et de Diane Fossey, deux autres

Eléphants, lions, koudous, babouins, autruches, caracals... Bienvenue dans l'une des arches de Noé du bush : le conservancy de Torra, créé en 1998. Là, 1 200 habitants veillent sur 3 400 km².

icônes féminines de la protection de la nature africaine, Laurie Marker se heurta, elle aussi, aux éleveurs du continent. «Mais j'ai grandi à la campagne et, avant d'être vétérinaire, j'ai une formation d'agricultrice, alors je comprends ce qui les préoccupe, l'émotion ressentie quand on retrouve une brebis dévorée», dit-elle aujourd'hui. Elle s'installa ici pour de bon en 1991, un an après la naissance de l'Etat namibien. Au moment de son indépendance, ce pays avait inscrit la protection de la nature dans sa Constitution. Une première mondiale ! Et un contexte favorable pour Laurie Marker, qui participa à la création des *conservancies*, ces réserves d'un genre particulier dont la propriété et la préservation sont confiées aux communautés locales [voir encadré].

Au menu des fauves : un demi-mulet par jour

A cette époque, la Dame aux guépards parvint à imposer des idées neuves, tirées d'études scientifiques sur ses protégés. A commencer par celle-ci : l'analyse des blessures sur le bétail prouvait que les guépards n'étaient pas les principaux massacreurs des troupeaux. Pour se mettre définitivement les éleveurs dans la poche, en 1994, Laurie Marker tenta aussi un coup de poker : faire venir dans le bush des chiens de berger d'Anatolie, appelés kangals, utilisés jadis contre les loups. Ce fut un tournant. Non seulement ces molosses tenaient le coup sous la fournaise namibienne, mais ils parvenaient à repousser les fauves. «Aujourd'hui, on compte 600 de ces gardiens de troupeaux chez les éleveurs et, là où sont nos chiens, il n'y a presque plus d'attaques», affirme Paige Seitz, la responsable de ce programme.

Et la demande va croissant, avec déjà une liste d'attente pour cette année de quatre-vingt-dix fermiers. Résultat, l'immense ranch

du CCF, établi au pied du plateau du Waterberg, s'est peu à peu transformé en arche de Noé. Là, un enclos pour l'élevage canin ; ici, une ferme école où gambadent des centaines de biquettes ; ailleurs, une crèmerie où l'on transforme le lait des chèvres en fromages. Un peu plus loin, des bâtiments couleur sable abritent un écolodge, un restaurant et une salle d'exposition qui accueille quelque 10 000 touristes par an, mais aussi un nombre considérable d'écoliers. Il y a également une usine, isolée dans la cambrousse, où l'on fabrique des bûchettes et des allume-feu à partir d'arbustes invasifs, des épineux qui coupaient la route aux guépards. La petite armée du CCF a entrepris de les ratiboiser et de les transformer en quelque chose d'utile pour démarrer et alimenter un *braai* (le barbecue). «Au total, grâce à la protection des guépards, on fournit du travail à plus d'une centaine de personnes», se réjouit Laurie Marker.

Mais on en oublierait presque l'essentiel : les fauves. Lors de notre passage, ils étaient une trentaine, beaux comme des princes insouciant, à être soignés et nourris chaque matin – ce qui nécessite le sacrifice d'un mulot tous les deux jours ! Certains, une fois remis sur pattes, seront relâchés – comme l'ont été 250 félins depuis 1991. Mais ceux qui sont trop vieux ou trop fragiles, comme Aurora, Rainbow ou Harry, finiront leur vie ici. Une vie de sportif à la retraite, en quelque sorte. Chaque matin, vers sept heures et demie, les pensionnaires s'adonnent d'ailleurs à une petite séance de sprint en public... Une proie factice est agitée au bout d'un filin, histoire d'exciter leurs instincts de chasseur. Les corps se tendent, la cavalcade se déclenche et les bolides s'évaporent dans la poussière. Vitesse et grâce. Reste à gagner la course pour la survie. ■

Sébastien Desurmont

un désert à la

Architecture, gastronomie... Trois décennies de colonisation allemande ont laissé



sauce bavaroise

des traces, surtout sur le littoral. Bienvenue dans l'outre-Rhin africain.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

Le désert du Namib a englouti les cités minières fondées par les colons allemands (à g., Kolmanskop), mais, dans les bourgs du littoral sud, comme Lüderitz (à d.), on continue à vivre à l'heure germanique.



Dans ces bâtisses en bois, aujourd'hui délabrées, vivaient des pionniers allemands chercheurs de diamants. Depuis la Première Guerre mondiale, le site de Pomona est déserté. Et, la nuit, l'endroit a l'air encore plus fantomatique.



CHOUROUTE À L'ANTILOPE, ESCALOPE PANÉE D'ORYX... DES PLATS INSOLITES SONT AU MENU

A

Swakopmund, dans la région de l'Erongo, la vie est douce pour qui aime enfile de bon matin ses sandales Birkenstock (avec ou sans chaussettes) et se rendre au Café Anton. Là, dans cette cité portuaire de 44 000 habitants, si le temps n'est pas trop venteux, on s'attable en terrasse, entre deux palmiers flapis, pour feuilleter la *Allgemeine Zeitung*, le quotidien local en langue allemande, en attendant qu'une serveuse sanglée dans un impeccable tablier blanc apporte un grand *Milchkaffee* (café au lait) escorté de ce qui est, de l'avis général, le meilleur *Apfels-trudel* (gâteau aux pommes) de tout le continent africain. «La recette n'a pas changé depuis un siècle, c'est celle de mon arrière-grand-père, Manfred Anton, qui était pâtissier dans le nord de l'Allemagne et qui vint tenter sa chance ici», explique Silvia Kleyenstüber, la patronne du salon de thé. Des cheveux de paille, des yeux gris comme le Rhin, une carrure de Valkyrie et la peau rose qui rougit au premier compliment, cette dynamique quinquagénaire aime aussi préciser «qu'il ne faut pas se fier aux apparences». Car, oui, comme l'atteste son passeport, elle est «namibienne, et fière de l'être».

Bienvenue en *Germanamibia*. Le jeu de mots est un classique dans cette Afrique tellement inattendue qu'on finit par se demander si l'on a pris le bon avion. On est venu jusqu'en ces terres australes pour se perdre dans le silence d'une contrée qui, avec moins de trois habitants au kilomètre carré, est la moins densément peuplée de la planète après la Mongolie.

On s'attend à se repaître de déserts et de dunes intouchées. On se prépare à voir défiler dans ses jumelles rhinocéros et girafes. Mais voilà, tout à coup, rien ne se passe comme imaginé : sur la côte sud, la Namibie des villes, tel un mirage, surgit avec son incongruité. Et avec ses drôles de «zèbres» : promeneurs aux mollets blancs, têtes blondes sur le chemin de l'école ou moustachus baraqués qui engloutissent des plats qu'on ne trouve nulle part ailleurs, comme l'*Oryx Schnitzel* (escalope d'oryx enrobée de chapelure) ou la choucroute à la saucisse d'antilope... Bref, une tribu germanique semble ici chez elle.

Des programmes en allemand sur la radio publique

Combien compte-elle de membres ? Pas tant que ça. Sur les 85 000 Blancs du pays, en majorité afrikaanophones, on compte une trentaine de milliers de Namibiens germanophones ou de ressortissants allemands titulaires d'un permis de séjour permanent. Ils forment une communauté soudée, avec ses propres écoles, ses boulangeries, ses brasseries, ses journaux et même un décrochage en langue allemande sur la radio publique NBC. Entre deux expéditions dans la poussière du bush se dévoile ainsi un monde qui ne devrait plus exister : un morceau de l'Europe d'hier, que les aléas de l'histoire semblent avoir déplacé jusqu'au tropique du Capricorne.

Pour comprendre cette bizarrerie, il faut en effet remonter le temps : le 12 mai 1883, le drapeau du Reich fut planté dans les sables de l'Afrique australe. Il fallait être un peu fêlé pour s'installer sur cette côte atlantique réputée pour être l'une des plus inhospitalières du globe. Mais Bismarck ●●●

...réclamait son empire colonial, sur le modèle de la France ou de la Grande-Bretagne. Ainsi naquit le Deutsch-Südwestafrika. Une immense terre brute, où les peuples autochtones acceptèrent, au début sans trop rechigner, de céder quelques arpents de terres en échange de caisses de fusils ou d'alcool. Et où on découvrit bientôt de jolis gisements de diamants. Les eaux, très poissonneuses, furent elles aussi une bénédiction. Colons et missionnaires affluèrent à partir de 1890. De la mère patrie, on importa alors tout le nécessaire, dont des... maisons en préfabriqué – une révolution à l'époque ! Et, peu à peu, l'empire imprima sa marque. Pour le pire, avec notamment le traumatisme de ce que les historiens considèrent comme le premier génocide du XX^e siècle [voir notre article sur les Herero]. Mais de cette époque sombre subsiste aussi ce drôle d'outre-Rhin avec vue sur mer et musique de Wagner sous les palmiers.

Une ambiance de villégiature du début du XX^e siècle

«Pour les pionniers, il s'agissait surtout de soigner le mal du pays, raconte Silvia Kleyenstüber, la reine de l'*Apfelstrudel*. Nous avons importé ici cette notion typiquement allemande et intraduisible de la *Gemütlichkeit*, un art du confort et de l'hospitalité très ancré dans notre culture, qui justifie que l'on ne puisse se passer de bonnes pâtisseries, de saucisses ou de bière.» Pour tout cela, il fallut bâtir quelques lieux agréables. D'où cet héritage architectural inédit en Afrique. Sur le littoral, de Swakopmund à Lüderitz, mais aussi dans la capitale, Windhoek, ou encore dans des bourgs plus modestes de l'arrière-pays, tels que Mariental, Keetmanshoop, Aus ou Bethanie, la touche germanique reste partout palpable. D'autant que les descendants des pionniers allemands (les List, Voigts, Rusch, Woermann ou Von Flotow) habitent toujours le pays. «Beaucoup de propriétés sont dans les mains des mêmes familles depuis plus d'un siècle, explique Charlotte Handt, 59 ans, qui consacre

ICI, ON RIT BEAUCOUP. DE TOUT CE QUI EST KITSCH, DÉPASSÉ, INUTILE ET POURTANT CONSERVÉ

plusieurs jours par semaine à l'entretien d'un petit musée à Lüderitz. Même si cela peut paraître surprenant, ces bâtiments font la fierté de l'ensemble du peuple namibien, et c'est notre rôle de participer à cet effort de conservation et de restauration.»

A Swakopmund, ces trésors joliment ripolinés donnent au voyageur l'impression de déambuler dans une station balnéaire de la mer du Nord ou de la Baltique. Pelouses tondues de frais, villas cossues à colombage, digues fleuries longeant le sable blond... L'ambiance est celle des villégiatures du début du XX^e siècle. Dans Bismarck Street s'élève toujours la Woermannhaus, dans le plus pur style Mitteleuropa, avec ses écriteaux en lettres gothiques, et ses camaïeux de beige et de kaki. Construit en 1905, classé monument historique en 1976, l'édifice abrita la première compagnie de négoce de la ville. Un peu plus

haut, impossible de rater le Hohenzollern Building, construit en 1906. De style baroque, cet ancien hôtel a gardé sur son toit une immense statue d'Atlas portant le monde sur ses épaules. Puis on accède à la rue commerçante, avec ses restaurants, ses coiffeurs, ses banques et surtout ses supermarchés, où l'on trouve toutes sortes de *Würste* (saucisses) et des moutardes importées de Düsseldorf. Vers l'ouest, une avenue descend jusqu'à l'océan. Là, une longue jetée de bois vibre sous les coups de boutoir de l'Atlantique. Face aux vagues, un remorqueur échoué a été aménagé en restaurant, où l'on se régale de plateaux de fruits de mer. La clientèle se compose exclusivement de Blancs, servis par des Noirs, qui, eux, habitent majoritairement en dehors de la ville, dans des townships. A Swakopmund, malgré l'abolition de l'apartheid au moment de l'indépendance du pays, en 1990, ces deux mondes ne se mélangent pas vraiment. Le soir, même sensation d'un entre-soi européen à la Swakopmund Brauhaus, une taverne lambrissée de bois sombre, où la Hansa, une bière blonde brassée comme à Munich, coule à flots...

Une vision d'autant plus étonnante que la domination allemande ne dura «que» trente-deux ans. Et quand elle prit fin, en juillet 1915, la population germanique ne dépassait pas les 20 000 personnes. L'armée britannique balaya les troupes du Reich, renvoya officiers et fonctionnaires chez eux, et installa le mandat sud-africain en 1920. Mais pour le colon ordinaire, qui n'avait ni l'envie ni les moyens de se payer un rapatriement vers l'Allemagne vaincue, rien ne changea : quelque 7 000 *Südwester* (nom donné aux pionniers allemands) continuèrent à mener leur vie presque

Orné de statuettes dignes de la fête de la bière de Munich, le comptoir du Barrels, à Lüderitz, a conservé sa patine. Dans cette taverne, on sert une blonde brassée comme en Bavière : la Hansa.

Sébastien Desrumont





Imago / StudioX

comme si la Première Guerre mondiale n'avait jamais eu lieu.

De ce moment précis de l'Histoire, Lüderitz semble avoir tout conservé. Isolée au sud-ouest, cette cité portuaire fondée en 1883 par Adolf Lüderitz, un marchand brémois, compte 13 000 habitants, mais fait l'effet de s'être figée dans le passé. L'approche de ce Finistère namibien est éprouvante : huit heures de route depuis Windhoek, à filer droit sur un ruban de bitume au beau milieu du désert, que les tempêtes de sable s'amuse à effacer. A l'arrivée, on se demande ce qu'on fait là. Avant de goûter aux charmes de l'anachronisme. On rit beaucoup à Lüderitz. De tout ce qui est kitsch, dépassé, devenu inutile et pourtant conservé. Comme devant ces vitrines qui vendent des vêtements qui ne dépareilleraient pas dans un épisode de *Derrick*. Mais on s'émerveille aussi que tout soit resté intact : les maisons *Jugendstil* (Art nouveau), les villas des anciens riches, les rues non goudronnées, l'église austère qui domine la baie, le bistrot aux airs

de saloon, les hôtels fantomatiques ou le club où l'on jouait autrefois au bowling... Lüderitz est un musée à ciel ouvert, dont le décor tient autant du village bavarois que du remake teutonique d'un film de Sergio Leone.

Sous les dunes, des gisements de diamants

Dans ce Far West africain, point de ruée vers l'or à l'époque, mais une course aux diamants. Au point que les autorités coloniales délimitèrent à partir de 1908 un *Spergebiet* (zone interdite) au sud de Lüderitz. Grande comme trois fois la Corse, cette aire très protégée, où l'on n'accède que sur demande spéciale, existe toujours. En ville, le soir dans les bars, certains ivrognes racontent que, les nuits de pleine lune, les dunes y scintillent, tant les diamants sont encore nombreux. Mais gare aux intrusions ! Des patrouilles en armes et des centaines de drones veillent sur ce magot. Le simple quidam doit se contenter des matinées portes ouvertes organisées chaque jour par la Namdeb (la compagnie

Une communauté germanophone forte de 30 000 personnes est implantée dans le pays, notamment à Lüderitz. Les rues de la plus ancienne ville du Deutsch-Südwestafrika sont parées de maisons coloniales cossues, comme la Haus Grünewald (1910), à la façade bleue.

semi-publique qui exploite les gisements) dans les anciens villages des chercheurs de pierres précieuses. Notamment à Kolmanskop, à dix kilomètres de Lüderitz. Sensations garanties. Cette cité abandonnée est devenue le royaume des serpents et des scorpions. Ici, il y eut jusqu'à 300 Blancs (avec femmes et enfants) surveillant plus de 800 ouvriers noirs qui fouillaient la terre blonde comme le miel. Ces familles partirent du jour au lendemain. C'était vers 1950, quand s'écroula brutalement le cours du diamant. Depuis, le sable a repris ses droits, envahissant l'école, la boucherie, l'hôpital. Quelques passionnés, avec l'aide de la Namdeb, ont restauré l'ancien bar à champagne et l'immense salle des fêtes attenante. C'est là que les prospecteurs se divertissaient en organisant bals en robes longues et représentations théâtrales. Un peu d'imagination, et l'on y entend encore résonner l'écho d'une époque révolue. ■

Sébastien Desurmont



un berceau de l'humanité ?

Les préhistoriens en sont désormais convaincus : la Namibie cache des fossiles des premiers hominidés. Expédition aux confins du Kalahari.

Chef de mission, le Français Laurent Bruxelles explore l'aven de Nosib, dans les Aha Hills. Les gouffres tels que celui-ci sont des «pièges» naturels à fossiles : les vestiges se conservent bien au sein de telles formations géologiques.

Marc Jarry / Inrap et Traces

Ce sont des collines rabougries qui émergent d'une plaine sableuse couverte d'acacias et de buissons épineux. Le massif des Aha Hills, aux confins du désert du Kalahari, dans le nord-est de la Namibie, est rarement mentionné dans les guides touristiques. Ou alors, juste pour souligner son isolement. Deux jours de 4x4 sur des pistes laborieuses sont nécessaires pour s'y rendre depuis Windhoek, la capitale. Et, hormis quelques hameaux habités par le peuple san, la zone est quasi déserte. Les points d'eau y sont rares, la température flirte souvent avec les 40 °C. C'est pour-

tant ici que se cache peut-être l'un des berceaux de l'humanité. En décembre dernier, le géologue et archéologue français Laurent Bruxelles, membre de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) et de l'Institut français d'Afrique du Sud (Ifas), et son équipe composée de scientifiques originaires de trois pays différents ont entrepris ici leur quatrième expédition depuis la fin 2015. Nom de code de la mission : HoN, pour Human Origins in Namibia. Des jours durant, ils ont arpenté les collines en essayant de ne pas se faire surprendre par les araignées, les serpents et les scorpions. «Le soir, on entendait aussi le ricanement des hyènes ou le barrissement des éléphants autour du campement, se

souvent l'archéologue Marc Jarry. Il nous est même arrivé de tomber nez à nez avec des lionnes...»

Le terrain est difficile, mais le jeu, ils en sont convaincus, en vaut la chandelle : Laurent Bruxelles et ses acolytes espèrent trouver dans ce recoin d'Afrique australe des fossiles d'hominidés qui pourraient remettre en question, une fois de plus, les connaissances sur le sujet. Il y a quatre ans, le chercheur avait déjà contribué à la datation des ossements fossilisés de Little Foot, un australopithèque mis au jour en 1994 dans la grotte sud-africaine de Sterkfontein. Verdict : 3,67 millions d'années. Un sacré coup de jeune pour Lucy, âgée «seulement» de 3,2 millions d'années et découverte en Éthiopie en 1974 – longtemps le

squelette d'australopithèque le plus complet jamais retrouvé. Depuis, Laurent Bruxelles cherche de nouvelles traces de nos lointains ancêtres et, pour lui, tout porte à croire qu'il faut regarder du côté des Aha Hills, une région géologiquement similaire à celle où se situe Sterkfontein.

Des massifs karstiques pleins de promesses

« Il est probable qu'une grande partie de l'Afrique soit le berceau de l'humanité, mais que nous n'ayons, pour l'instant, retrouvé des fossiles que là où les conditions de préservation étaient réunies, comme dans le grand rift est-africain et dans les cavités d'Afrique du Sud, explique le chef de mission. C'est pourquoi nous explorons d'autres massifs karstiques méconnus et vierges de fouilles, mais tout aussi favorables au piégeage des fossiles. » Les trois premières expéditions dans les Aha Hills n'avaient permis de découvrir que peu de cavités intéressantes, à l'exception d'un affleurement rocheux, repéré sur le flanc d'une colline. « Nous y sommes donc retournés en décembre dernier et, après avoir désensablé vingt mètres carrés de roche, nous avons eu la confirmation qu'il s'agit d'une ancienne grotte, en partie remplie de calcite », ajoute-t-il. Un minéral qui, pour un spécialiste comme lui, vaut de l'or car il indique souvent la présence de « brèche fossilifère », un conglomérat rocheux contenant des fossiles. « C'est exactement ce que nous cherchions, s'enthousiasme Laurent Bruxelles. En Afrique du Sud, les mineurs qui exploitaient des filons de calcite ont ainsi trouvé des fossiles d'animaux et d'hominidés. »

Les membres de HoN n'ont qu'une hâte : retourner dans les Aha Hills pour passer ce site au peigne fin. Et explorer une grotte jusqu'ici inconnue, dénichée au sommet d'une colline. « Nous avons marché dix-sept kilomètres dans la brousse avant de tomber dessus, relate Laurent Bruxelles.

La cavité est partiellement remplie de sédiments, mais on sent des courants d'air à l'entrée. Preuve qu'il y a du volume à explorer en dessous... » Des fouilles approfondies pourraient donc être engagées lors de la prochaine expédition, prévue fin 2018. « En général, pour mille fossiles retrouvés, un seul provient d'un hominidé, prévient l'archéologue. Mais il suffirait de retrouver ici un seul fossile d'australopithèque pour démontrer ce que tout le monde pressent déjà : nos lointains ancêtres vivaient dans l'ensemble de l'Afrique. L'Éthiopie et l'Afrique du Sud ne seront alors plus les seuls berceaux de l'humanité. » La quête ne fait que commencer. ■

Gael Cérez



Laurent Bruxelles / Inrap et Ifas



Marc Jarry / Inrap et Traces

Dans cette zone proche du Botswana, l'équipe (en haut, le paléontologue Marc Jarry) inspecte la moindre grotte et la moindre butte. Un affleurement de calcite a ainsi été découvert (ci-dessus), qui pourrait cacher des restes d'hominidés fossilisés.

SI VOUS VOULEZ EXPLORER LA NAMIBIE

Les Maisons du Voyage, qui nous ont aidés à réaliser ce dossier, sont spécialistes de la Namibie. Cette agence de voyages propose des itinéraires sur mesure et des circuits organisés, notamment un tour de 16 jours à la découverte des plus grands sites du pays, à partir de 2 400 € (vols, location de voiture et hébergements inclus).
Contacts :
tél. 01 56 81 38 29 ou
maisonsduvoyage.com



DÉCOUVREZ DES VIDÉOS DE LA NAMIBIE
SUR bit.ly/geo-videos-namibie

FRONTIÈRES LES «ACCIDENTS» DE TRACÉS

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Le stylo du géographe aurait-il dérapé au moment de dessiner certaines frontières ? Corridors étroits, excroissances étranges, longues bandes de terre... La forme de certains pays sur le planisphère semble parfois absurde. Des bizarreries qui portent pourtant un nom : ce sont des *panhandles*. Ces « queues de poêle » résultent de processus historiques et géopolitiques parfois complexes. Le terme aurait été inspiré par la forme de l'Oklahoma, un Etat américain ressemblant à une casserole dont le « manche » fut, de 1850 à 1890, une zone neutre entre les Etats esclavagistes du sud des Etats-Unis et ceux du nord, non-esclavagistes. « A l'échelle internationale, la majeure partie des *panhandles* répertoriés aujourd'hui résultent quant à eux de l'histoire coloniale, explique Anne-Laure Amilhat Szary, professeure de géographie à l'université Grenoble-Alpes. Ces frontières ont été majoritairement décidées à distance. Elles sont la conséquence de négociations menées par des personnes disposant d'une faible connaissance du terrain, qui ont ensuite imposé ces frontières aux populations locales, sans les consulter. » Des caractéristiques qui, encore aujourd'hui, font de ces régions des lieux de revendications territoriales, de conflits frontaliers et de tensions interétatiques, surtout quand elles constituent, pour certains pays (comme le Cameroun avec le lac Tchad), le seul accès à des ressources d'importance stratégique. ■

NEUM / BOSNIE-HERZÉGOVINE

LA PETITE HISTOIRE Oui, la Bosnie-Herzégovine dispose d'un accès à la mer ! Ce trait de côte d'une dizaine de kilomètres coupe la Croatie en deux. La bizarrerie date du XVII^e siècle. A l'époque, la république de Raguse (actuelle Dubrovnik) voulait se protéger de Venise. Elle céda alors le territoire de Neum aux Ottomans pour créer une zone tampon.
ET AUJOURD'HUI ? La Croatie souhaite assurer la continuité de son territoire en construisant un pont jusqu'à la péninsule de Pelješac. Un projet approuvé par l'Union européenne, mais décrié par la Bosnie qui craint que certains bateaux ne puissent plus accéder à Neum, et que le tourisme sur place ne s'effondre.

RÉGION DE L'EXTRÊME-NORD / CAMEROUN

LA PETITE HISTOIRE Aux XIX^e et XX^e siècles, la région du lac Tchad s'est retrouvée au cœur des négociations pour la délimitation des frontières entre les différents empires coloniaux de la région. Elles aboutirent aux tracés actuels, plaçant le lac Tchad au croisement du Nigeria, du Niger, du Tchad et du Cameroun, dont la région de l'Extrême-Nord permet au pays d'accéder à cette réserve d'eau douce riche en poissons.
ET AUJOURD'HUI ? Des barres de fer plantées dans le lac marquent les frontières. De part et d'autre, les habitants souffrent de la raréfaction des ressources et des exactions des djihadistes de Boko Haram, qui ont trouvé refuge sur des îles.

TRAPÈZE AMAZONIEN / COLOMBIE

LA PETITE HISTOIRE La fin des guerres d'indépendance en Colombie, au Brésil et au Pérou au XIX^e siècle ne régla pas tous les différends frontaliers nés de la colonisation. La Colombie, qui revendiquait un accès au fleuve Amazone, obtint un accord avec le Pérou et le Brésil, signé en 1922 puis confirmé après la guerre colombopéruvienne de 1932-1933. Il entérinait la création du trapèze amazonien : un appendice colombien de 150 km de long sur 50 à 100 km de large.
ET AUJOURD'HUI ? Plaque tournante du trafic de drogue et d'armes, la zone grouille de soldats aux trois frontières.

KONGO CENTRAL / RÉP. DÉM. DU CONGO

LA PETITE HISTOIRE Cette province constitue le seul accès de la République démocratique du Congo (RDC) à la mer et coupe l'Angola de l'une de ses provinces, le Cabinda. Pendant la colonisation, alors que les Belges détenaient le Zaïre (aujourd'hui RDC) et les Français le Congo, l'Angola était aux mains des Portugais. En 1975, ces derniers lui ont concédé l'indépendance, et le Cabinda, qui souhaitait devenir un pays à part entière, fut rattaché à l'Angola.
ET AUJOURD'HUI ? L'accès aux ressources pétrolières et l'incertitude autour des frontières maritimes dans la région créent des tensions entre la RDC et l'Angola (dont la majorité de l'or noir est par ailleurs extrait au Cabinda).

LE DOIGT DE GALILÉE / ISRAËL

LA PETITE HISTOIRE Ce panhandle fut surnommé «doigt de Galilée» pendant le mandat britannique dans les années 1920, en raison de sa forme. Situé tout au nord d'Israël, à la frontière avec le Liban, ce territoire qui s'étire le long de la rive ouest du Jourdain, face au plateau du Golan, a été conquis en 1948 suite à l'intervention de forces paramilitaires sionistes qui ont expulsé les Arabes vivant sur place.

ET AUJOURD'HUI ? La zone est toujours un foyer de tensions géopolitiques et militaires. En 2014, des roquettes en provenance du Liban ont ainsi explosé en Galilée. D'autres, en provenance de Syrie, tombent régulièrement sur le plateau du Golan.

LE CORRIDOR DU WAKHAN / AFGHANISTAN

LA PETITE HISTOIRE Au XIX^e siècle, la Russie et la Grande-Bretagne s'affrontent. C'est afin d'éviter que les deux Empires coloniaux ne se touchent que le corridor du Wakhan, 210 km de long sur 20 à 60 km de large, a été créé en Afghanistan.

ET AUJOURD'HUI ? Des discussions sont en cours entre l'Afghanistan et la Chine afin de construire une route qui traverserait le corridor d'est en ouest. Un tour de force dans cette région montagneuse. Son tracé suivrait celui de la route de la soie et permettrait au voisin chinois d'accéder plus facilement aux richesses minières du pays.

CORRIDOR DE SILIGURI / INDE

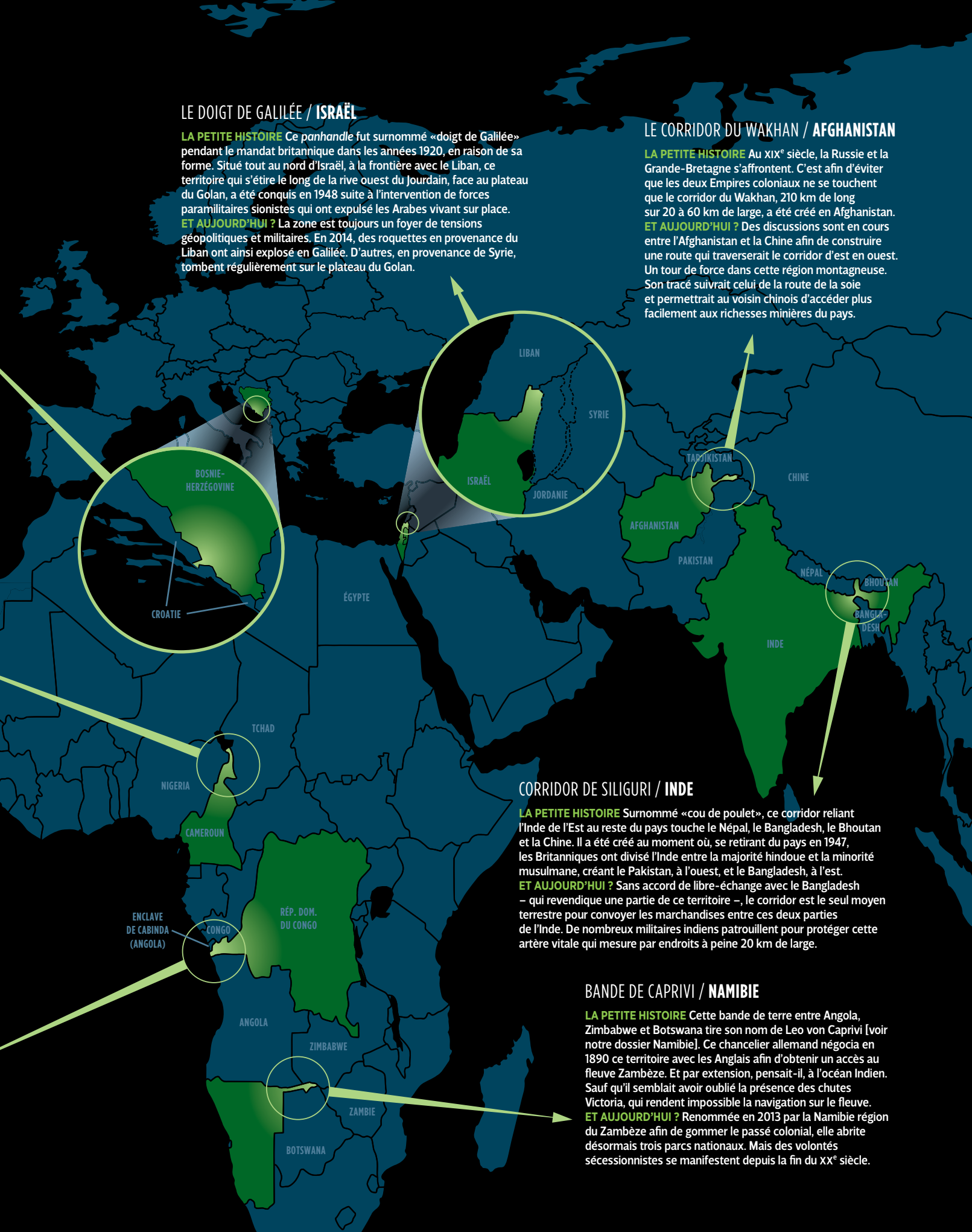
LA PETITE HISTOIRE Surnommé «cou de poulet», ce corridor reliant l'Inde de l'Est au reste du pays touche le Népal, le Bangladesh, le Bhoutan et la Chine. Il a été créé au moment où, se retirant du pays en 1947, les Britanniques ont divisé l'Inde entre la majorité hindoue et la minorité musulmane, créant le Pakistan, à l'ouest, et le Bangladesh, à l'est.

ET AUJOURD'HUI ? Sans accord de libre-échange avec le Bangladesh – qui revendique une partie de ce territoire –, le corridor est le seul moyen terrestre pour convoier les marchandises entre ces deux parties de l'Inde. De nombreux militaires indiens patrouillent pour protéger cette artère vitale qui mesure par endroits à peine 20 km de large.

BANDE DE CAPRIVI / NAMIBIE

LA PETITE HISTOIRE Cette bande de terre entre Angola, Zimbabwe et Botswana tire son nom de Leo von Caprivi [voir notre dossier Namibie]. Ce chancelier allemand négocia en 1890 ce territoire avec les Anglais afin d'obtenir un accès au fleuve Zambèze. Et par extension, pensait-il, à l'océan Indien. Sauf qu'il semblait avoir oublié la présence des chutes Victoria, qui rendent impossible la navigation sur le fleuve.

ET AUJOURD'HUI ? Renommée en 2013 par la Namibie région du Zambèze afin de gommer le passé colonial, elle abrite désormais trois parcs nationaux. Mais des volontés sécessionnistes se manifestent depuis la fin du XX^e siècle.



GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

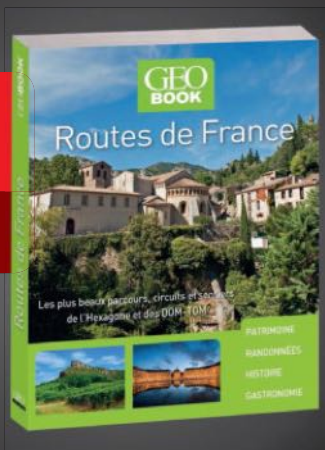
Découvrez les plus beaux parcours, circuits et sentiers de France !

Prix abonnés

22€*
,35

Prix non abonnés

23€
,50



À la fois beau livre et guide pratique, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour partir à la découverte de la France à travers 50 routes emblématiques, dans la tradition du magazine et de tous les ouvrages GEO.

Amateur de sport, fêru d'art, d'histoire ou encore de gastronomie, chacun trouvera son itinéraire. Que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances, partez sur les routes de France..

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM TOM
- Plus de 150 photographies et 50 cartes
- Une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites, allant du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle à la route des vins, en passant par le premier Tour de France ou la route des kiosques à danser
- Des doubles pages thématiques sur les tendances
- Des tableaux sur les périodes à préférer, le voyage à choisir en fonction de ses centres d'intérêt, de son budget, etc.
- Les principales informations touristiques et un descriptif détaillé de chaque route.

Edition 2017 • Format : 16,2 x 21,6 cm • 240 pages • Réf. : 13441

UNE AUTRE HISTOIRE DU MONDE

Décrypter l'histoire grâce à la science

Etudier, comprendre, décrypter et analyser l'histoire à une très grande échelle, du Big Bang à aujourd'hui selon une approche pluridisciplinaire où la biologie, l'astronomie, la géologie ou la chimie ne font qu'un avec l'histoire. Un concept inédit et un univers visuel passionnant.

Quel est le lien entre un téléphone portable et le naufrage du Titanic en 1912 ? Entre une momie de l'Égypte antique et un sandwich au jambon et au fromage tel qu'on en mange aujourd'hui ?

C'est à ces questions que cet ouvrage va tenter de répondre.

Format : 25,2 x 30,1 cm • 440 pages • Réf. : 13530



Prix abonnés

47€*
,45

Prix non abonnés

49€
,95



Prix abonnés

33€*
,20

Prix non abonnés

34€
,95

LA FABULEUSE HISTOIRE DES NUITS PARISIENNES

Que la fête commence !

Le Paris du XIX^{ème} siècle est la capitale des plaisirs et des divertissements en tout genre : cabarets et cafés concerts sortent de terre à toute allure, les revues de music-hall aux Folies Bergère suscitent un engouement grandissant, tout comme l'Opéra-Comique ou les théâtres et les bals des Grands Boulevards.

Des salles de cinéma prestigieuses, comme le Louxor ou le Rex, suivront. La magie opère également dans les cirques (Médrano, Cirque d'hiver), qui offrent aux habitants émerveillés de prodigieux spectacles.

Revivez cette époque trépidante à travers ces hauts lieux du divertissement parisien ! Un beau livre avec 3 superbes gravures en cadeau.

Format : 24 x 34 cm • 144 pages • Réf. : 13554





GRAND REPORTAGE

DÉCHETS L'OVERDOSE

PAR CÉCILE CAZENAVE (TEXTE) ET KADIR VAN LOHUIZEN (PHOTOS)



A Bantar Gebang, en Indonésie, c'est l'avalanche de débris. Sur cette décharge, la plus grosse de la planète, vivent des milliers de familles qui récoltent vieux textiles, papiers ou métaux pour les revendre.

CHAQUE JOUR, SUR TERRE, QUATRE MILLIONS DE TONNES D'ORDURES MÉNAGÈRES SONT PRODUES. L'ÉQUIVALENT DE 400 TOURS EIFFEL ! S'EN DÉBARRASSER EST UN CASSE-TÊTE. ENQUÊTE.



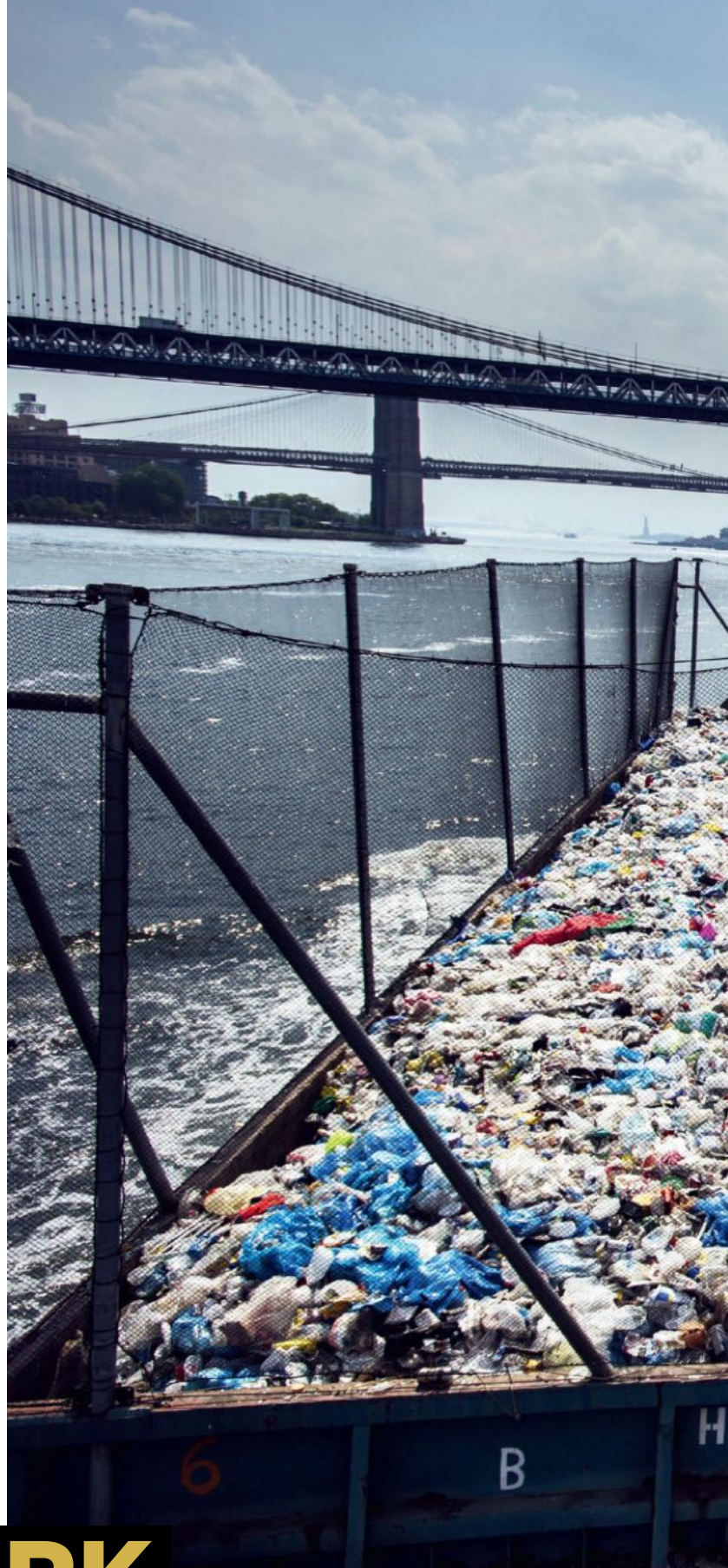
Remplie de résidus de plastique récoltés dans les quartiers du Bronx et du Queens, cette barge fonce vers l'usine de recyclage de Brooklyn, ouverte en 2013. 3 600 t de déchets naviguent chaque jour dans la baie : l'équivalent en poids de plus de 600 éléphants d'Afrique !

Big Apple est sans conteste l'une des mégapoles les plus *trash* du monde : chaque année, les 8,5 millions d'habitants génèrent plus de six millions de tonnes de déchets, soit 2,2 kilos par personne et par jour (comme la moyenne des pays de l'OCDE). Jusqu'au milieu du XX^e siècle, les New-Yorkais ne s'embarassaient guère : la plupart des ordures étaient déversées dans la mer. Aujourd'hui, elles sont surtout transférées, via le rail, la route et le fleuve, de la mégapole jusque dans des Etats proches (Pennsylvanie, Ohio...), où elles finissent le plus souvent dans des décharges. Mais, il y a trois ans, les autorités se sont enfin attaquées au problème : le maire Bill de Blasio, réélu en novembre dernier, a même avancé l'objectif – irréaliste ? – d'atteindre le «zéro déchet» en une quinzaine d'années ! Intitulé *One New York*, ce plan de bataille prévoit notamment de diminuer de 90 % les flux vers les dépotoirs en 2030 (par rapport aux niveaux de 2005). Et de favoriser le recyclage dans la ville même, en allouant des aides aux petites entreprises du secteur. La municipalité a aussi déjà déployé, auprès de trois millions de ses administrés, un programme spécifique de collecte de résidus organiques (épluchures, papiers gras, restes végétaux...), voués au compostage. Un premier bilan de cette opération devrait tomber courant 2018.



NEW YORK

POUR ÉVACUER DES





MONCEAUX DE POUBELLES : TRAINS, BATEAUX ET CAMIONS



APRÈS UN TRI MINUTIEUX, LES JAPONAIS FONT PARTIR UN





La famille Otsuka veille à ne pas se tromper de sac et respecte scrupuleusement les jours de collecte des poubelles.

MAXIMUM DE DÉTRITUS EN FUMÉE

TOKYO



Le Japon n'est pas encore un leader du recyclage, mais des usines (en h.) transforment déjà les bouteilles plastique en flocons utilisés pour la fabrication de nouveaux objets. L'essentiel des autres ordures est brûlé. Chaque jour, 240 t de détritrus combustibles atterrissent ainsi dans cet incinérateur (en b., la salle de contrôle). Une gestion des déchets contestée car elle génère des fumées toxiques, même si diverses précautions ont été prises pour éviter leur dispersion.

Tout nouveau Tokyoïte doit savoir qu'il existe ici trois grandes catégories de déchets : les combustibles (*moeru*), comme les papiers et les déchets organiques ; les incombustibles (*moe-nai*), comme le cuir, le verre cassé, les flacons et les sprays, les emballages alimentaires en plastique et les contenants de produits ménagers ; et enfin les recyclables (*risaikuru*), comme les cartons, les journaux, les magazines, les objets métalliques et les canettes, ainsi que les bouteilles en plastique et en verre. C'est selon cette règle de tri stricte qu'est organisée la collecte des 2,7 millions de tonnes d'ordures produites chaque année par les 9 millions d'habitants de la capitale. Tokyo met ainsi en avant son programme des «3R» : «réduire, réutiliser et recycler». Par exemple, à partir de vieux Smartphones récupérés, la cité fait fabriquer les 5 000 médailles qui seront distribuées lors des Jeux olympiques qu'elle organisera en 2020. Néanmoins, pour l'instant, le taux de recyclage de cette mégapole reste, à l'image de celui de l'ensemble du Japon, encore assez faible : 23 %. Les incombustibles partent en décharge, alors que la majorité des déchets finissent leur vie dans l'un des vingt et un incinérateurs high-tech situés en pleine ville. Ce qui a au moins un avantage : ces usines produisent électricité (169 000 foyers alimentés) et chauffage (piscines...).

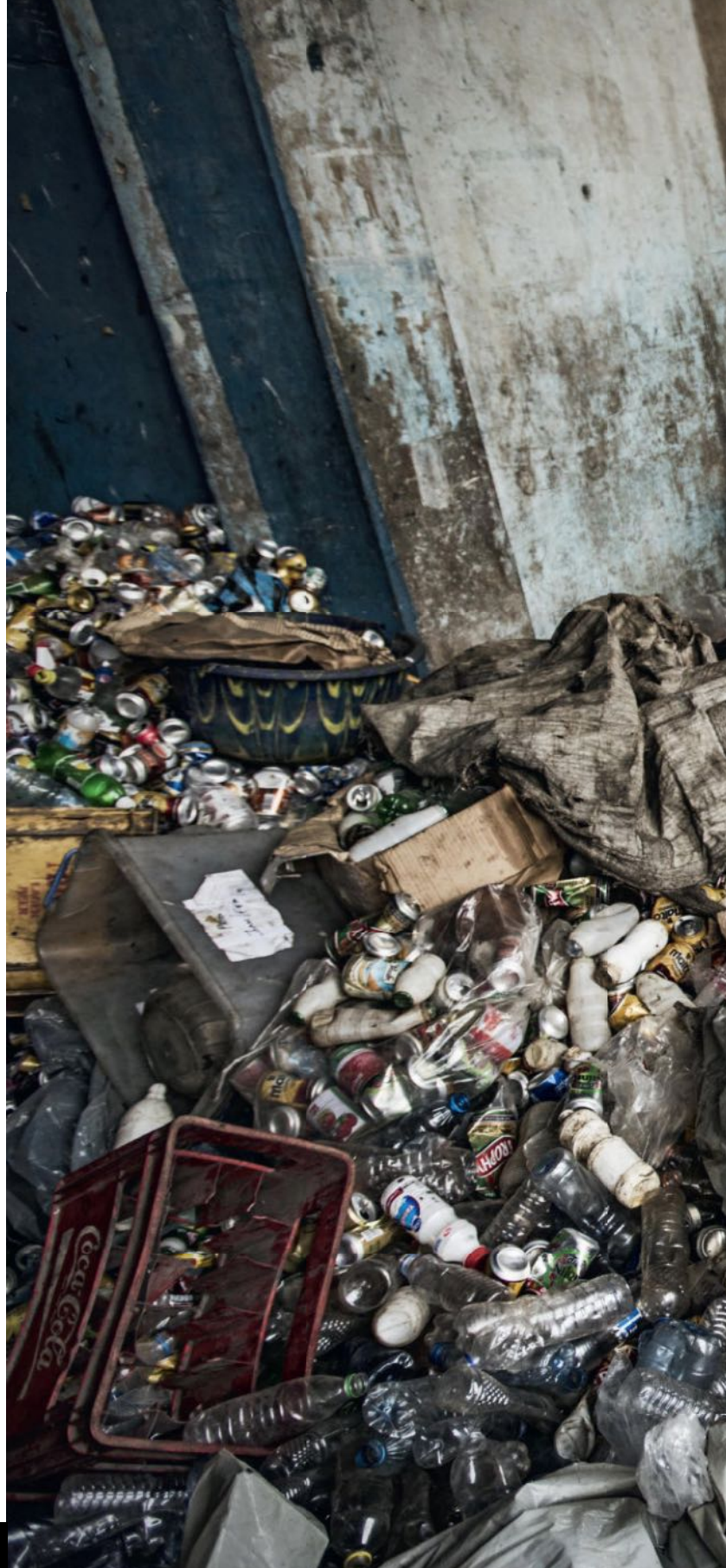
Les services publics sont défaillants, alors les initiatives privées se multiplient. Comme ici avec RecyclePoints : cette entreprise récompense les habitants qui leur ramènent des déchets réutilisables (papier, verre, bouteilles en plastique...) par des jetons échangeables ensuite contre des produits ou appareils ménagers.

Déjà vingt-deux millions d'habitants. Et la capitale économique du Nigeria ne cesse de croître, au rythme de 600 000 personnes par an en moyenne. Une augmentation de la population qui va inévitablement de pair avec celle des poubelles. Or le défi est déjà monumental : actuellement, entre 10 000 et 14 000 t d'ordures sont générées quotidiennement. Et moins de 70 % d'entre elles sont ramassées pour être acheminées vers l'un des trois dépotoirs à ciel ouvert (Solous, Olusosun et Eru-Elepe) de la ville. Résultat : les déchets sont partout. Certains Nigériens les utilisent même pour gagner du terrain sur la mer et construire dessus ! La municipalité, qui peine à mettre en place un véritable service public de collecte et d'autres solutions de gestion (par exemple les incinérateurs), vient de passer un contrat avec un opérateur privé, Visionscape, déjà présent dans quatorze pays. Elle a aussi officiellement interdit l'activité des *cart pushers* («pousseurs de chariot»), ces éboueurs informels qui glanent des débris recyclables dans les rues pour les revendre ensuite. En vain. «Les *cart pushers* jouent encore un rôle majeur, explique Côte Salvaire, chercheur à Sciences Po et spécialiste des déchets. Ce sont eux qui permettent de diminuer la quantité de rebut mis en décharge.»



LAGOS

DANS LA PLUS GRANDE VILLE





D'AFRIQUE, ALERTE AU DÉBORDEMENT !



Dans le centre-ville, peu de tri. Mais cela pourrait changer bientôt : la cité hollandaise voit dans le recyclage une source de revenus.



AMSTERDAM

PLUS QUESTION DE

L'ambition de la capitale hollandaise ? Transformer ses ordures en or. Il y a trois ans, le conseil municipal a adopté le plan *Amsterdam durable*, qui prévoit de développer le principe d'«économie circulaire». Autrement dit, de considérer et utiliser les déchets comme des ressources – sachant que chacun des 800 000 habitants en produit, en moyenne, 322 kg par an. Encore faut-il extraire de la poubelle commune ceux qui peuvent être recyclés. Or, avant 2015, seuls 19 % échappaient à l'incinération – les métaux essentiellement. L'objectif est de renverser la tendance, et d'atteindre 65 % d'ici à 2020. Mais les élus sont lucides : «Amsterdam est à la traîne», avouent-ils dans leur rapport. Le hic ? Par manque de place, les Amstellodamois trient rarement à domicile et, quand c'est le cas, ils doivent apporter leurs débris recyclables (pour l'instant, surtout du papier et du verre) à des points de collecte séparés. Mais leurs efforts pourraient payer. Et payer bien. Ainsi, la ville estime que la transformation des résidus organiques (le gaspillage alimentaire est endémique ici) en protéines pour le bétail, biogaz et bioplastiques pourrait à elle seule lui rapporter quelque 150 millions d'euros par an. Par ailleurs, un tiers des 1,5 million de tonnes de matériaux de construction importés chaque année pourraient être économisés grâce au recyclage.

Ces fragments de métaux (cuivre...) ont été récupérés dans des voitures parties à la casse, des appareils électroniques et ménagers ou des gravats de bâtiments démolis. La plupart seront revendus, principalement à l'export. Le recyclage permet de réaliser des bénéfices, tout en économisant les ressources naturelles.



BRÛLER LES REBUTS : ILS PEUVENT RAPPORTER GROS



L'entreprise CV Majestic Buana Group est une exception à Jakarta, où le recyclage reste embryonnaire. Ici, bidons d'huile et bouteilles d'eau sont méticuleusement collectés dans des sacs géants, avant d'être transformés en flocons de plastique, qui seront ensuite vendus en Chine.

On l'appelle simplement «la montagne». Bantar Gebang, à trente kilomètres de la capitale indonésienne, détient un sinistre record : celui de la plus grande décharge de la planète, avec plus de quarante millions de tonnes d'ordures entassées sur 110 ha et 25 m de haut. Auxquels viennent s'ajouter les 7 000 t de poubelles ramassées chaque jour auprès des dix millions d'habitants de Jakarta. Du coup, «la montagne» arrive à saturation. La municipalité espère prolonger sa durée de vie jusqu'en 2032 en enfouissant une partie des détritiques et en enveloppant le tout d'une bâche étanche (dite «géomembrane») pour éviter la pollution des sols et contenir les émanations issues de leur putréfaction : entre les dépotoirs et les incinérateurs, les déchets sont responsables de 3 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre. Mais Bantar Gebang n'est que la partie émergée de l'iceberg. Car à peine un tiers des ordures de Jakarta sont collectées. La grande majorité finit dans les treize cours d'eau et le réseau de canaux qui quadrillent la ville. D'où un engorgement, qui aggrave encore les inondations subies régulièrement par la mégapole. Autre conséquence : nombre de ces déchets sont charriés vers la mer. L'Indonésie est, après la Chine, le pays qui rejette la plus grosse quantité de plastique dans les océans.



JAKARTA

DANS L'ÎLE PARADISIAQUE



DE JAVA, ON PEINE À CONTENIR L'AVALANCHE



LES «PETITES MAINS» DU RECYCLAGE SONT ADOUBÉES



Sans ramasseurs de rue, pas de recyclage. Tel est le nouveau credo de São Paulo. Comme une douzaine d'autres villes du pays, la municipalité vient de reconnaître enfin l'indispensable travail des collecteurs informels. Le Brésil compte entre 400 000 et 500 000 éboueurs non-officiels, qui permettent de récupérer... 90 % des ordures ménagères ! Les autorités de São Paulo – douze millions d'habitants pour 12 000 tonnes de déchets par jour – soutiennent ainsi désormais vingt-deux coopératives, qui rassemblent un millier de « trieurs ». « Mais sur les 20 000 récupérateurs de la ville, la plupart préfèrent travailler seuls dans la rue, parce qu'ils gagnent mieux leur vie qu'à la coopérative. Le problème, c'est qu'ils se font encore souvent harceler par la police », tempère Manuel Rosaldo, sociologue à l'université de Berkeley (Californie) et spécialiste de la gestion des déchets. A titre de modèle, le chercheur cite Bogotá, en Colombie : la municipalité a recensé ses 14 000 « petites mains » du recyclage, puis leur a distribué un uniforme, gage de reconnaissance, et, surtout, elle les paye elle-même directement, pour chaque kilo collecté, à un prix supérieur à celui proposé par les grossistes privés.



PAR LES AUTORITÉS

SÃO PAULO



Proche de la ville, cette zone de stockage (en h. à g.) est la plus grande d'Amérique latine. Grâce à la pose de membranes de protection, l'enfouissement des déchets est moins polluant que les dépotoirs à ciel ouvert, qui contaminent les nappes phréatiques et les sols (métaux lourds...) et émettent du méthane, un gaz dont l'effet de serre est vingt-cinq fois plus puissant que celui du CO₂.



Au Brésil, beaucoup de chômeurs se tournent vers le tri. Comme cette famille de São Paulo (en b. à g.), qui récupère des canettes pour en extraire de l'aluminium. Dans la mégapole, des ramasseurs, comme Norma Soares de Castro (en h. à d.) ou José Carlos (en b. à d.), se sont organisés en coopérative. Eurico Saruhashi (au milieu), lui, a fait fortune dans le papier recyclé, qu'il exporte jusqu'en Chine. L'entreprise qu'il a fondée, Kaper, emploie une centaine de personnes.



RASOIRS, TÉTINES OU DOMINOS USAGÉS... MÊME DES PLAGES

New York, octobre 2017. Alors que se tenait l'assemblée des Nations unies, le secrétaire général de l'organisation a reçu une pétition signée par 190 000 internautes du monde entier, qui avaient été invités à devenir citoyens des Trash Isles, littéralement les «îles poubelle». Dans le même temps, dans un spot diffusé sur le Web, Al Gore, l'ancien vice-président américain, prêtait sa voix à une demande symbolique de reconnaissance par l'ONU de ce «nouvel Etat». Des graphistes ont même imaginé le design d'un passeport, d'un drapeau et de billets de banque d'une monnaie baptisée «débris»... Non sans humour noir, cette campagne de sensibilisation, menée par le site d'actualité et de divertissement LADBible et l'ONG américaine Plastic Oceans Foundation, voulait attirer l'attention sur un phénomène inquiétant : la persistance d'un amas de détritiques en plastique de la taille de la France au milieu du Pacifique. Un continent dont l'existence est attestée depuis deux décennies déjà : un certain capitaine Charles J. Moore fit cette peu ragoûtante découverte en 1997, lors d'une course nautique entre la Californie et Hawaii. Et depuis, des expéditions scientifiques ont permis de révéler et d'étudier quatre autres formations géantes de ce type, dans tous les océans. Les chercheurs les décrivent comme des «soutes de plastique» en suspension. Sous l'effet de l'eau salée et du soleil, les rebuts se décomposent en microfragments, la plupart d'un diamètre inférieur à cinq millimètres. Portés par les courants, ils forment de grands tourbillons. Une étude internationale menée conjointement par une dizaine de centres de recherche, dont l'institut français Ifremer, s'est appuyée sur vingt-quatre missions conduites entre 2007 et 2013 pour estimer l'étendue des dégâts : ces monstrueuses masses se composeraient d'au moins 5 250 milliards de particules, pour un poids total de 269 000 tonnes ! «Et il ne s'agit là que de ce qui flotte en surface, insiste François Galgani, océanographe spécialiste des déchets à l'Ifremer. On n'arrive pas à chiffrer ce qui s'accumule dans les fonds marins...» Seule certitude : c'est beaucoup plus encore ! Car chaque année, dans le monde, huit millions de tonnes de plastique, échappées des égouts, charriées et

vomies par les cours d'eau et dispersées par les courants, viennent alimenter ces dépotoirs immergés. Pour le bonheur des micro-organismes – surtout les bactéries et les microalgues – qui s'accrochent à ces résidus et finissent par former, avec leurs radeaux artificiels, un écosystème nouveau, appelé «plastisphère». Et qui pourrait avoir de graves répercussions sur les équilibres naturels...

Le plastique, ce matériau d'une extrême longévité, est devenu le symbole de notre société adepte du prêt-à-jeter. Notre planète va-t-elle être engloutie sous les poubelles ? Même les recoins les plus isolés et les plus déserts du globe sont susceptibles de se transformer en dépotoirs. Comme la petite île inhabitée d'Henderson, entre Chili et Nouvelle-Zélande, à plus de 5 000 kilomètres de toute ville ou de toute industrie, qui abrite la densité de déchets plastique la plus élevée de la planète (hors décharges officielles). La biologiste Jennifer Lavers, de l'Institut d'études marines et antarctiques de l'université de Tasmanie (Australie), explique avoir ainsi récolté, avec son équipe, 671 objets par mètre carré sur les plages d'Henderson : des briquets, des rasoirs, des brosses à dents, des tétines et des dominos, ou encore des gobelets et des bouchons qui servent de «maison» aux crustacés.

Dans le sud d'Hawaii, on a trouvé une roche faite de sédiments... et de résidus de plastique

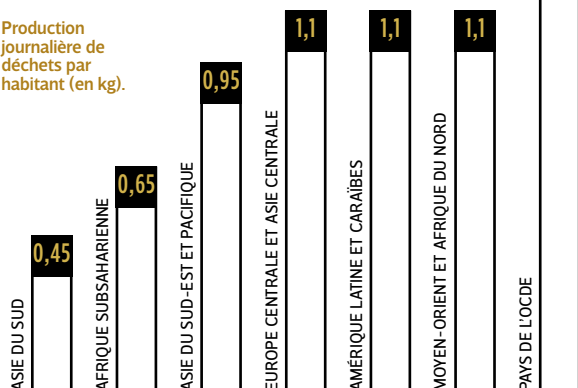
A l'image de ce qui se produit sur les côtes de cet atoll, la présence de nos déchets est partout si massive qu'elle est en passe de devenir un marqueur géologique. Dans les années 1970, des géologues français avaient proposé, sur le ton de la plaisanterie, une classification des couches stratigraphiques les plus récentes, en distinguant le Poubellien supérieur (après l'apparition des plastiques) du Poubellien inférieur (la période précédente). Des recherches menées sur la plage de Kamilo, dans le sud d'Hawaii, et rendues publiques en 2014 par la Geological Society of America, leur donnent tristement raison : ces travaux ont mis en évidence l'existence du «plastiglomérat», une nouvelle «roche» composée d'une importante concentration de résidus plastique fondus et agglomérés à des sédiments, fragments de lave basaltique et débris organiques. Ce matériau rivalise donc désormais avec l'aluminium, le béton et les particules radioactives artificielles pour devenir le marqueur de notre époque industrielle. Sera-t-il le «fossile» de notre temps ? Le sym-

D'ATOLLS DÉSERTS SONT ENVAHIES

QUELLE GABEGIE !

Les pays de l'OCDE, les plus riches, explosent la moyenne mondiale journalière, qui se situe à 1,2 kilo de déchets par habitant. Un Français, par exemple, jette 1,92 kilo par jour, contre 0,09 pour un Ghanéen.

Production journalière de déchets par habitant (en kg).

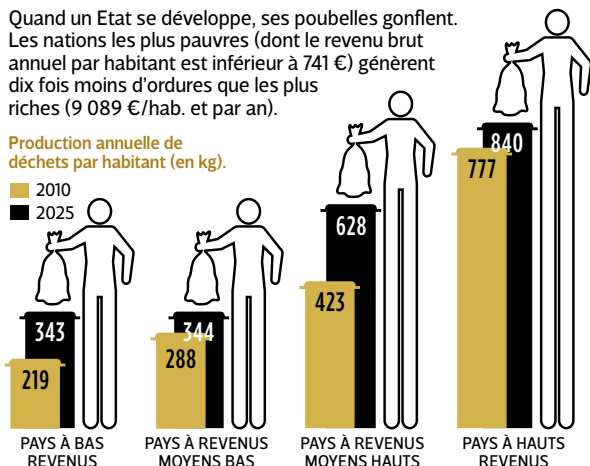


LES ORDURES, CES PRODUITS DE LUXE

Quand un Etat se développe, ses poubelles gonflent. Les nations les plus pauvres (dont le revenu brut annuel par habitant est inférieur à 741 €) génèrent dix fois moins d'ordures que les plus riches (9 089 €/hab. et par an).

Production annuelle de déchets par habitant (en kg).

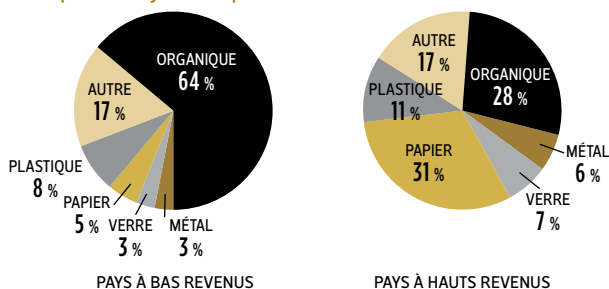
■ 2010
■ 2025



LE PAPIER, UN PROBLÈME DE RICHES

Résidus organiques, restes alimentaires et bois pour les plus pauvres ; emballages, déchets électroniques et papier pour les plus riches... Le contenu de la poubelle est fonction du revenu.

Composition moyenne des poubelles.



bole d'une nouvelle ère géologique ? Seuls les stratigraphes, qui ont la charge de définir l'échelle des temps géologiques, peuvent en décider officiellement. La réponse devrait tomber dans quelques années, quand l'Union internationale des sciences géologiques (IUGS) rendra son verdict et annoncera, peut-être, que la Terre est sortie de l'Holocène, période commencée il y a plus de 10 000 ans, pour entrer dans l'Anthropocène (l'ère où l'homme modifie irrémédiablement l'écosystème terrestre). Datant du milieu du XX^e siècle le moment où la planète a été transformée en poubelle géante.

Depuis 1945, avec la croissance économique, la quantité de déchets a explosé. Ce qui effraie l'équipe de chercheurs pilotée par Daniel Hoorweg, professeur à l'université de l'Ontario (Canada) et spécialiste du développement urbain auprès de la Banque mondiale, c'est la vitesse à laquelle le dépotoir planétaire gonfle. D'après leurs projections, les débris ménagers devraient passer de quatre millions de tonnes par jour aujourd'hui à plus de onze millions en 2100. Presque trois fois plus. «La masse des déchets croît plus rapidement que n'importe quelle autre pollution environnementale, y compris les émissions de gaz à effet de serre», remarque le spécialiste. En cause ? La conjonction de trois facteurs : l'accroissement démographique, l'urbanisation galopante et l'augmentation globale du niveau de vie. A même niveau de revenus, un citoyen génère deux fois plus d'ordures que son voisin de la campagne, qui utilise moins d'emballages et gâche moins de nourriture. Mais comme les habitants des villes sont statistiquement plus riches que les ruraux, un citoyen urbain est en réalité responsable en moyenne de quatre fois plus de déchets. En résumé, plus les villes grossissent et plus leurs occupants accèdent aux classes moyennes aisées et supérieures, plus les poubelles débordent. Les pays de l'OCDE, les plus riches du monde (dont la France), génèrent ainsi dix fois plus d'ordures que les nations les plus pauvres. En revanche, les poubelles y sont mieux gérées. On y enfouit plus de 40 % des déchets municipaux, tandis que plus de 20 % sont recyclés, environ 20 %, incinérés et plus de 10 %, compostés. Tandis qu'en Afrique subsaharienne, région la moins avancée de la planète, une moitié des poubelles sont ensevelies, plus de 40 % gisent dans des dépotoirs et à peine 2 % sont incinérées – il n'y a donc quasiment pas de recyclage formel.

●●● Or, toujours selon la Banque mondiale, ce sont les pays les moins développés qui, en raison de leur démographie et de leur urbanisation, produiront la majorité des déchets de demain. Heureusement, certains d'entre eux se préparent déjà à affronter cette avalanche d'ordures. Et font même figure de pionniers. Comme le Rwanda, qui vient d'inaugurer la première usine de démantèlement et recyclage de rebuts électroniques d'Afrique de l'Est. Ou comme les Philippines qui, en 2000, ont adopté une loi contraignant les collectivités territoriales à mettre en place des systèmes durables de gestion des ordures. Et depuis, des municipalités telles que Quezon City, dans le Grand Manille, affichent un taux de recyclage de 39 % (autant que la moyenne française !)... Mais force est de constater que la majeure partie de la planète doit encore composer avec des dépotoirs à ciel ouvert. Avec des moyens souvent dérisoires. Dans les pays où le ramassage et le traitement des ordures par les services publics sont défaillants, des collecteurs informels jouent un rôle crucial. Par exemple au Caire, en Egypte, où plus de 66 % des déchets sont pris en charge par des «petites mains» qui font office d'éboueurs recycleurs. Ces hommes, ces femmes et parfois ces enfants qui ont fait des détritiques leur gagne-pain seraient environ quinze millions à travers le monde, selon l'Alliance mon-

Des débris de verre s'amoncellent à Ryugasaki, au nord-ouest de Tokyo. L'entreprise Showa en recycle 350 t chaque jour.

de 23 ans, a levé plus de vingt et un millions de dollars par l'intermédiaire de sa fondation, The Ocean Cleanup. Alors que la phase de tests s'achève, il pense pouvoir ramasser la moitié de ce qui flotte au large du Pacifique Sud d'ici à cinq ans. Mais pour certains spécialistes, compte tenu de la hausse impressionnante des détritiques, ce type d'actions est dérisoire. «Ce sont des initiatives louables sur le principe, mais dont on peut douter d'un point de vue technique, souligne François Galgani, de l'Ifremer. L'interdiction des sacs plastique semble une mesure bien plus efficace que la collecte de millions de fragments dans le grand large.»

Les pays pauvres ont été les premiers à prohiber les sacs de caisse à usage unique

Aujourd'hui, 95 % des emballages plastique finissent au rebut après une très courte période d'utilisation. Avec un bilan terrible : d'ici à 2050, si la tendance actuelle se confirme, la production de ce matériau sera responsable, dans le monde, de 15 % des émissions de gaz à effet de serre et de 20 % de la consommation de pétrole. Sus donc au plastique ! Alertés par les images des cadavres d'animaux marins (tortues, cachalots...) échoués chaque année suite à l'ingestion de kilos de ce matériau, les pays en développement ont vite réagi. Notamment contre le plus aberrant des objets : le sac de

IL Y A BOUTEILLE ET BOUTEILLE : EN VERRE, ELLE

diale des récupérateurs. Ce réseau implanté dans vingt-huit pays, particulièrement en Amérique latine, en Asie et en Afrique, tente de fédérer ces artisans du recyclage pour mieux les défendre. Notamment parce qu'ils courent de gros risques. En mars dernier, l'effondrement d'une large partie de la décharge de Koshe, principal site de stockage d'Addis-Abeba, la capitale éthiopienne, causait la mort de 113 personnes. Un mois plus tard, le dépotoir de Kolonnawa (près de Colombo), haut de quatre-vingt-dix mètres, s'écroulait sur vingt-neuf Sri-Lankais... Des accidents spectaculaires, doublés du danger à vivre au quotidien à proximité de la fange. Les enquêtes menées par l'agence ONU-Habitat montrent par exemple que, dans les zones où les déchets ne sont pas collectés régulièrement, l'incidence des diarrhées est deux fois plus forte, et celle des infections respiratoires aiguës, six fois plus élevée que dans les zones où les tournées de ramassage sont fréquentes.

Bien sûr, le défi de la collecte des ordures suscite nombre de projets. Le plus médiatique du moment : un système de pièges flottants destiné à capter en surface les détritiques accumulés dans les océans. Son inventeur, Boyan Slat, un Néerlandais

caisse à usage unique. Le Bangladesh, plusieurs Etats de la fédération indienne, la Chine, le Rwanda, le Gabon, le Togo, l'Afrique du Sud, le Tchad, le Mali et la Mauritanie ont été les premiers à bannir les fameuses «poches». La France a suivi, en juillet 2016. Avant l'interdiction, cinq milliards de sacs étaient distribués gratuitement en caisse chaque année dans l'Hexagone. Durée moyenne d'utilisation : vingt minutes – le temps de rapporter ses achats à la maison. Alors que ces sacs mettent jusqu'à 400 ans pour se dégrader dans la nature. «Nos déchets s'accumulent en tas, mais produisent aussi des "creux" : fabriquer un objet dont on ne fait presque rien, c'est épuiser bêtement nos ressources», explique Christian Duquennoy, spécialiste des déchets à l'Institut national de recherche en sciences et technologies pour l'environnement et l'agriculture (Irstea) et auteur des *Déchets : du big bang à nos jours* (éd. Quae, 2015).

Ne vaudrait-il pas mieux alors considérer les déchets comme une ressource ? Ne plus rien perdre des matières utilisées dans les biens de consommation en les recyclant à l'infini ? Industriels et ingénieurs commencent à concrétiser ce rêve d'alchimiste. A Bruxelles, on peut boire de la bière ●●●

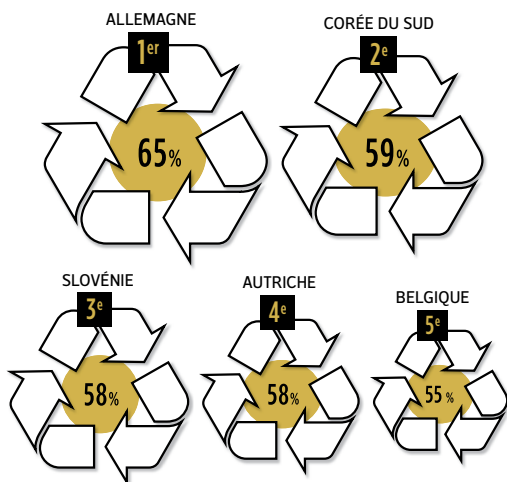


SE RECYCLE À L'INFINI, EN PLASTIQUE, TROIS FOIS MAXIMUM

LES CHAMPIONS DE LA RÉCUP'

Les pays de l'OCDE, responsables de 44 % du volume mondial d'ordures, sont les plus performants en matière de recyclage. Malgré un taux de recyclage correct (39,5 %), la France se situe sous la moyenne européenne (45 %).

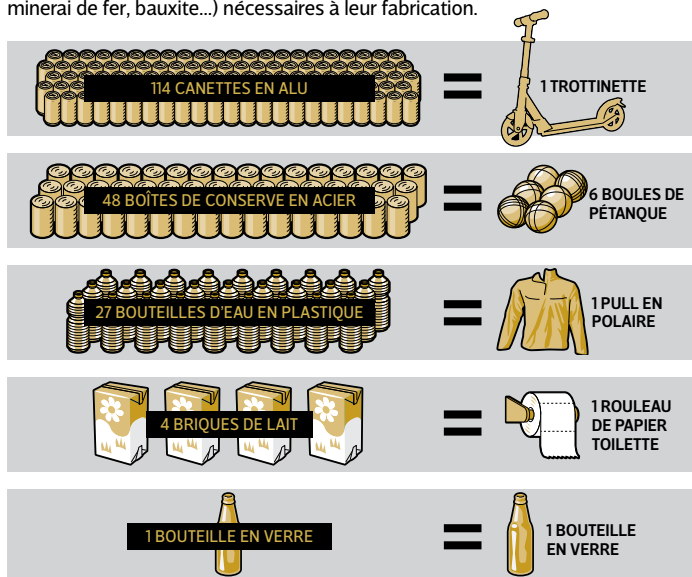
Pourcentage cumulé des déchets municipaux recyclés ou compostés.



Source : OCDE 2013.

RIEN NE SE PERD, TOUT SE (RE)TRANSFORME

Le verre, l'acier des boîtes de conserve, l'aluminium des canettes... Ces matières sont faciles à recycler pour produire de nouveaux objets. Et plus besoin alors de puiser dans les ressources naturelles (silice, minéral de fer, bauxite...) nécessaires à leur fabrication.



LES DÉCHARGES MONSTRES

Les sites de stockage peuvent prendre plusieurs visages : enfouissements sécurisés ou dépotoirs à ciel ouvert. Les 50 plus grosses décharges du monde ont un impact direct sur la santé de 64 millions de personnes.

Quantité de déchets dans les principales décharges, en millions de tonnes.

40,4	BANTAR GEBANG, INDONÉSIE
30	ESTRUTURAL, BRÉSIL
27,7	DANDORA, KENYA
24,5	OLUSOSUN, NIGERIA
21	LA DUQUESA, RÉP. DOMINICAINE



LE SEUL «BON» DÉCHET SERAIT

... brassée à partir du pain invendu dans les supermarchés. Londres fait rouler certains de ses bus à impériale avec du biocarburant à base de marc de café. A Paris, le Relais, spécialiste de la collecte de vieux vêtements, produit un isolant thermique et acoustique (le Métisse). Et à Eskilstuna, près de Stockholm, le premier centre commercial du monde entièrement dédié aux produits de seconde main vient d'être inauguré, avec centre de dépôt-tri des poubelles et surtout magasins de déco, d'électronique, de jouets... Outre celui d'arrêter de gaspiller, ce concept d'«économie circulaire» possède un autre avantage : il crée des emplois et génère de l'argent. Selon le Bureau international de la récupération et du recyclage, le secteur officiel du recyclage, en pleine croissance, emploie déjà dans le monde 1,6 million de personnes, qui traitent chaque année plus de 600 millions de tonnes de matières réutilisables, pour un chiffre d'affaires global de 170 milliards d'euros.

Mais tous les matériaux ne sont pas égaux devant le recyclage : le verre peut se réutiliser à l'infini et le papier jusqu'à six fois, mais le plastique, lui, ne se recycle que deux ou trois fois. Et encore faut-il que, dans un même objet, le matériau soit «pur». Or, la plupart du temps, différentes molécules de plastique sont mélangées dans un même produit. «Pour chaque type, les propriétés, comme la tem-

pérature de fusion, sont particulières, souligne l'expert des déchets de l'Irstea Christian Duquennoi. Réutiliser des mélanges de polymères est très difficile. Un peu comme vouloir reconstituer des œufs alors qu'on a déjà fait une omelette.» Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner un pot de yaourt. Généralement constitué de polypropylène (PP), il finit rarement dans la poubelle réservée au tri sélectif. Mais même lorsque c'est le cas, il achève quand même le plus souvent sa course à la décharge ou à l'incinérateur : bien trop léger et trop peu valorisable, disent les industriels du recyclage. Bref, pas assez rentable. S'il n'est pas brûlé, peut-être ce pot deviendra-t-il le nouvel habitat d'un crabe du Pacifique... «Dans le monde du déchet, la solution miracle n'existe pas, insiste Christian Duquennoi. La priorité absolue, c'est la réduction des détrit, c'est-à-dire la réutilisation des matériaux et le réemploi, sans transformer la matière.»

Le seul bon déchet serait finalement... celui qui n'est jamais produit ! D'abord porté aux Etats-Unis par des citoyens militant contre l'ouverture d'incinérateurs, le mouvement du «zéro déchet» (zero waste en anglais) est en train de gagner tous les continents. De plus en plus de municipalités s'emparent du concept. Capannori, 46 000 habitants, près de Pise, en Italie, est pionnière en la matière. Cette ville a réussi, en moins de dix ans, à réduire

ILS DURENT DES MOIS, VOIRE DES ANNÉES

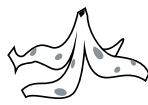
Le temps de dégradation naturelle d'un détrit est souvent plus long qu'on l'imagine. En la matière, il n'y a pas de petit déchet.



MOUCHOIR EN PAPIER
3 mois



JOURNAL
3 mois à 1 an



PELURE DE FRUIT
3 mois à 2 ans



ALLUMETTE
6 mois



MÉGOT
1 à 5 ans



CHEWING-GUM
5 ans



PLANCHE DE BOIS
13 à 15 ans



Vision apocalyptique : 5 000 Nigériens fouillent chaque jour la fange d'Olusosun, près de Lagos, dans l'espoir d'y dénicher des matériaux recyclables. Comme eux, quinze millions de personnes dans le monde «récupèrent» pour survivre.

FINALEMENT CELUI QUI N'EST JAMAIS PRODUIT

de 40 % sa production de déchets ménagers (et à recycler plus de 80 % de ce qui restait). Un modèle qui a inspiré Roubaix. Il y a trois ans, une centaine de familles se sont portées volontaires pour tenter de réduire de moitié le volume de leur poubelle. Presque toutes y sont parvenues. Mieux : un quart d'entre elles ne produisent désormais plus que cinquante kilos de déchets annuels par personne, soit quatorze fois moins qu'un Français moyen. La mairie avait proposé quatorze ateliers aux participants, pour leur réapprendre à composter, à réparer, à mieux stocker les aliments pour allonger leur durée de vie, à fabriquer leurs propres produits ménagers... Le résultat est aussi écologique qu'économique. Comme en témoignent les Nieuwjaer, un couple de sexagénaires : leurs efforts leur ont permis, dès la première année, d'économiser 250 euros chaque mois en moyenne ! «En très peu de temps, ces habitants ont réussi à changer complètement de mode de vie et à récupérer du pouvoir d'achat», insiste Alexandre Garcin, l'adjoint à l'environnement qui a lancé le projet. Le *zero waste* a aussi séduit San Francisco (Etats-Unis), Buenos Aires (Argentine), Alaminos (Philippines), Kamikatsu (Japon), Ljubjana (Slovénie), Pune (Inde), etc.

Certains de ses adeptes poussent d'ailleurs le concept à l'extrême. Comme Béa Johnson, Française installée en Californie, qui fait le tour du

monde pour prêcher la bonne parole. Avant sa «conversion», la famille de quatre personnes de cette diplômée en stylisme de 43 ans remplissait une poubelle de 240 litres chaque semaine. Aujourd'hui, Béa entasse dans un bocal d'un litre leur production annuelle de détritrus ! Son livre *Zéro déchet* (éd. J'ai lu, 2015) a été traduit en dix-sept langues et l'édition chinoise sort cette année. Elle y détaille la méthode des adeptes du *zero waste* : allonger la durée de vie des biens, recycler et, surtout, consommer moins. Ce qui suppose d'adopter un nouveau mode de vie : peser ses ordures pour en prendre vraiment la mesure, refuser l'emballage, acheter en vrac, réparer les objets, se mettre au troc, composter les résidus organiques...

Reste à savoir si ces initiatives individuelles ou collectives peuvent devenir des politiques publiques de grande ampleur. «Notre poubelle domestique ne représente, hélas !, que 3 % de notre production d'ordures, souligne Christian Duquennoy, le chercheur de l'Irstea. Il faudrait s'attaquer aux volumineux déchets du bâtiment ou de l'agriculture. Mais ces démarches ont au moins une vertu : celle de nous faire regarder nos déchets en face.» Pour, espérons, changer nos (mauvaises) habitudes avant que la planète ne se transforme en décharge. ■

Cécile Cazenave



BOUTEILLE EN VERRE
**4 000
à 5 000 ans**



BRIQUET JETABLE
**10 à
100 ans**



BOÎTE DE CONSERVE
100 ans



BOUTEILLE
EN PLASTIQUE
**100 à
1 000 ans**



CANETTE EN ALU
**200
à 500 ans**



SAC
PLASTIQUE
450 ans



POLYSTYRÈNE
EXPANSÉ
1 000 ans



CARTE À PUCE
1 000 ans

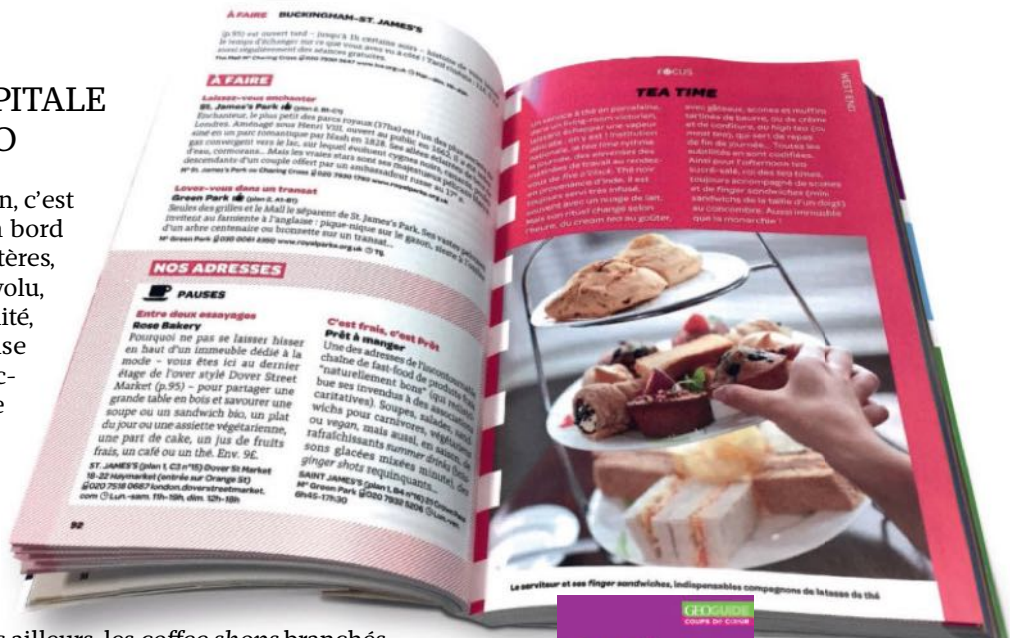


DÉCOUVREZ DES VIDÉOS
SUR bit.ly/geo-waste-in-the-world

EN LIBRAIRIE

LE MEILLEUR DE LA CAPITALE BRITANNIQUE AVEC GEO

A deux heures vingt de Paris en train, c'est toujours le même étonnement. En bord de Tamise, Londres joue de ses mystères, de la majesté d'un passé jamais révolu, des audaces d'une évidente modernité, de l'effervescence d'une foule dense et bigarrée. Palpitant, vibrant et électrisant, le London *so pop* est une ville qui *rocks* ! L'inébranlable cérémonie du *tea time*, le flegme des Horse Guards paradant devant Buckingham Palace à l'heure de relever leurs compagnons, les gratte-ciel toujours plus nombreux, toujours plus hauts, les *street food markets* où l'on goûte aux saveurs de tous les ailleurs, les *coffee shops* branchés où souffle un vent bohème... cette «ville-monde» semble vouloir défier l'espace comme le temps. Idéal pour les courts et moyens séjours, ce GEOGuide propose le meilleur de Londres avec, bien sûr, les sites et visites incontournables, mais aussi les adresses qui valent le détour, divers itinéraires et circuits à thème, les bons plans et conseils des habitants de chaque quartier, un reportage inédit pour sortir des sentiers battus et toutes les infos utiles pour réussir son voyage. Ne reste qu'à régler sa montre à l'heure anglaise.



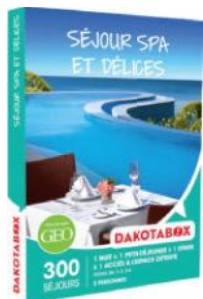
GEOGuide Coups de cœur, Londres, éd. GEO/Gallimard, 11,90 €, disponible en librairie.

HÉLICO OU DÎNER DE CHEF ? UN CHOIX CORNÉLIEN

Un itinéraire gourmand, une escapade relaxante, un voyage en montgolfière... Dix coffrets cadeaux développés par Dakotabox et GEO, regroupant plus de 2 500 expériences inoubliables, invitent à profiter d'une parenthèse 100 % plaisir : un séjour savoureux, un voyage de trois jours en Europe ou, pourquoi pas, une escale au bord de l'eau... Et, grâce à la nouvelle gamme Aventure, à vivre des expériences riches en émotion,

comme un vol en hélicoptère, un saut à l'élastique ou en parachute. Le tout grâce à des partenaires rigoureusement sélectionnés, pour vous laisser les plus beaux souvenirs.

Rendez-vous en magasin et sur le site dakotabox.fr pour découvrir les dix coffrets cadeaux. De 49,90 € à 279,90 €.



DEGAS, L'ARTISTE DU MOUVEMENT



Quitte à rendre, de son propre aveu, son art «peu spontané». A la fois intime et universel, cet éternel Parisien observait tout. Il aimait fréquenter les coulisses avec les danseuses, entrer dans le quotidien des femmes, repérer les gestes et attitudes qui échappent au reste du monde, ce dont témoignent ses toiles. Agrémenté de belles illustrations et de textes passionnants, conçu comme un parcours au musée, ce livre propose une approche unique de l'œuvre de Degas, qui rend la visite particulièrement belle.

Degas, l'art du mouvement, éd. GEO ART, 35 €, disponible en librairie.

VOYAGE

UNE CROISIÈRE GEO AU FIL DES GRANDS LACS AMÉRICAINS

En partenariat avec Ponant, GEO vous emmène entre Etats-Unis et Canada pour une croisière inédite sur les lacs Ontario, Erié, Huron et Michigan. A bord du *Champlain*, un yacht cinq étoiles de 132 cabines et suites seulement et en présence d'Eric Meyer, rédacteur en chef de GEO, vivez des moments rares à la découverte des grands lacs d'Amérique du Nord.



iStock

Croisière GEO/Ponant, du 6 au 16 octobre 2019, 11 jours/10 nuits, à partir de 6 920 € par personne (taxes portuaires incluses). Tél. : 0 820 20 31 27, 0,09 € TTC/min. ponant.com

EXPOSITION

LA SPLENDEUR DE LA PLANÈTE À L'HONNEUR À VERDUN

Le photographe Thierry Suzan et GEO se sont associés pour révéler les merveilles du monde d'aujourd'hui, à travers un ouvrage intitulé *La beauté sauvera le monde*.

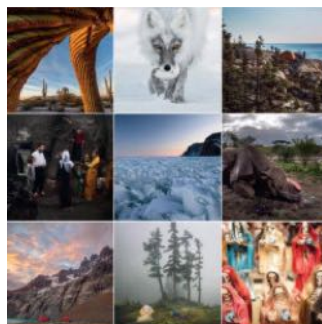
Et la ville de Verdun se propose de relayer ce message humaniste, incitant à la réflexion et à la sauvegarde de la nature, en exposant les photos du livre le long d'un saisissant parcours-exposition, allant du Mémorial jusqu'à dans les rues de la ville. Une invitation à la prise de conscience, dans une ville marquée par l'Histoire.

La beauté sauvera le monde, exposition photographique à ciel ouvert, à Verdun, jusqu'au 31 août. A retrouver en librairie : *La beauté sauvera le monde*, 224 pages, éd. GEO, 29,95 €.



SUR INTERNET

SUIVEZ GEO SUR INSTAGRAM



Chaque jour, des images inédites, des vidéos, des stories, à New York, au Tibet ou en Irak... Retrouvez le travail des photographes qui partent pour nous sur le terrain aux quatre coins de la planète. Il vous suffit de suivre notre compte @magazinegeo sur Instagram. Bon voyage !

[instagram.com/magazinegeo](https://www.instagram.com/magazinegeo)

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20h05

4 février Le Vietnam au chevet des pangolins (43'). *Inédit.* Le pangolin est l'un des mammifères les plus menacés au monde : en Asie, la chair de ces fourmiliers est des plus appréciées. Au Vietnam, un centre vétérinaire soigne les animaux confisqués par les agents des douanes, puis les relâche dans la nature.

11 février Au nord de l'Ecosse, les sauveteurs en mer (43'). *Inédit.* Dans l'archipel des Orcades, au nord de l'Ecosse, les bénévoles du service de sauvetage en mer sont sur le qui-vive tous les jours et risquent souvent leur vie pour sauver celle des autres. Ici, par gros temps, l'océan peut être un piège mortel.

18 février Venise en hiver (43'). *Rediffusion.* Difficile d'imaginer Venise sans touristes... Mais en janvier, lorsque la Sérénissime est en proie aux hautes eaux (l'*acqua alta*), à la pluie et au froid, les habitants peuvent se la réapproprier.

25 février Canada, les aventures d'une sage-femme dans les Badlands (43'). *Inédit.* Etre sage-femme dans les «mauvaises terres» du sud-est de l'Alberta, c'est une aventure ! Dans ce paysage de prairies et de canyons arides, il faut parfois faire 250 km de route pour aller voir une patiente.



arte

S. Streckhardt / MedienKontor

À LA RADIO

franceinfo : Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : la Namibie ■ La côte nord-est du Groenland, le trésor le mieux gardé de l'Arctique. ■ Reportage autour du monde : déchets, l'overdose ■ Regard : ce que j'ai mangé cette semaine.

Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

ABONNEZ-VOUS À GEO ET



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ?
Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

Abonnez-vous en 4 clics !

SIMPLE, RAPIDE, je souscris à ces offres d'abonnement GEO sur internet.

1

RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT
www.prismashop.fr



2

CLIQUEZ SUR
« **MON OFFRE MAGAZINE** »

Mon offre magazine



3

SAISISSEZ LE CODE
OFFRE MAGAZINE
PRÉSENT DANS LE
BON D'ABONNEMENT

VOTRE CODE OFFRE





6 numéros par an

Tous les deux mois, retrouvez avec GEO Histoire une **fresque complète d'un grand moment de notre histoire** ! Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire**.

4

CHOISISSEZ VOTRE OFFRE :
OFFRE LIBERTÉ 6^{€25}/MOIS OU
OPTION COMPTANT 1 AN - 79^{€90}
OU GEO SEUL 55€

**+ Je bénéficie
des frais de ports
OFFERTS**



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ J'opte pour l'Offre Liberté :

GEO + GEO HISTOIRE

(18 n^{os} / an) pour 6^{€25}/mois au lieu de 9^{€35}*

Je recevrai l'autorisation de
prélèvement automatique à remplir.
J'ai bien noté que je pourrais résilier
ce service à tout moment par simple
lettre ou appel.

› 0€ aujourd'hui

› Sans frais supplémentaire

› Payez en petites mensualités

MEILLEURE
OFFRE

☐ J'opte pour l'Offre Comptant :

GEO + GEO HISTOIRE

(1 an - 18 n^{os}) pour 79^{€90} au lieu de 112^{€20}*

☐ Je préfère m'abonner à GEO SEUL (1 an - 12 n^{os})
pour 55€ au lieu de 70^{€80}*

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

☐ Mme ☐ M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal :

Ville : _____

MERCI DE
M'INFORMER
DE LA DATE DE
DÉBUT ET DE
FIN DE MON
ABONNEMENT

Tél.

E-mail : _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° :

Date d'expiration : /

Cryptogramme :

Signature : _____

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. ** À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

VOTRE CODE OFFRE



GEO468D



LE MOIS PROCHAIN

Agefotostock



KYOTO L'ESPRIT DU JAPON

Entre jardins secs, cuisine monastique et codes mystérieux, nos reporters ont poussé les portes des temples de l'ancienne capitale, à la rencontre des hommes et des femmes qui les font vivre. Et enquêté plus loin dans la région du Kansai, l'un des plus beaux sanctuaires de la culture japonaise.

Et aussi...

- **Regard.** Le décorum des bastions communistes de Russie, d'Italie, du Népal...
- **Découverte.** Le détroit de Béring à l'heure de la grande migration des morses.
- **Grand reportage.** Le Sénégal parie sur le solaire pour sortir des ténèbres.
- **Découverte.** Qualité de vie, nature... Aux Etats-Unis, c'est la ruée vers l'Oregon.

En vente le 28 février 2018

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

Abonnements : prismashop.geo.fr

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : **01 73 05 45 45**

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barougier (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065)

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (6089),

Léa Santacrocce, rédactrice (4738), Elodie Montréer, cadreuse-

monteuse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084),

Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarde (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Valérie Doux, Gaëtan Lebrun et Hugues Piolet.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (6424),

Amandine Lemaignan (5694)

Trading manager : Alice Antunes (4659), Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Eutrophisation : Ptot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2018. Dépôt février 2018,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

A R P P

autorité de

régulation professionnelle

Notre publication adhère à l'autorité de régulation professionnelle et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



COLLECTION LINVOSGES PRINTEMPS/ÉTÉ 2018

La collection Linvosges Printemps/Été 2018 se décline autour de 3 thèmes : Une envie d'ailleurs, Direction la campagne et Arrivée à bon port. Toile d'ailleurs : une toile de Jouy réinventée avec des animaux exotiques sur fond couleur sable rehaussée d'un bourdon couleur terre cuite. Percale 100 % Coton. Imprimée.

Housse de couette, 2 faces imprimées, existe en 4 tailles. 240 x 220 m : 125 €,

Taie oreiller 2 faces imprimées, volant finition bourdon 65 x 65 : 24 €. www.linvosges.com



HUILE PRODIGIEUSE® RICHE

En hiver, la peau aime s'envelopper dans des formules riches, particulièrement les peaux très sèches et sensibles. Pour leur plus grand plaisir, le soin mythique de Nuxe se décline en version « enrichie » à adopter dès l'arrivée du froid. L'huile Prodigueuse® Riche offre une expérience de nutrition sensorielle intense, avec sa formule boostée en huiles végétales précieuses et sa texture unique sans silicone, qui réussit le prodige de nourrir intensément, réparer et satiner sans fini gras.

Prix indicatif du flacon 100ml : 35,50 €. www.nuxe.com

UNE DOUCHE DE MIEL !

Notre corps va se délecter de ce tout nouveau gel douche Festin Royal, imaginé par Baija, la plus émouvante des marques d'instituts. Son parfum de miel caramélisé est un festin enchanteur qui distille ses souvenirs tendres et réconfortants. Ce gel douche ultra doux reste fidèle aux valeurs fondatrices de Baija. Il est fabriqué en France, composé à 98,3 % d'ingrédients naturels et offre à la peau tous les bienfaits de l'huile de coco pour lui permettre de retrouver toute sa douceur. Il nettoie avec délicatesse et laisse sur le corps un délicat voile protecteur au parfum sucré.

Prix indicatif du gel douche Festin Royal : 10,90 € le flacon de 250 ml.

Tous les produits Baija sont disponibles en spas, instituts de beauté, boutiques senteur, chez Beauty Monop, et sur les sites www.baijashop.com et www.sephora.fr



NEWPORT CONNECT DE MICHEL HERBELIN, UNE CONNEXION EN TOUTE DISCRÉTION

La Newport Connect est une montre dite intelligente. Elle notifie la réception d'appels et de messages, elle optimise le bien-être physique de son porteur : capteur d'activité et suivi du sommeil sont complétés par un coaching dynamique. Également utile en voyage, elle se met automatiquement à l'heure en cas d'un changement de fuseau horaire, tout en gardant en mémoire l'heure de la ville d'origine. Facile à utiliser, la Newport Connect fonctionne avec l'application MMT-365, disponible pour iOS et Android. Mémoires jusqu'à 30 jours sur la montre, les données collectées peuvent être sauvegardées sur le Cloud, et restaurées si besoin. En cas de notification d'appels et de messages reçus sur le téléphone portable, la montre vibre : les deux aiguilles se positionnent sur Phone.

A partir de 690 €. Points de vente : 03.81.68.67.67 et sur www.michel-herbelin.com



CALMOSINE ALLAITEMENT

Boire, bien manger et être en bonne forme font partie des clés du succès de l'allaitement. Pas toujours évident avec l'arrivée de bébé ! Les premières semaines de l'allaitement sont les plus délicates. Les laboratoires Laudavie avec Calmosine Allaitement proposent d'accompagner les mamans pour qu'elles réussissent leur allaitement. Développée avec le soutien de sages-femmes, cette formule naturelle aide les mamans à avoir du lait en quantité mais aussi à récupérer de la fatigue et à ne pas craquer nerveusement. Recommandée dès les premiers jours de l'allaitement, à la sortie de la maternité, ou lorsque la maman allaitante a besoin d'un regain de confiance et de vitalité. Ultra-pratique en dosettes, elle est agréable à boire pure ou diluée dans un grand volume d'eau (2 fois par jour). Sans sucre.

Disponible en pharmacie au prix indicatif de 14,90 €.



PERTE DE CONCENTRATION ET DE MÉMOIRE ?

Les comprimés naturels Cerveau Clair apportent en quelques heures des vitamines aux zones de la concentration et de la mémoire du cerveau. Ils contiennent des nutriments (L-théanine, Grenade, Pin maritime, Noix, Vitamine B et Iode) dont l'efficacité est scientifiquement prouvée pour améliorer la performance mentale et les fonctions cognitives, comme la mémoire, l'attention et la concentration.

Disponible en pharmacie au prix indicatif de 28 € la boîte de 60 comprimés Code ACL 2951863. New Nordic vous répond au 01.40.41.06.38 (tarif local) www.vitalco.com





A Séoul, on cherche à rattraper le temps perdu

Géographe et romancier, Michel Bussi est le deuxième auteur le plus lu en France. Son dernier roman, *On la trouvait plutôt jolie* (éd. Presses de la Cité), paru en octobre 2017, est un best-seller. Ses romans sont aussi fameux en Asie, où l'auteur a voyagé l'an dernier dans le cadre d'une tournée dans les lycées français. Il a choisi de nous parler de Séoul, en Corée du Sud, et surtout de ses habitants.

GEO Quel regard le géographe que vous êtes porte-t-il sur la capitale sud-coréenne ?

Michel Bussi Séoul est une mégapole classique, avec son quartier historique, celui des affaires ainsi qu'un quartier d'échoppes et de boutiques de bazar. L'architecture ne présente pas d'intérêt particulier. Mais, à mes yeux, cette ville tire son charme de la manière originale dont les Séouliens y ont organisé leur existence. J'ai été séduit par l'ambiance qui y règne, la douceur de vivre. **Qu'est-ce qui vous a tant frappé chez les Coréens ?**

La natalité chez eux est l'une des plus faibles du monde, mais j'ai été marqué par une impression de jeunesse et par le fort décalage générationnel entre, d'une part, les personnes âgées, qui ont connu la dictature, et, d'autre part, des jeunes à la pointe de la technologie. Le paiement des achats se fait avec le mobile. Personne n'a plus ni

monnaie ni carte de crédit. Si vous demandez votre chemin, les gens ne vous l'indiquent pas avec les mains mais sortent leur Smartphone. De même, la photo occupe une place exceptionnelle en Corée, bien plus encore qu'en Chine ou au Japon. On est en permanence photographié, c'est une marque d'amitié. La technologie que l'on voit apparaître en Europe est déjà installée à Séoul. Là-bas, on a la sensation d'être dans le futur, alors qu'existent aussi bien sûr des marchés de rue, des petits commerces...

C'est comme si cette ville vivait une double réalité ?

Oui, et cette dualité s'impose à vous en permanence. Par exemple, on a, d'un côté, une société très dure dans les affaires, une obsession de la réussite scolaire et, de l'autre, une créativité très forte. Cela se manifeste d'ailleurs dans la manière dont les gens sont habillés : en semaine, les hommes sont en costume cravate et les femmes en tailleur chic. Et le week-end, ils gardent la même élégance, mais avec des tenues plus décontractées qui expriment leur fantaisie et leur originalité. Le sérieux et les habitudes formatées cohabitent avec un goût marqué pour le rose, les paillettes et une certaine conception du romantisme ! Ils assument un côté joueur, presque naïf. Par exemple, les rues aux abords du palais de



Ce sceau où figure son nom a été offert à Michel Bussi par son éditeur coréen. L'écrivain l'a utilisé sur place et le conserve maintenant sur une étagère, près de son bureau.

l'Empereur regorgent de boutiques de location de tenues traditionnelles pour adultes. L'entrée du site est gratuite pour les gens costumés, alors on croise

beaucoup de Coréens qui visitent le palais vêtus à l'ancienne.

En tant qu'auteur français, comment avez-vous été accueilli à Séoul ?

Avec curiosité et enthousiasme. La fin de la dictature ne date que de 1988, et on ressent l'envie de rattraper le temps perdu. L'ouverture d'esprit est notable. Coïncés entre la Chine et le Japon, les Coréens veulent exister par eux-mêmes. Pour ce faire, ils prennent ce qu'il y a de mieux dans chaque culture. La France est associée à la littérature, donc ils essayent de comprendre et d'analyser ce type de culture pour se l'approprier. Ils sont décomplexés par rapport à l'idée de récupérer, de mélanger et de transformer, et ils le font avec un enthousiasme qui me plaît. Ils assument une culture de masse et la production de séries Z, mais, en même temps, ils sont avides de récits à dimension psychologique. Guillaume Musso et Bernard Werber sont des stars pour eux. Quant à moi, j'ai parfois eu l'impression que mes romans sont mieux compris en Corée qu'en France ! ■



VOLVO XC90

Distinguez-vous.



Disponible
avec la technologie
hybride rechargeable
Twin Engine.

VIBREZ POUR L'OR

AVEC L'OR & L'ÉQUIPE DE FRANCE OLYMPIQUE



CAPSULES ALUMINIUM

